

Projets politiques successifs de Novembre 1994 à Juin 1998. Une période de chômage marque le début de cette réflexion actualisée depuis avril 2005 dans le blog Etat Providence Participatif. Cette réflexion part d'une culture politique voisine de zéro et relate par l'exemple la grande difficulté à approcher ce monde quand on n'est pas tombé dedans tout petit. Internet aidera t'il à changer cette situation si propice au développement du « tous pourris » en permettant l'émergence d'une démocratie participative?

Dans ces textes, une notion me semble devoir être ajustée aujourd'hui, celle de marchande que j'emploie souvent (je ne suis pas le seul !) en lieu et place de productiviste. Je différencie aujourd'hui marché productiviste capitaliste et marché social ou relationnel fluide.

Cette démarche constructive m'a permis de surmonter le chômage et de répondre à beaucoup d'interrogations. Puissent ces textes encourager les démarches de découvertes de la politique, c'est la raison pour laquelle je les livre.

Michel MARTIN 12 Juin 2007

LA COMMUNAUTE LAÏQUE :

OBJET FRAGILE

Michel MARTIN
Novembre 1994

I-SITUATION

A. TOURAINE dans son livre « qu'est ce que la démocratie » situe la position de l'individu entre la tribu et le consommateur p.33:

« Le sujet, dont la démocratie est la condition politique d'existence, est à la fois liberté et tradition. Dans les sociétés dépendantes, il risque d'être écrasé par la tradition: dans les sociétés modernisées, d'être dissout dans une liberté réduite à celle du consommateur sur le marché. Contre l'emprise de la communauté est indispensable l'appui de la raison et de la modernisation technique qui entraîne la différenciation fonctionnelle des sous-systèmes politiques, économiques, religieux, familial etc. ..Mais, de la même manière, contre la séduction du marché, pas de résistance possible sans appui sur une appartenance sociale et culturelle. Et dans les deux cas, l'axe central de la démocratie est l'idée de souveraineté populaire, l'affirmation que l'ordre politique est produit par l'action humaine. »

et puis:

« C'est d'abord au niveau de l'acteur social concret, individu ou **groupe**, que la reconstruction doit avoir lieu, que doivent être combinées la raison instrumentale, indispensable dans un monde de techniques et d'échanges, et la mémoire ou l'imagination créatrice, sans laquelle il n'existe pas d'acteur produisant l'histoire, mais seulement des agents qui reproduisent un ordre fermé sur lui-même. J'ai défini le sujet comme l'effort d'intégration de ces deux faces de l'action sociale. »

II-OBJET DE LA COMMUNAUTE LAIQUE

L'ensemble du livre de A. TOURAINE développe ce thème central du sujet qui pousse au développement de la démocratie, et qui ensuite se retrouve dissout par le marché. Aucune proposition de réforme ou d'invention sociale n'est esquissée, et c'est l'objet de ce que j'appellerai la communauté laïque. Cette entité vise à rompre l'isolement de l'individu, sans retomber sous l'emprise tribale ou communautaire. Il s'agit en fait d'esquisser les contours de la première entité viable, le premier acteur social viable compatible à la fois avec le respect du sujet et évitant son isolement. Cette entité pourrait d'ailleurs très largement minimiser le "saut de la mort" que représente le passage d'une structure communautaire classique (forte) et une structure démocratique qui se finit la plupart du temps par une chute dans un système autoritaire.

De la même manière qu'on peut entrevoir ce que pourrait être un bateau, sans réellement avoir les compétences d'ingénieur pour le construire, j'entrevois ce que pourrait être la communauté laïque, sans toutefois régler chaque point de détail. Il me faut d'abord faire sauter quelques verrous psychologiques pour tenter ensuite de faire partager ma vision de l'esquisse de la communauté laïque.

III-LES VERRONS PSYCHOLOGIQUES

III.1-Communauté forte-communauté faible

Le premier verrou psychologique qui me vient à l'esprit concerne le lien étroit que l'on peut voir entre communauté et tribu. La communauté véhicule la notion de perte de liberté et l'assujettissement au groupe. Presque toutes les communautés sont en effet des communautés fortes, hiérarchisées, et dans lesquelles l'individu peut se trouver écrasé, et où toute idée évolutionniste est rejetée avec son émetteur. Cette idée de la communauté implique aussi une idée de frontière assez nette, matérialisée çà et là par la purification ethnique ou autre forme de rejet. La force de la communauté peut donc habituellement se mesurer à sa capacité de

rejet et à l'existence de frontières répulsives.

Cette idée de communauté forte peut empêcher de concevoir ce que pourrait être une communauté faible. Seule une communauté faible est compatible avec le développement de la démocratie. Une communauté faible n'a pas de hiérarchie puissante ni installée pour longtemps. En fait, plus ce type de communauté sera facile à manier, et plus la qualité de celui qui dirige pourra être quelconque. A peu près n'importe qui est capable d'apprendre à conduire une automobile. La communauté laïque devrait pouvoir être dirigée par à peu près n'importe qui.

De même que la communauté forte induit une frontière peu perméable, la communauté laïque faible induit une frontière souple et facile à franchir. Elle ne doit en conséquence pas être spécialisée techniquement. **Son rôle principal serait d'assurer une solidarité économique effective.** Toutefois, les règles de solidarité ne seraient pas générées par la communauté elle-même, mais seraient le fait de l'état (principe d'unité). Ce mode de génération des règles de fonctionnement est essentiel à la perméabilité des frontières qui implique le passage facile d'une communauté à une autre, sans quoi la liberté de choix n'est plus que théorique. L'individu peut ainsi être accueilli sans être absorbé par la communauté.

III.2-Système unique-système multiforme

Le second verrou peut être la notion d'obligation contraire à la liberté et au respect de l'individu. De la même manière que ce n'est pas parce que le mariage existe que tout le monde doit être marié. Le "célibat" est bien sûr possible dans ma conception de la communauté laïque. La communauté laïque doit permettre les aventures en solitaire, soit d'une famille seule, soit d'un individu seul. C'est même à mon sens une de ses conditions d'existence. En fait cette structure doit pouvoir coexister avec les autres structures actuelles. Toutefois, il est clair que si le succès de la communauté laïque était trop faible, alors cette structure aurait beaucoup de difficultés à survivre. Il faut qu'une culture de ce nouveau type de communauté puisse s'étendre pour que la liberté réelle de choisir une communauté existe et que ses frontières soient réellement perméables.

Beaucoup d'essais communautaires de type faible ont été tentés après 68. Il s'agissait par exemple d'assurer à tour de rôle la garde des enfants, de regrouper les courses etc. Ces communautés ont disparu pour la plupart sans véritable heurt, mais par manque d'offre et par manque de modèle de base et de soutien extérieur à leur structuration (élaboration des règles, soutien financier en rapport avec le travail social effectué...)

Pour résumer, la communauté laïque est une communauté de type faible, ce qui est une condition de respect du sujet et conduit à la formation de frontières souples et perméables. Le but de la communauté laïque est d'assurer la solidarité économique, sans toutefois décider des règles régissant cette solidarité. Ces règles sont issues d'un débat politique au moins national. L'apport essentiel de la communauté laïque est d'offrir un champ relationnel beaucoup plus étendu que le champ actuel souvent limité à la famille. Cette richesse d'échanges potentielle pourrait contrebalancer efficacement les effets atomisants du marché. La gestion de la communauté serait assurée par un petit groupe d'élus pour un temps limité, et ne nécessiterait pas de compétences de direction particulières.

IV-DIMENSION

Jusqu'à quelle dimension un groupe peut-il espérer se contenter d'un système de gestion rustique et simple de mise en œuvre? A partir de quelle dimension un groupe dépasse-t-il la visibilité des relations? D'un autre côté, quelle est la taille minimum pour que la précarité des individus du groupe soit assez faible?

Un groupe compatible avec la communauté laïque comporterait environ 30 à 200 membres, selon mon estimation très intuitive. En tout cas, les deux bornes sont à considérer et ont un rôle important dans la pérennité du système. Faut-il les fixer arbitrairement? Ou au contraire laisser vivre le système? Je pencherais pour une limitation du nombre supérieur, car le nombre peut engendrer un sentiment de puissance et se traduire par une frontière un peu moins souple, un peu moins perméable.

V-COMMUNAUTE LAIQUE ET INTEGRATION

Une communauté forte n'intègre pas, elle absorbe ou elle rejette. Une communauté laïque aurait une capacité d'accueil beaucoup plus importante que notre société atomisée, sans toutefois absorber les personnes comme le ferait une communauté tribale ou religieuse. Cette capacité d'intégration devrait diminuer très sensiblement l'exclusion. Elle devrait même rendre possible le développement d'une culture du déracinement grâce à sa capacité d'accueil.

VI-COMMUNAUTE LAIQUE ET ARGENT

Solidarité implique argent, même si le coût social engendré par une telle organisation devrait être nettement réduit. Cette structure devrait en effet dissiper moins d'énergie dans ses interventions sociales, grâce à sa précision d'action et à sa capacité à prévenir les noyades sociales. C'est un peu comme la capacité à éteindre un feu, ça demande très peu de moyens dans les premiers instants, mais beaucoup de précision, et puis les moyens nécessaires deviennent rapidement très grands si on laisse le feu s'étendre.

A priori, une telle structure devrait donc limiter le coût social de la modernisation, il s'agit seulement de trouver les moyens de reconnaître cette capacité et de diriger une partie des fonds sociaux sur la communauté laïque.

VII-COMMUNAUTE LAIQUE ET EXISTENCE-SOLITUDE

Participer, c'est exister, même si ce n'est pas nous qui participons directement mais quelqu'un d'autre de notre groupe. La capacité de participation de la communauté laïque est beaucoup plus étendue que celle de l'individu ou de la famille. Elle est de l'ordre de grandeur de celle des clubs sportifs, mais sans être aussi spécialisée.

Participer à l'activité industrielle n'est déjà plus possible aujourd'hui pour toutes les familles. On pourrait d'ailleurs citer d'autres activités. La communauté laïque devrait permettre de distribuer la participation plus équitablement.

VIII-COMMUNAUTE LAÏQUE ET LIEU

La communauté laïque a-t-elle un lieu? A priori, ce n'est pas nécessaire, et ce n'est probablement pas souhaitable que les familles habitent toutes le même lieu (on pourra se référer aux commentaires de F. DOLTO dans "Solitude", p.164-168). Toutefois, il pourrait y avoir un lieu commun. Ce lieu pourrait être une médiathèque (participation) équipée des systèmes multimédias. Peut-être qu'un lieu capable d'accueillir les enfants (crèche), et les personnes âgées le souhaitant pourrait être un lieu central de la communauté laïque? Ce sont en effet l'accueil et la vie de ces deux catégories qui posent le plus de problèmes à notre organisation démocratique atomisante.

IX-COMMUNAUTE LAIQUE ET ENTREPRISE

La compétitivité et la productivité ne riment pas bien avec les préoccupations sociales. Si la compétence et l'efficacité de la communauté laïque à gérer les problèmes sociaux mineurs est réel, alors l'entreprise pourra voir son fardeau social allégé. On pourrait alors voir les entreprises évoluer vers des structures d'organisation proches des clubs sportifs de haut niveau, ou du moins les équipes pourraient être constituées avec un souci moindre de seulement préserver sa place, aussi bien du point de vue de l'entreprise que du point de vue de l'individu. Perte d'emploi ne signifierais alors pas exclusion sociale. Notre système socio-économique pourrait peut-être même prendre une longueur d'avance sur les systèmes libéraux.

X-COMMUNAUTE LAIQUE ET DEMOCRATIE

Il n'existe pas aujourd'hui de structure de taille limitée, je veux dire par là où on connaît tout le monde, qui pratique la démocratie de manière courante. La communauté laïque pourrait fonctionner de manière démocratique et offrir une expérience de ce qu'est ce fonctionnement.

XI-COMMUNAUTE LAIQUE - POINT D'ECHANGE

L'offre relationnelle que peut apporter une famille peut paraître limitée. La communauté laïque devrait permettre d'étendre considérablement l'offre relationnelle. La liberté est sans objet, théorique, si on a seulement la liberté d'être seul. Cette richesse relationnelle que pourrait apporter la communauté laïque pourrait contrebalancer l'isolement du consommateur. Cette richesse permettrait probablement de développer de nouveaux marchés (peut-être explosion des systèmes multi-média, des équipements de crèches...).

De mon point de vue, cette richesse relationnelle est le point le plus important que peut apporter la communauté laïque, en tant que processus humanisant, conjointement à la diminution de la précarité de l'individu.

A propos d'humanisation, F SAVATER nous dit dans "Ethique à l'usage de mon fils" p.78:

"Être humain, c'est avant tout être en relation avec d'autres êtres humains. Si on t'offrais d'immenses richesses... mais au prix de ne plus jamais voir un être humain ni d'être vu par lui, serais tu content? Combien de temps vivrais tu ainsi avant de devenir fou? Est-il plus grande folie que de vouloir les choses au prix des relations avec les gens?" puis p.80:

"L'humanisation est un processus réciproque. Pour que les autres puissent me rendre humain, je dois aussi les rendre humains... C'est pourquoi s'offrir une belle vie n'est finalement pas très différent d'offrir une belle vie."

XII-COMMUNAUTE LAIQUE-OBJET FRAGILE

Dans son livre "Les objets fragiles"¹ P.G. De Gennes décrit l'utilisation de l'hévéa par les indiens d'Amérique du Sud. Ils s'enduisent les pieds de la sève de l'hévéa, le latex, puis attendent un petit moment. Ils se retrouvent alors possesseurs d'une paire de bottes parfaitement ajustée. Malheureusement, le soir, cette botte se désagrège. Goodyear, sans doute un peu par hasard, mélange du soufre à la sève et obtient un caoutchouc très proche du caoutchouc actuel. La botte pourra tenir très longtemps. Quelle différence y a-t-il entre la première botte naturelle et celle de Goodyear? Dans le premier cas les molécules en forme de spaghettis de la sève de l'hévéa sont pontés par l'oxygène, puis, la réaction se poursuivant sont ensuite rompues, d'où la destruction. Dans le deuxième cas, la liaison avec le soufre est plus faible et ne peut ensuite couper les chaînes macromoléculaires, mais elle est assez forte pour maintenir une bonne cohésion de l'ensemble sans le rigidifier. En fait, un atome de carbone sur 200 de la chaîne macromoléculaire a réagi avec le soufre. P.G. De Gennes conclut que "c'est la preuve qu'on peut transformer une matière par des actions extérieures faibles". C'est sa définition centrale de ce qu'il appelle la "matière molle".

La communauté laïque, c'est un peu un objet mou au sens de P.G de Gennes. C'est un peu une structure sociale de l'âge du plastique, une structure à liaison faible assurant à la fois la cohésion au corps social et sa souplesse.

LA COMMUNAUTE LAIQUE PROJET DE STRUCTURE SOCIALE (II)

Michel MARTIN
Janvier 1996

SOMMAIRE

Préambule.....	3
1.Introduction.....	3
a.Situation du sujet.....	3
i. La déroute libérale	
ii. La société liquide	
iii. La société solide	
iv .La société souple	
b.Les blocages psychologiques.....	4
i. Communauté forte/communauté faible	
ii. La liberté	
2. Le postulat de la richesse.....	5
a. Les échanges	
i. Le milieu ou champ d'échanges	
ii. La liberté	
iii. La précarité	
b. Les équilibres.....	6
i. Le marché	
ii. La société civile	
iii. Le champ de la concurrence	
3. L'esquisse de la communauté laïque.....	8
a. Le rôle	
i. Vis à vis de la précarité	
ii. Vis à vis de la solitude	
iii. Vis à vis de la liberté	
iv. Vis à vis du marché	
v. Vis à vis de l'intégration	
b. Le lieu.....	10
i. Lieu public ou lieu privé	
ii. Lieu de culture	
c. La structure.....	10
i. Les frontières	
ii. Le statut	
iii. La taille	
iv. Les fonds	
v. L'évolution	
d. La communauté laïque: acteur social	
4. L'échec des communautés post-68.....	11
a. L'Œdipe	
b. La diversité et le faible nombre	
c. Le manque de soutien extérieur structurant	
d. L'amateurisme	

Préambule

L'assise d'un individu lui permet de se tenir debout.

Précarité recouvre un concept qui a d'abord été occulté par celui d'*exclusion*. Or si l'exclusion désigne une situation dramatique, médiatisable à souhait, les origines du drame couvent dans la situation de précarité. Se mobiliser, et mobiliser les voisins pour éteindre un bon incendie bien déclaré est plus aisé que pour décider d'éteindre quelques flammèches, ou réduire une surchauffe. C'est pourtant ce que ce que je vais tenter de faire au cours de cette esquisse de la "Communauté Laïque".

L'iceberg de la précarité et sa partie émergente, l'exclusion sont issues de la déliquescence d'une composante du lien social, la composante communautaire. Ce trait social est particulièrement marqué pour la France qui a choisi la promotion de la laïcité et l'intégration individuelle, plutôt que l'insertion communautaire pratiquée dans les pays anglo-saxons. Il se trouve que le libéralisme économique s'est d'abord développé dans ces pays anglo-saxons. Dans un pays comme la France, la structuration sociale nous engage aujourd'hui dans un déséquilibre durable face à la montée en puissance actuelle du libéralisme politico-économique. Ce déséquilibre trouve sa source dans ce choix de la laïcité qui finit par priver l'individu de sa stabilité sociale.

La communauté laïque est une proposition de structure sociale nouvelle qui vise à éviter la dérive communautaire classique tout en fournissant à la personne, au sujet, une assise et une efficacité sociale capables de rivaliser avec les systèmes socio-économiques libéraux, tout en préservant l'originalité Française de laïcité et d'affirmation de la souveraineté du sujet.

1. Introduction

a. Situation du sujet

i. La déroute libérale

Le système libéral a foi dans les possibilités de réorganisation des individus. De ce point de vue, on peut dire que le système libéral qui est en train de gagner beaucoup de terrain, est un système écologique. Toutefois cet écologisme agit sur des systèmes sociaux qui ne sont pas nécessairement armés, ou prêts à fonctionner suivant ce mode. On pourrait se retrouver dans la situation des pays "développés" voulant transposer leur agriculture à l'Afrique par exemple. Le dessèchement du terreau social pourrait alors se mesurer à la quantité de chômeurs ou d'exclus, ou bien à l'étendue de ce que Alain Minc appelle les zones hors contrôle du "nouveau moyen âge", et où la loi du plus fort risque de générer des expériences humaines déjà très anciennes. Si on considère qu'être humain c'est être solidaire, alors on peut dire que le système libéral appliqué tel quel nous mènera à la déroute, au moins le temps que des partenaires sociaux assez puissants puissent se constituer pour éviter le tout économisme. Même dans les pays anglo-saxons qui semblent les mieux préparés, la quantité de personnes réduites au rang de bêtes, c'est à dire à peu près uniquement préoccupées de leur subsistance, témoignent des limites actuelles du monde libéral.

ii. La société liquide

Notre société semble liquide. Quand on a des problèmes, c'est vite fait de couler. La portance du groupe social est si faible, les liens sont si distendus, que personne ne peut se déclarer à l'abri de la déroute. Le développement technique permet de régler les conflits par la rupture, dans la mesure où chaque individu a le potentiel pour subvenir à tous ses besoins. La structure de la liberté est telle que celle-ci devient théorique dès lors que ce mode de règlement des conflits par la rupture détruit les liens. Quelle perspective que cet être libre et théorique vers lequel nous semblons aller! Cet être-là est inclus dans les événements de 1789 et c'est l'idée abstraite de la liberté produite à cette époque que nous sommes en train de rejoindre petit à petit. Il s'agissait alors de rompre avec le lien social communautaire aliénant, et qui a toujours cette image dans tous les esprits républicains et laïques. Il s'agissait de se défaire des dernières aliénations de type tribal. Il s'agissait de créer la démocratie et donc d'échapper à la soumission du chef et du groupe pour faire progresser la société et surtout l'affirmation de l'individu, de promouvoir l'existence de la personne. En sommes-nous encore là, ou bien serait-il temps de penser à sauvegarder la sociabilité et sa pratique qui constitue le milieu même de la liberté?

iii. La société solide

La société solide, c'est une image pour décrire une société très solidaire. Une société où les liens sont si puissants que les issues à la marginalisation sont le suicide ou l'exclusion. Cette société, c'est la société communautaire où chacun a sa place. C'est une espèce de contrepoint imaginaire de la société libérale. Ce peut être une société de clans comme en a connue la Bretagne ou la Corse, ou bien d'autres endroits hier et aujourd'hui. C'est un peu comme une société composée de cailloux têtus ne sachant que s'entrechoquer, tant leurs frontières sont imperméables, et tant leurs petites différences internes sont vécues comme des preuves que le caillou voisin ne peut être frère.

iv. La société souple

Pourrait-on imaginer une société souple, c'est à dire sachant intégrer la solidarité et la chaleur du sein communautaire, et le contrat capable de défendre l'individu du groupe comme tend à le faire la société laïque et dans une de ses formes: la société libérale. C'est à cette question qu'il nous faut aujourd'hui répondre pratiquement si on veut éviter que les extrêmes ne se rejoignent, c'est à dire que la société libérale n'engendre qu'une régression animale en laissant se développer les zones hors contrôle.

b. Les blocages psychologiques

Afin de tenter d'imaginer une structure différente de celles qui existent, non pas concurrentielle, mais plutôt complémentaire, il nous faut d'abord examiner quelques aspects de ce qu'on a en tête et qui pourrait nous bloquer.

i. Communauté forte / communauté faible

Sous le simple nom de communauté ressurgi l'idée d'aliénation, c'est à dire le lien non consenti et obligatoire, donc la soumission. Ce lien fort est une des caractéristiques des communautés fortes. Pourrait-on imaginer une communauté faible, c'est à dire où l'appartenance serait remplacée par la participation. Cela ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval, il faut l'imaginer et le construire. Ce qu'on trouve sous le sabot d'un cheval, c'est l'organisation issue de la loi du plus fort. Dissocier "*communauté*" de l'"*aliénation*" permet peut-être de commencer à imaginer une structure sociale nouvelle. J'appellerais par la suite cette structure la communauté laïque, afin de relier deux concepts apparemment antagonistes.

ii. La liberté

La liberté individuelle est devenue un concept nocif à la liberté, dans la mesure où il détruit le substrat de la liberté et rend celle-ci quasi absolue avec la fameuse "atteinte", et en conséquence théorique.

L'existence d'une structure communautaire faible n'implique pas que chaque individu doive y adhérer. Ce n'est pas parce que le mariage existe que tout le monde doit être marié. Le célibat vis à vis de la communauté laïque me semble non seulement devoir être possible mais de plus indispensable à l'existence et à la viabilité de cette structure. *Le phantasme de l'extérieur* doit pouvoir être vécu de part et d'autre de la communauté laïque.

2. Le postulat de la richesse

a. Les échanges

i. Le milieu ou champ d'échanges

Le milieu, ou champ d'échanges est une donnée non primaire. Il est défini à la fois par la pratique et soutenu par des règles. Je postule que la richesse d'une société est dans la richesse de ses échanges, dont les échanges économiques (et non pas la frénésie économique, ou boulimie attestant de la faiblesse des autres domaines d'échange).

Le milieu est donc créé par des données non matérielles autant que par des données matérielles. Il est dans ce sens très différent d'un milieu physique comme l'eau par exemple. Qu'il y ait des baigneurs ou non, ce milieu existe et ne perd pas ses qualités baignables parce qu'aucun baigneur n'y est venu depuis longtemps. Au contraire, le milieu relationnel est très périssable et sujet à évolution avec sa fréquentation.

ii. La liberté

La liberté est nécessairement attachée à l'existence du milieu et à la compétence de l'acteur. On peut dans ce cas faire un parallèle avec un lac par exemple. Je n'ai la liberté de m'y baigner que selon mes compétences de nageur. Plus les compétences relationnelles des individus seront développées, et plus l'étendue et la variabilité du milieu relationnel seront grands. C'est une manière de définir la liberté qui n'est alors plus abstraite et bâtie dans le mirage de la fuite et de la rupture, mais au contraire basée sur la création du milieu support de la liberté. Cette conception là est capable de s'opposer efficacement à la conception laïque désincarnée de la liberté.

iii. La précarité

La précarité est l'opposé de la liberté. C'est une situation où le moindre écart fait perdre pied. La précarité est aujourd'hui engendrée par la naïveté ou le cynisme du système libéral. Le système libéral postule que l'aide de l'état induit nécessairement des comportements d'assistés et abouti donc à diminuer la vitalité de la société, tout en confinant les individus dans un infantilisme durable. En conséquence, il préconise de minimiser les aides quitte à jeter brutalement une quantité importante de gens à la rue.

Les acteurs sociaux sont-ils assez puissants pour pouvoir résister à la structure de marché libéral? C'est un point déterminant si on souhaite que le marché ne vienne pas laminer la société. Quel acteur social est-il capable de faire le contrepoids, l'interlocuteur capable de négocier avec un pouvoir libéral en France aujourd'hui? **Quelle assise sociale suffisante est-elle capable aujourd'hui de soutenir le contestataire, et donc permettre l'expression?**

La trop grande précarité est une situation dramatique, non seulement pour ceux qui ont coulé, mais aussi pour le spectacle que cela renvoie aux autres, et la situation dans laquelle ils seront peut-être demain. C'est une situation propice au développement de la peur. C'est en conséquence une situation déplorable pour l'expression et donc pour l'échange, et donc pour la richesse. Et même sur le plan économique, la précarité est un frein à la consommation, et elle entraîne des réactions d'épargne, comme l'écureuil qui met des noisettes à l'abri quand la saison froide approche.

b. Les équilibres

i. Le marché

Le marché et ses lois dignes des pièces antiques par leur simplicité, ouvre la porte de la réussite à tous ceux qui ont le sens de l'entreprise et pas nécessairement celui des gens. Il est donc nécessairement doublé par des garde-fous, et en particulier par le développement intensif de la fonction judiciaire (La France est dans ce sens démunie relativement aux systèmes libéraux plus anciens. Le marché est comme un océan en train d'envahir la planète, et il semble bien que vouloir lutter contre lui est un peu comme vouloir lutter contre les éléments naturels. En face de sa mondialisation, nous ne sommes à peu près capable que d'opposer des réactions régionales. Chaque pays capable de s'organiser pour assimiler et tirer profit des lois du marché et de la libre concurrence est promis à une croissance économique parfois fulgurante. Et les gens? Il faut reconnaître qu'il fait la part belle au dynamisme, au renouvellement, et offre le spectacles de luttes parfois dignes des luttes homériques pour l'acquisition de telle part de marché, pour maîtriser telle technologie clé qui va tout remettre en cause des positions acquises...et les gens? Peut-on accepter sans avoir envie d'hurler de voir son prochain mendier pour subsister sous prétexte de loi du marché et d'esprit libéral?

Le marché est donc générateur d'une grande richesse économique, mais pas seulement économique. Il véhicule en effet l'idée que si tu t'aides, le marché t'aidera.

Si pour la création d'objets manufacturés, cette règle du jeu donne des résultats incontestables, pour les autres richesses il est une véritable catastrophe dans un système social pauvre en acteurs sociaux non précarisés, assez puissants pour négocier avec les forces du marché et ses représentants: les libéraux. Est-il acceptable que nôtre situation sociale et culturelle soit soumise à la concurrence internationale de la même manière que peuvent l'être les objets manufacturés?

Il y a sans doute un lien à établir entre la richesse créée par le système libéral et l'assise sociale qui la soutient et la nourrit, et qui soit autre que les détestables systèmes caritatifs qui

accompagnent classiquement les systèmes libéraux (et qui là encore sont à un niveau très faible en France, mais en développement, voir la super pub télévisée pour MDM avec des acteurs renommés, les actions de type téléo etc...).

Inversement, est-il souhaitable de demander à l'entreprise de biens manufacturés de faire semblant d'être une entreprise citoyenne, et de supporter l'action sociale parce que celle-ci n'est pas correctement assurée par les pouvoirs publics? L'entreprise est-elle en situation d'être citoyenne, c'est à dire civique? Peut-elle par exemple être crédible pour représenter le besoin en institution et fonction publique? N'est elle pas mieux placée pour s'occuper des produits qu'elle élabore, même si cela ne l'empêche pas de ménager les gens et de favoriser les relations et la communication dans l'entreprise?

Comment lier le marché et la société civile pour assurer à la fois l'assise sociale de l'individu et la compétitivité de l'entreprise de biens manufacturés.

ii. La société civile

La société civile représente l'ensemble des aspirations des individus, et en particulier des activités et souhaits non économiques (dans le sens rentable à court terme, voir évaluables sur le plan économique). Elle est structurés en acteurs sociaux, en principe capables de plus de finesse et surtout de diversité que le pouvoir en place, et si possible capables de négocier avec le pouvoir officiel. Les syndicats sont à ce titre des acteurs privilégiés sur le plan des conditions de travail. Ils négocient aussi sur des domaines en marge du travail, à savoir les acquis sociaux. Les diverses forces politiques jouent aussi leur rôle d'acteur social en confrontant leurs visions critiques des projets de société, et plus particulièrement des projets de loi. Le corps de la fonction journalistique occupe aussi une place de choix comme acteur social, même s'il prétend souvent n'être qu'un observateur (personne n'est d'ailleurs vraiment dupe de cette manoeuvre visant à lui préserver sa liberté d'action). On pourrait ainsi recenser un certain nombre d'acteurs sociaux de notre société. L'assise, la stabilité de ces acteurs sociaux repose sur la stabilité de leur condition. Et aujourd'hui la stabilité de la condition de la plupart des individus se trouve en régression constante. Il reste bien sûr, la fonction publique qui a la stabilité, mais pas nécessairement le sens du progrès, et dont les revendications peuvent s'écarter très sensiblement des revendications du privé. La carence principale se trouve aujourd'hui dans le secteur privé où la précarité est telle qu'aucun acteur social n'a aujourd'hui la stabilité suffisante pour représenter efficacement les préoccupations des gens. Il s'ensuit, dans cette logique que le pouvoir libéral lamine ses partenaires en les prenant pour des adversaires, et qu'ainsi il s'affaiblit lui même: tous perdants (titre d'un express de décembre 95).

iii. Le champ de la concurrence

Le champ de la concurrence s'étend petit à petit à la planète, moyennant les modulations de plus en plus faibles que représentent le franchissement des frontières et l'éloignement géographique. Le travail a tendance ainsi à devenir de plus en plus cher eut égard à la concurrence. Les systèmes socio-économiques offrant la plus grande efficacité voient leurs parts de marché croître, même si cela doit se faire aux détriments des conditions de travail des personnes. L'étendue du champ de la concurrence accroît donc l'étendue du travail-galère, et aussi l'étendue du travail-projet. Le travail projet est le travail dans lequel les acteurs sont prêts à travailler sept jours sur sept, un grand nombre d'heures par jour, et ceci par plaisir. Le plaisir est ici soutenu par l'implication dans un projet, par l'envie de voir pousser et aboutir ce

projet, souvent appelé significativement bébé dans ce cas. C'est le summum de la condition de vie libérale, l'archétype soutenant la conviction libérale. L'échec qui peut survenir, loin de diminuer l'excitation liée à une telle situation, ne fait que l'accroître. Le parallèle avec la situation des sportifs de haut niveau est flagrant, et le mot de compétition prend alors tout son sens... et les gens!

Les réussites dans ce schéma libéral ne réussissent pas vraiment à constituer d'acteur social palpable, sans doute à cause du caractère individualiste et sans pitié de ce système. Une telle pression est-elle favorable à l'épanouissement harmonieux d'adultes, ou plutôt à la prolifération d'arrivistes peu scrupuleux et au caractère individualiste exacerbé?

Pourrait-on imaginer une société où le travail-projet pourrait être favorisé au détriment du travail-galère, et où la réussite ne serait pas synonyme d'arrivisme, et où l'échec ne se traduirait pas par la perte complète de statut social. Celui qui aurait réussi pourrait avoir l'esprit plus libre et pourrait même y gagner un peu d'énergie, perdre un peu de cynisme.

3. L'esquisse de la communauté laïque

a. Le rôle

i. Vis à vis de la précarité

Le premier rôle de la communauté laïque serait de minimiser la précarité de l'individu, afin d'accroître sa liberté d'action et d'expression. Il serait la base réelle de développement des acteurs sociaux, en assurant la stabilité sociale des individus.

ii. Vis à vis de la solitude

La solitude traverse toute notre société. Elle peut être en particulier portée par six millions de personnes vivant seules. Mais la solitude ordinaire se rencontre partout, dans la mesure où la cellule stable de base est aujourd'hui la famille, et que la famille ne comporte plus que trois à quatre individus. Comment dans ces conditions relationnelles étroites trouver la résonance nécessaire à l'échange? Comment satisfaire et développer la curiosité, asseoir la confiance dans sa propre normalité, dans des miroirs si peu divers? Bien sûr, il y a les autres relations, il y a l'école et ensuite les divers groupes auxquels on pourra participer. Mais sur le plan quotidien d'échange des expériences et des sentiments, qu'y a-t'il?

Pour éteindre un feu, il faut bien souvent une goutte d'eau dans les tout premiers instants, un seau d'eau vient à bout du feu grandissant, et une citerne ne suffit pas toujours par la suite. Le feu est alors simplement circonscrit, c'est à dire qu'on abandonne ce qui est sa proie et qu'on l'empêche d'aller plus loin. Il peut alors s'arrêter faute de combustible. La détresse liée à la solitude, à la direction initiale prise dans la solitude et l'ignorance, sans confronter son expérience, et qui conduit à la catastrophe: le suicide, l'exclusion, les zones hors contrôle.

Faire partie d'un groupe n'apporte pas seulement de la compétence, il apporte aussi un plus grand corps. Ce corps, on peut le ressentir quand le destin du groupe le conduit à participer à des manifestations dépassant de loin les capacités de l'individu seul. Le club de sport où on pratique une activité fait-il preuve de réussite que cette réussite rejaillit sur nous, devient-il le sujet d'un article dans un journal que tout d'un coup le monde des médias nous paraît-il plus familier. En résumé, le groupe décuple notre capacité de participation, et participer c'est exister.

La communauté laïque aurait pour rôle de limiter la solitude dans le domaine de la vie ordinaire, comme le fait la famille, mais d'une manière plus large et plus démocratique.

iii. Vis à vis de la liberté

La liberté nécessite un milieu pour ne pas devenir théorique et abstraite. Le milieu doit être suffisamment homogène et étendu pour ne pas s'opposer à la liberté, sans toutefois couvrir tout l'espace. Le milieu doit pouvoir se renouveler pour éviter la sclérose et par conséquent la perte de potentiel de liberté. Voilà les trois principales règles que doit respecter la communauté laïque pour engendrer un grand espace de liberté.

iv. Vis à vis du marché

Le marché doit pouvoir être alimenté par des équipes constituées avec le minimum d'entraves, de manière à faire éclore et se développer une notion de travail-projet capable d'exciter la convoitise.

Les domaines concernés seraient essentiellement ceux des produits manufacturés et services s'y rattachant. Toutes les activités "sociales" seraient prises en charges par la communauté laïque. Le débat porterait alors sur les limites entre les activités compétitives, et les activités sociales et culturelles. Pas les limites réelles, mais les limites choisies. Un tel système doit pouvoir tout à la fois garder un dynamisme important pour les produits compétitifs, et un essoufflement social au plus bas.

Si dans les Kibboutz, l'activité agricole permet de fournir un substrat "naturel" à l'activité, à l'utilité et à l'échange, il n'y a pas de substrat évident pour supporter l'activité de la communauté laïque dans nôtre monde industrialisé. La notion d'utilité est ici fondamentale, qu'est ce qui serait utile à notre société et que nous négligeons aujourd'hui et qui ne peut pas être aisément appréhendé par l'entreprise? Pouvons nous juger que l'accueil des enfants est satisfaisant? Les personnes retraitées reçoivent-elles assez d'attention, et quels moyens ordinaire ont-elles d'employer leur affection si elles le souhaitent? Quel canal contrôlable et efficace peut employer la solidarité en dehors de la charité? Comment se transmet l'expérience en dehors de la télévision souvent morbide? Sommes nous fier de notre organisation?

v. Vis à vis de l'intégration

L'intégration se fait à l'école et au travail pour l'essentiel. Que le travail vienne à manquer et le processus tombe en panne. Accueillir un étranger est bien délicat pour une famille seule sans mettre en péril son équilibre souvent précaire. La communauté laïque pourrait, grâce à sa stabilité supérieure, favoriser l'accueil des étrangers, et ainsi leur intégration. La France a plutôt choisi l'intégration individuelle pour garantir les droits des citoyens, contrairement aux pays anglo-saxons où le libéralisme s'appuie sur la stabilité que procurent aux individus les communautés (voir G. KEPEL, par exemple). Mais le choix de l'insertion communautaire aboutit à des frictions entre les communautés et porte en germe l'éclatement de la société. Pour poursuivre sur la voie de l'intégration individuelle et résister au déferlement du marché et du libéralisme, il nous faut inventer un système de stabilisation des individus, c'est l'objet de la communauté laïque.

b. Le lieu

i. Lieu public ou lieu privé

Quel type de lieu serait susceptible d'accueillir la communauté laïque, lieu public ou lieu privé? Les écoles offrent aujourd'hui les deux types de lieu. Le lieu public semble à priori un meilleur garant de la neutralité et de l'établissement du contrat qui protège l'individu de l'aliénation au "chef". Un lieu privé à statut spécial pourrait également remplir la fonction. L'essentiel est de garantir le statut des personnes au sein de la communauté laïque, et que sa fonction sociale ne soit pas détournée à cause d'intérêts privés.

ii. Lieu de culture

Si les autoroutes de l'information tiennent leurs promesses, il sera alors crucial que tout le monde puisse y avoir accès. Une famille seule ne pourra qu'exceptionnellement y avoir accès, par manque de connaissance, ou par manque de moyens. La communauté laïque pourrait être un lieu privilégié de vulgarisation de l'outil numérique par la pratique. Cette culture, ou surtout ce véhicule culturel nouveau ne se substitue pas, bien entendu, à l'opportunité d'échanges culturels de tous ordres que pourrait amplifier la communauté laïque.

c. La structure

i. Les frontières

Si les règles internes d'une communauté sont essentiellement soumises à sa propre évolution, celles-ci seront très probablement différentes de la communauté voisine. Il s'établira alors une frontière, c'est à dire une difficulté d'échange avec l'extérieur, due à des règles et aussi des intérêts différents. La puissance des frontières est donc directement reliée à la similitude ou la divergence des règles et des intérêts entre l'intérieur et l'extérieur du groupe. Donc si l'établissement des règles s'élabore à l'intérieur du groupe, on est sûr d'aboutir à des frontières imperméables, et à l'inverse on a des chances d'obtenir des frontières perméables si les règles s'élaborent hors du groupe, selon une modalité transgroupale. C'est à dire que chaque individu peut participer à l'élaboration des règles des groupes. Il s'ensuit dans ce cas la possibilité de passer d'un groupe à un autre, ce qui constitue une mesure de la perméabilité des frontières.

ii. Le statut

Faut-il créer un statut particulier pour atteindre les objectifs de la communauté laïque? L'essentiel est de vulgariser une structure élaborée professionnellement, et empruntable par quiconque le souhaite, sans nécessiter de compétence particulière.

iii. La taille

A partir de quelle taille une communauté de ce type peut-elle prétendre limiter assez la précarité? Au dessus de quelle taille demande-t-elle des outils sophistiqués de gestion?

Intuitivement, un groupe représentant entre 30 et 200 individus me semble répondre à la fois à la minimisation de la précarité, et ne pas dépasser une taille qui pourrait la faire muer en communauté forte.

iv. Les fonds

Si on postule que la communauté laïque effectue un travail social plus efficacement que les structures actuelles, on peut imaginer que les familles et individus adhérant à ce système puissent avoir des prélèvements sociaux moins élevés que dans le cas de célibat vis à vis de la communauté laïque. L'état pourrait rémunérer le travail social réalisé directement, ou bien les cotisants verseraient directement à la communauté. Il s'agit en fait d'options plus ou moins libérales, plus ou moins centralisées de diriger une partie des fonds sociaux vers la communauté laïque. La légitimité de ce financement vient du travail social réellement effectué et de sa reconnaissance. La raison de sa meilleure efficacité que les systèmes actuels réside dans sa précision et de sa pertinence d'action et non dans sa puissance, à l'inverse des systèmes de protection sociale actuels.

v. L'évolution

L'évolution de la communauté laïque est entre les mains de l'ensemble de la population, au travers du débat social ouvert conduisant à l'élaboration de ses règles. Ce point est essentiel à la pérennité du système. La liberté réelle de passer d'une communauté laïque à une autre est en effet subordonnée à l'identité des règles fondamentales. La structuration doit être élaborée à l'extérieur du groupe de manière à garantir le contrat entre l'individu et le groupe, et à protéger l'individu du groupe, c'est un principe démocratique. Les mécanismes de rejet d'individus par le groupe doivent aussi pouvoir exister, et il est aussi souhaitable que l'élaboration de ces règles ait une assise beaucoup plus vaste que celle du groupe.

Ce principe d'évolution est aussi un principe de soutien, un principe de structuration externe fort, exigeant que la création de la communauté laïque ne peut appartenir à l'initiative privée, mais est du domaine public et politique.

d. La communauté laïque: acteur social

La communauté laïque peut devenir le principal support des acteurs sociaux et redonner une assise au dialogue social en minimisant la précarité des individus. Elle peut également accroître la compétence des individus en accroissant la quantité d'échanges de tous ordres. Elle peut également accroître la sensibilité démocratique par la pratique dans un groupe à taille humaine.

4. L'échec des communautés post-68

a. L'Oedipe

Dans les communautés post 68, après une phase de construction souvent exaltante et satisfaisante, la situation se dégradait. Un homme se mettait à prendre la place du père de la communauté, et une femme la mère. La situation de l'Oedipe pouvait alors se rejouer, et n'ayant pas d'élément structurant extérieur, la tension générée se libérait dans la dislocation

du groupe. Chaque homme ayant alors la possibilité de retrouver son "phallus". Pour cette raison, il n'est pas du tout souhaitable que les familles et les individus adhérant à la communauté laïque vivent dans le lieu de la communauté laïque. Il faut même que dès qu'elles ne sont plus en situation de grande précarité, elles aillent vivre dans un appartement où une maison séparée de la communauté laïque. Sans quoi ce lieu pourrait devenir un peu trop la "propriété" de quelques uns.

Très peu de personnes habitent les écoles. Il serait souhaitable qu'il en soit de même de la communauté laïque, de manière à préserver son caractère laïc.

b. La diversité et le faible nombre

Les communautés post 68 sont le fait d'initiatives privées, et étaient donc toutes basées sur des contrats tacites ou écrits très divers. Dans tous les cas ces contrats n'étaient soutenus que par la bonne volonté des participants. Dans cette situation, l'issue des conflits est le plus souvent la rupture. Après la rupture, il est alors très difficile de retenter une expérience de ce type, par manque d'offre, et par méconnaissance à priori des règles de fonctionnement. Seule l'affinité sert de ciment à ces communautés d'amateurs.

c. Le manque de soutien extérieur structurant

Le soutien extérieur structurant est fondamental. Les éléments du contrat appartiennent à tout le monde, ils sont connus et garantis, et ils assurent ainsi la stabilité et la pérennité du contrat. C'est aussi cette structuration externe qui assure l'ouverture de la communauté et le support de la liberté.

d. L'amateurisme

Une structure aussi complexe qu'une structure sociale ne peut être le fait de quelques individus. Il faut pour cela rassembler les compétences de sociologie, de psychologie, d'ethnologie sans lesquelles on se retrouve rapidement dans les structures primaires de type plus ou moins tribales.

On imagine mal comment quelques individus pourraient concevoir et réaliser une automobile par exemple. Et même si ils y parvenaient, il manquerait l'infrastructure pour l'utiliser. Par contre son utilisation ne nécessite qu'une compétence et une puissance financière limitée.

La conception et l'évolution de la communauté laïque, ainsi que sa viabilité ressemblent un peu à celles de l'automobile et de son utilisation.

Le but de la communauté laïque n'est pas de reproduire des expériences dont l'individu a souhaité s'extraire. Il s'agit plutôt de donner un substrat concret aux idées de 1789 et qui nous conduisent aujourd'hui vers la liberté théorique par destruction des liens et donc du milieu ou champ de liberté.

LA COMMUNAUTE LAIQUE
ou
PETIT RADEAU

PROJET DE STRUCTURE SOCIALE

Michel MARTIN
Décembre 1996

SOMMAIRE

1. Prologue 23
2. INTRODUCTION 23
3. LA CRISE SOCIALE ACTUELLE 23
 - 3.1 *L'amour de son prochain* 23
 - 3.2 *La productivité* 24
 - 3.3 *Famille nucléaire = explosion* 25
 - 3.4 *En résumé* 25
4. LIENS 26
 - 4.1 *Lien chaud - Lien froid* 26
 - 4.2 *Groupes et liens* 27
 - 4.3 *Et la communauté laïque ?* 27
5. L'OFFRE SOCIALE 28
 - 5.1 *Le modèle socialiste ou l'intégrisme laïque* 28
 - 5.2 *Le courant libéral ou système D* 28
 - 5.3 *Critiques des deux systèmes* 29
 - 5.4 *La communauté laïque ou petit radeau* 29
6. LA COMMUNAUTE LAIQUE : PRINCIPES FONDATEURS 30
 - 6.1 *- La liberté* 30
 - 6.2 *- L'élaboration des règles* 30
 - 6.3 *- L'activité* 31
 - 6.4 *Le lien économie de marché - Communauté laïque* 31
 - 6.5 *Dimension* 32
 - 6.6 *La communauté laïque, premier relais démocratique* 32
 - 6.7 *Le lieu ou les Tipis* 33
7. FONDEMENTS PRATIQUES ET PHILOSOPHIQUES OU LA FICELLE, LES RONDINS DU RADEAU ET L'EAU DU LAC 34
 - 7.1 *- L'union fait la force* 34
 - 7.2 *- Participer - Exister* 34
 - 7.3 *- La baignoire et le lac ou la liberté désincarnée* 35
 - 7.4 *La compétence ou savoir nager* 35
 - 7.5 *Le prédateur mouton* 35
 - 7.6 *L'enracinement affectif ou la fusion ou l'identité* 35

7.7	<i>Une goutte d'eau pour l'étincelle</i>	36
8.	L'ACTIVITE	37
8.1	<i>Le Foyer</i>	37
8.2	<i>Délégation - ou le lien social se tisse-t-il par sécurité sociale interposée</i>	37
8.3	<i>Activité de référence</i>	38
8.4	<i>- Structures comparées des pôles productifs et sociaux ou les guerriers et le village</i>	38
8.5	<i>- L'organisation du travail autour des trois pôles, le pôle productif, le pôle social et le pôle administratif</i>	38
8.6	<i>Association 1901 et communauté laïque</i>	39
8.7	<i>- Conséquences pour l'entreprise et la personne</i>	39
8.8	<i>- Conséquences pour la société civile</i>	40
9.	DIVAGATIONS	41
9.1	<i>Divagations - Proportions</i>	41
9.2	<i>Divagations - Intégration</i>	42
9.3	<i>Divagations - Régulation</i>	42
10.	PETIT HISTORIQUE DE LA COMMUNAUTE LAIQUE	43
10.1	<i>Le constat</i>	43
10.2	<i>Première version de la communauté laïque</i>	43
10.3	<i>Version 2 de la communauté laïque</i>	45
10.4	<i>Version 3 de la communauté laïque ou petit radeau</i>	45

Prologue

Il y a dans ce projet de la communauté laïque des images de fêtes familiales de cent personnes, mêlant les âges et les genres, des images créatrices de nostalgie, de la nostalgie d'une plénitude pétillante tenant à l'écart la question sans réponse du pourquoi de l'existence, et surtout celle du pourquoi de sa fin.

Il y a la nostalgie de moments partagés, où nous étions comme un arbre, occupés à vivre, à occuper l'espace et se fatiguer ensemble, pour le plaisir.

Il y a dans ce projet des images rêvées du plaisir de se fatiguer ensemble à nouveau, d'être fier de s'occuper des plus démunis, des plus dépendants qui sont nôtre chance de nous rassembler, de nous révéler, de nous enrichir, de nous Rencontrer, de nous réaliser.

C'est possible, c'est politique, c'est, à mes yeux, essentiel.

Si l'individu est débordé par les forces du marché qu'il a mises en route, le groupe peut-il devenir le petit radeau sur l'océan du marché, celui qui civilise cet espace nouveau parcouru surtout aujourd'hui par des galères où les hommes s'épuisent faute de rêve, obligés de se délester des vieux et des faibles, oubliant leur honte d'aujourd'hui dans un avenir radieux, quand nous aurons la richesse et l'abondance.

Mais la richesse et l'abondance sont là, et depuis longtemps, alors ?

Le groupe, ce n'est pas nécessairement la tribu où le clan, où la corporation, nous avons accumulé l'expérience démocratique et laïque, rôdé la vie en commun et forgé l'image d'une nation, d'un peuple solidaire sur les principes ambitieux et beaux de la république et des droits de l'homme.

La communauté laïque ou petit radeau est un enfant naturel de ces images du passé et d'un songe d'avenir sinon radieux, du moins vivant et démocratique.

INTRODUCTION

Y a-t-il une seule bonne raison de vouloir créer aujourd'hui une structure sociale nouvelle.

Ne pourrait-on pas seulement aménager ce qui existe pour remédier à la "fracture sociale" ou la « déchirure sociale » comme on appelle la crise sociale actuelle ?

Créer ou aménager, telle est la question.

LA CRISE SOCIALE ACTUELLE

Elle est la une des journaux, des discours et des programmes des politiciens, et de nombreuses conversations privées. De nombreux ouvrages décrivent, analysent le mal dans ses moindres détails pendant des centaines de pages, donnant parfois naissance à des images morbides ou éloquents comme celle de « la société en sablier ».

Y a-t-il souffrance ? Sans aucun doute : pauvreté, solitude, exclusion, solitude, poudre aux yeux, solitude, affaires, solitude, chômage, solitude, pornographie, solitude, violence, solitude, consommation, solitude, vache folle, solitude, solitude, solitude.

L'amour de son prochain

Si un homme politique aime ses électeurs, va-t-il prendre le risque de les dégoûter par quelque affaire juteuse ?

Si un producteur de biens de consommation aime ses clients qui le font vivre, va-t-il risquer de les dégoûter en produisant de la vache folle "nivuniconnu" pour quelques gros sous?

Alors pourquoi le fait-il quand même ? Pour ne pas être ridicule vis à vis de ses collègues ou concurrents ? (si tout le monde est pourri, pourquoi ne le serais-je pas ?). Par naïveté ? Parce que sa mère ne lui a pas fait assez de câlins et qu'aimer lui est étranger ? Parce que, pour survivre dans ce monde sans pitié, c'est la seule solution ? Parce que la loi est floue et qu'on pourra toujours bénéficier du doute ? Parce qu'il ne réalise pas que c'est à des personnes qu'il a affaire ?

La productivité

Si on se donne la peine d'essayer d'accroître la productivité, alors on accroît la productivité, et de quelle manière!

Est-ce que toutes les activités humaines sont concernées par les gains de productivité ? On comprend que pour fabriquer des automobiles, ça ait un sens. Tous les critères de qualité sont connus. Pour produire un grain de blé, a-t-on tous les critères pour en juger ? Un grain de blé est-il un grain de blé ? Quant à s'occuper des enfants, est-ce qu'accroître la productivité dans l'attention et le temps consacrés aux enfants a un sens ? Comment accroître la productivité ? Cinq solutions m'apparaissent :

1. En accroissant l'efficacité du travail
2. En diminuant l'énergie dépensée pour une tâche
3. En accroissant l'énergie dépensée par habitant
4. En diminuant la qualité
5. En diminuant le coût sur le marché et en réalisant des plus-values financières

1 et 2 sont de vrais accroissements de productivité, 3 est plutôt un accroissement de l'activité et 4 et 5 sont des accroissements apparents.

En pratique, c'est surtout 5 qui l'emporte au travers d'un dosage plus ou moins savant de 1, 2, 3 et 4.

Le choix de la diminution de qualité est permis dès lors que tous les critères d'évaluation ne sont pas réunis. Et ils ne le sont jamais. Il y a toujours une brèche où la force d'attraction du gain aspire le produit. Puisque les critères officiels de qualité sont réunis, pourquoi se priver ? A moins qu'une relation humaine s'interpose dans les décisions et aiguillonne l'attention lors de toute évolution de la productivité et transforme les zones floues en abstention.

En clair, si je crois qu'il se peut que la farine issue de carcasses pourries donne une maladie aux consommateurs, alors je m'abstiens. Je connais un « salaud » de petit producteur maraîcher qui ne mange pas les légumes qu'il vend, il cultive un petit jardin bio personnel, c'est plus sûr.

Accroître la productivité, d'accord, mais si on ne change rien dans le reste de l'organisation sociale, alors il semble que cela produise quelques chômeurs.

Famille nucléaire = explosion

Puisque c'est comme ça, je m'en vais avec ma voiture, je vais louer un appartement où je pourrais être tranquille, regarder la télé et faire ce que je veux, na ! C'est possible!

Toutefois, que ferons-nous des enfants ?

C'est possible, matériellement et c'est nouveau.

Qu'un conflit familial banal se termine par une rupture atomisante, c'est matériellement possible. La productivité le permet. Donc pourquoi s'en priver ?

En résumé

En résumé, nous avons une crise sociale parce que si je veux gagner de l'argent en me moquant pas mal des conséquences, c'est possible et peu risqué ; si je me moque de mes électeurs, je pourrais quand même faire une brillante carrière politique, si j'ai un conflit familial, je pourrais le résoudre facilement par la rupture ; si j'accrois la productivité, j'accrois mes chances d'être au chômage.

Et la télé dans tout ça ?

Elle compte les morts, pourvu que ce soient des morts spectaculaires.

LIENS

Lien chaud - Lien froid

Un lien chaud se ressent, c'est un lien identitaire, fusionnel. Il nous rattache au groupe directement, sans avoir besoin d'y réfléchir. Il nous fait exister au travers du groupe. Le parti pris, le pour et le contre irrationnel, sont des manifestations, des preuves de l'existence du lien chaud. Au travers du lien chaud, toute atteinte supposée au groupe m'atteint et me pousse à prendre parti et à le défendre.

La tradition, le communautarisme sont érigés à partir de ce lien animal et fort, ce lien essentiel et spontané, ce lien qui nous donne un plus grand corps, celui du groupe, mais aussi ce lien, qui dans l'excès écrase le sujet et l'enferme dans la tradition. Paradoxe de l'excès de chaleur qui fige la société.

Un lien froid est un lien contractuel, par exemple travail contre salaire, impôt contre ordre et service etc.

La pratique du lien froid permet à la personne un échange d'égal à égal avec la société. Il permet de desserrer l'étreinte du lien chaud quand le lien chaud est omniprésent, quand par exemple la tradition oblige au mariage d'affaire, la pratique du contrat permet au mariage choisi d'avoir lieu. Le lien contractuel va alors au secours de l'individu et lui permet de devenir une personne, un sujet.

L'émergence du lien froid est donc à la base de l'émergence de la démocratie qui permet et encourage le sujet à bouleverser la tradition, à dynamiser la société.

Le lien froid a largement rempli sa mission et il est permis aujourd'hui d'être soi-même, même si le lien chaud est toujours là, embusqué, prêt à nous proposer un corps moins étriqué, plus palpitant. Est-il nécessaire d'assister à un match de foot pour s'en convaincre, pour se convaincre du naturel du parti pris et de la facilité avec laquelle il réapparaît.

Un lien chaud quasi-exclusif ne permet pas à la personne de s'épanouir et à la société d'en profiter. Un lien froid quasi-exclusif nous plonge dans la solitude, la perte d'identité et la perte de sens. L'économie peut alors nous dominer, nous dissoudre, puisque l'organisation de la société n'a plus de but. Le chemin est alors tracé pour la croissance pour la croissance, pour la boulimie.

Un contrat social équilibré doit donc permettre au lien chaud et au lien froid de s'appuyer l'un sur l'autre, de réaliser une combinaison de ces deux facettes primordiales du lien social.

Les liens froids du libéralisme exclusif s'habillent aujourd'hui de la chaleur des liens chauds au cours des séances publicitaires. Ils galvaudent ainsi nos moments précieux, y aurait-il un manque ? Un manque de sens qu'on ne trouve que dans la relation chaleureuse, par exemple l'amour pour les enfants, et qui nous fait accepter de dépenser sans compter, car cette relation humaine est belle et sans prix.

Groupes et liens

Famille	: lien chaud très fort très supérieur à lien froid fort
Cercle d'amis	: lien chaud plus ou moins fort aussi très supérieur à lien froid
Association	: lien chaud assez faible à peu près égal à lien froid
Parti politique	: on ne sait trop qu'en penser
Entreprise	: lien froid fort très supérieur à lien chaud
Commune	: lien froid assez faible assez voisin de lien chaud
Région	: on ne sait trop qu'en penser
Ethnie	: lien chaud parfois très fort
Etat	: lien froid assez fort (voir feuille d'impôts)
Nation	: voire ethnie, un peu moins fort
Continent	: bof, froid en progression (voir impôt européen)
Monde	: chaud mais tiède
Religion	: chaud mais brûlant
Univers	: chaud, mais en expansion donc se refroidissant

Et la communauté laïque ?

Il n'y a pas de doute, nous avons l'habitude de commercer avec une bonne douzaine de structures élaborées ou naturelles. Alors, pourquoi vouloir créer une structure de plus ?

Parce que la famille est trop petite et éclate facilement.

Parce que le cercle d'amis se rétrécit quand on a des soucis.

Parce que l'association est trop faible sur tous les plans et trop spécialisée.

Parce que le parti politique.

Parce que l'entreprise met trop à la porte.

Parce que la commune, la région, l'état et le continent sont trop grands.

Parce que l'ethnie est trop partielle et parfois trop tribale.

Parce que le monde s'en fout.

Parce que la religion s'occupe d'un autre monde, ou alors c'est la catastrophe (voire guerres de religions passées, présentes et futures).

Parce que l'univers suit son cours.

Il n'y a donc aucune entité pour prendre en charge la solidarité, et qui ne soit ni trop petite, ni trop grande, ni trop froide, ni trop chaude, ni trop partielle, ni trop tribale.

La communauté laïque dite "petit radeau" se veut cette entité.

L'OFFRE SOCIALE

Deux modèles sociaux principaux sont aujourd'hui « actifs » au sein du monde politique occidental : le modèle libéral et le modèle socialiste. Examinons les dans leurs grandes lignes.

Le modèle socialiste ou l'intégrisme centraliste

Le courant socialiste est un courant égalitaire. On lui doit les grands organismes de solidarité. Son moteur est la solidarisation de la société par organisme social interposé et partage du travail comme base du statut social. C'est un courant rigide et centralisateur qui défend la thèse de l'intégration individuelle dans la nation.

Ce courant prévaut encore du fait de la présence des grands organismes auxquels nous sommes si attachés.

Ce courant est défendu par exemple par Gilles KEPEL qui reconnaît que ce système est cher mais assure une meilleure unité nationale à terme, car il ne porte pas en lui les germes de la dislocation inhérente, selon lui, au multiculturalisme.

Ce système est à la base de notre identité et de notre solidarité. Toutefois, il présuppose que les personnes sont assez adultes pour voir et sentir le pouls de la nation, puisque c'est le groupe dans lequel il propose l'intégration.

Il se trouve aujourd'hui de plus en plus réduit à l'incantation devant les problèmes des banlieues, la solitude galopante des plus démunis, et la société à deux vitesses.

Son prix élevé devient de plus en plus problématique avec l'ouverture grandissante des marchés.

Le courant libéral ou système D

Le courant libéral décharge l'entreprise des tracasseries sociales sur les communautés. Ces communautés sont soit ethniques, religieuses, ou mêmes laïques, et elles sont le fruit unique de l'initiative privée.

Des systèmes caritatifs le plus souvent religieux permettent d'assurer un minimum de protection sociale à ceux qui malgré tout ne réussissent pas à s'intégrer dans une communauté. L'espace public est organisé pour permettre à ces communautés de se supporter, ou mieux de fraterniser. Ce système s'est naturellement développé aux Etats-Unis, dans le droit fil de la vie des pionniers.

Critiques des deux systèmes

Le système libéral ne me semble pas adapté à la France, parce qu'il y a belle lurette que nos communautés ont éclaté, même si elles existent encore, et le corporatisme sous-jacent a très mauvaise presse.

Le second inconvénient, c'est qu'à terme les communautés sont tentées de demander des particularismes juridiques, de façon à vivre en conformité avec l'identité de la communauté. C'est un problème de conflit entre la loi de la communauté et la loi civile.

Dans les périodes difficiles, les communautés ont tendance à rejeter sur l'extérieur, c'est à dire les autres communautés, leurs difficultés. Est-il besoin de voir le développement des thèses racistes en France pour s'en convaincre, alors qu'aucune communauté religieuse ou ethnique n'est reconnue officiellement.

Le courant libéral et son multiculturalisme ne s'insère pas dans notre histoire car il est vécu comme un retour en arrière dans le temps. Peut-être a-t-il une résonance avec certaines périodes comme celle des corporatismes du moyen-âge. Mais le corporatisme est vécu aujourd'hui comme une atteinte à la société. Pourrait-on s'appuyer en France, sur le peuple Breton ou Basque, sur les Chrétiens et les Musulmans sans éprouver l'impression d'un bond prodigieux dans le passé?

Le courant socialiste, historique, est devenu trop cher et inefficace. Il ne permet pas l'expérience sociale directe, la conscience collective, parce qu'il propose d'emblée la participation à un groupe immense et seulement ressenti par quelques consciences républicaines très achevées. Ces consciences généreuses sont déphasées par rapport au commun des mortels capable seulement de s'identifier à des groupes plus petits, des groupes à taille humaine.

D'autre part ce courant est rigide sur le plan économique, en imposant des charges sociales lourdes, l'entretien d'une administration pléthorique, et en freinant ceux qui se passionnent pour l'activité technique ou marchande, frustrant les plus créatifs et les plus dynamiques au nom de l'égalitarisme.

La communauté laïque ou petit radeau

Concilier le contact, l'expérience communautaire avec notre tradition socialiste ou laïque, c'est l'expérience que propose la communauté laïque. Cette voie n'a encore jamais été tentée car elle nécessite la création d'une cellule de base assez voisine des associations loi 1901, mais assez différente pour devenir aussi banale et utilisée que la famille.

La réussite de ce projet dépend de son insertion dans notre histoire, et aussi de son efficacité économique et sociale. Elle doit être compatible avec notre histoire afin de s'insérer dans notre inconscient collectif ; efficace économiquement afin de ne pas se faire dévorer tout cru par les systèmes libéraux peu chers ; efficace socialement afin de réintégrer les exclus d'aujourd'hui et profiter d'un plus grand dynamisme collectif, un rêve à la française en face du rêve américain.

Cela semble un projet bien ambitieux. C'en est un, pourtant basé pour une fois sur la réussite d'un petit radeau et pas sur celle d'un Concorde ou d'une Ariane.

LA COMMUNAUTE LAIQUE : PRINCIPES FONDATEURS

Que valent les principes de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen quand la précarité les érode et les vide de leur contenu ?

La communauté laïque veut redonner du sens à cette déclaration humaniste fondamentale.

A l'époque de cette déclaration, l'esprit communautaire était l'esprit courant car chacun appartenait à une communauté plus ou moins grande.

Les familles étaient plus nombreuses et souvent non ou moins nucléaires, comme aujourd'hui, et l'activité plus facile à monnayer. Un enfant, c'était des bras et non une bouche comme aujourd'hui.

Aujourd'hui, la bonne volonté ne suffit plus pour être actif et devient exclus celui qui souhaite le contraire. Ce n'est pas la première fois dans notre histoire, est-ce une raison pour l'accepter.

Les principes fondateurs de la communauté laïque visent donc à organiser la mise en commun de l'activité non rentable selon les critères de l'économie marchande, mais qui est pourtant au coeur de notre vie.

En face de la logique de l'exploit et de la performance, elle propose celle du temps et de l'attention indispensables aux échanges relationnels entre personnes.

Pourquoi faut-il des règles pour cela ?

Pour garantir la liberté effective et pour minimiser la place de l'angoisse et de la jalousie.

Pour définir et décider du champ d'activité de la communauté laïque et ne pas détruire les activités en prise avec l'économie marchande (productiviste).

Voici donc les principes fondateurs de la communauté laïque :

- *La liberté*

En France, on y est très attaché, à la liberté. La communauté laïque n'a pas l'intention de bouleverser cette habitude. Deux principes fondateurs en découlent :

* On doit être libre d'être membre d'une communauté laïque ou non, comme on est libre de se marier ou de jouer au football.

* Quand on est membre d'une communauté laïque, il doit être facile de la quitter, soit pour aller vers une autre communauté laïque, soit pour ne plus être membre d'aucune communauté laïque.

- *L'élaboration des règles*

Le principe de liberté énoncé plus haut dit que c'est facile de passer d'une communauté laïque à une autre.

Pour que ce soit facile, il est absolument nécessaire que les principales règles de fonctionnement de toutes les communautés laïques soient les mêmes. Sinon il devient plus difficile de transiter.

Pour que les règles soient les mêmes, elles doivent être établies à l'extérieur de la communauté laïque. L'établissement et l'évolution de ces règles résultent d'un débat public. Seulement les grandes règles doivent suivre ce schéma. Les principes fondateurs pourraient

faire office de règles initiales. Ces règles ne s'opposent pas à une certaine diversité. Par comparaison avec la famille, il existe bien des types de familles différents, plus ou moins nucléaires suivant les régions, à l'intérieur d'un même cadre.

- L'activité

C'est sans doute le principe fondateur le plus délicat car il repose sur la reconnaissance d'une activité productive marchande, d'une activité politique s'appuyant sur une administration et d'une activité dite sociale. La frontière entre ces trois activités n'est pas nette, mais doit faire l'objet d'un choix. Les mécanismes de ce choix n'existent pas aujourd'hui, ou du moins l'activité sociale est-elle plutôt considérée comme un mal nécessaire, alors que le pôle marchand et le pôle administratif occupent des places de paradigme, bien que le pôle marchand semble tout vouloir englober, et secoue le pôle administratif qui le gêne. Demandez à tous ceux qui se retrouvent à la porte ce qu'ils pensent de l'entreprise citoyenne.

Quelques cas concrets :

« Je suis au chômage depuis longtemps et, à plus de cinquante ans, ça va être dur de retrouver un emploi. Mais j'en ai marre de glander et de me sentir exclus de l'activité ».

« Je suis bien vieux et je commence à avoir des difficultés à m'assumer tout seul. Je peux encore rendre quelques menus services et je connais des tas d'histoires à raconter aux enfants. Mais, je crois que je vais finir par me retrouver dans un hospice pour vieux, quel ennui! ».

« J'ai un travail d'enfer et je suis seule avec mes deux enfants. Je n'ai pas beaucoup de temps pour m'en occuper. Pour leur travail d'école, il vaut mieux qu'ils soient autonomes ».

« J'ai vingt ans, je n'ai pas de travail et mes parents m'ont mis à la porte, parce qu'ils ne réussissent plus à s'en tirer. Sans RMI, je voudrais vous y voir »

La communauté laïque doit fournir les règles permettant d'accorder l'offre et la demande de temps et d'activité sociale aujourd'hui bloqués par manque d'organisation.

Cette activité soulève bien sûr, des problèmes de concurrence déloyale pour les activités rentables, et pourrait créer l'émergence d'une société à deux vitesses. C'est pour cette raison que l'élaboration des règles concernant l'activité de la communauté laïque, doivent être établies avec le plus grand soin, un chapitre entier consacré à l'activité propose un mode de fonctionnement en accord avec les principes fondateurs.

Le lien économie de marché - Communauté laïque

Pas question de débarrasser les riches du problème des pauvres et des exclus grâce à la communauté laïque. L'armée du salut et bien d'autres organisations caritatives sont déjà là pour ça.

Ce que veut tenter la communauté laïque, c'est créer un lien chaud entre les plus défavorisés et les plus nantis. Qu'ils se sentent frères (et sœurs). La communauté laïque peut être cette entité où nantis et démunis doivent pouvoir se reconnaître.

Imaginons que la communauté laïque fournisse un travail social efficace, donc moins onéreux et plus satisfaisant que le système très centralisé actuel. Il serait alors légitime que les adhérents à ce système paient des cotisations sociales moins élevées. L'adhérent

bénéficierait en retour de services pour ses enfants et lui-même. Ses parents trop âgés pour exercer une activité salariée dans le système de travail actuel, pourraient s'investir dans la communauté laïque.

Des liens affectifs pourraient alors se développer, appuyés sur la relation familiale. Peut-on rêver, relier ainsi par un lien chaud le monde de l'économie de marché à la communauté laïque ? Et je n'ai pas encore parlé des fêtes qui pourraient idéalement être organisées par la communauté laïque.

Peut-on imaginer qu'au sein et au contact de la communauté laïque, le travail perde une partie de sa connotation péjorative d'exploitation et renforce son sens de participation à la vie sociale ?

Le chapitre sur l'activité reprend ce thème du lien économie de marché-communauté laïque et propose une solution de lien.

Dimension

Quand on est 4, comme dans une famille, deux parents et deux enfants, que faut-il pour que ce petit groupe parte à la dérive ? Bien peu, un accident, un divorce, une maladie, une perte d'emploi ...

C'est ça la précarité. C'est quand il en faut peu pour que des personnes partent à la dérive.

Combien faut-il être, en ayant des règles d'organisation assez solides, c'est à dire capables de gérer les échanges et les conflits, combien faut-il être pour que la précarité ne soit plus qu'une situation choisie ? 20, 30, 40 ?

Quand on est 1000, comme dans certaines entreprises par exemple, les structures et les règles de fonctionnement deviennent compliquées et lointaines pour la plupart. Jusqu'à quel nombre peut-on former un groupe dans lequel on ne se sente pas dilué et qui ne soit pas difficile à gérer sans qualification administrative pointue ? 50, 100, 200 ?

Le bon nombre pour la communauté laïque se situe entre ces deux balises, la balise de la précarité et la balise de l'administration spécialisée.

La communauté laïque, premier relais démocratique

Conjuguer à la fois le sens de la communauté et le sens de la liberté sont inscrits dans notre démocratie. La communauté laïque peut et doit être un lieu d'excellence démocratique par la pratique.

Le système de direction d'une communauté laïque est par essence démocratique. Les membres de la direction sont élus pour un temps assez court (2 ans, 3 ans) et il n'est pas nécessaire d'être très compétent pour diriger une communauté laïque, ce qui évite que le pouvoir ne soit réservé qu'à une élite.

On pourrait imaginer développer une formation du type "permis de conduire" pour attester de l'aptitude et étendre la connaissance de la gestion d'une communauté laïque et, partant, revivifier la pratique et le sens démocratiques.

Quant à la liberté, par principe il est facile de quitter une communauté laïque. C'est connu, pouvoir négocier implique de pouvoir se retirer si on le juge nécessaire, pouvoir sauter à l'eau sans être arrêté par le bastingage, et pouvoir rejoindre un autre radeau ou nager seul un moment.

Le lieu ou les Tipis

Le lieu en soi n'est pas un élément fondateur de la communauté laïque. La communauté laïque est avant tout une structure de coordination de l'activité sociale. Il ne s'agit pas de bloquer sa souplesse et la liberté de ses membres par quelques boulets financiers. Ces biens matériels rendraient difficile le choix d'adhérer ou non à telle ou telle communauté, ou d'en sortir.

La communauté laïque est plutôt une structure nomade, à qui la location d'un local convient mieux que son achat.

Ce qui est essentiel à préserver, c'est cette structure ouverte et peu pesante facilitant l'activité sociale.

C'est un point important, équilibrant le matérialisme ambiant, si on souhaite que le pôle sociale garde sa simplicité, celle d'un petit radeau.

FONDEMENTS PRATIQUES ET PHILOSOPHIQUES OU LA FICELLE, LES RONDINS DU RADEAU ET L'EAU DU LAC

Qu'est-ce qui fait qu'on peut construire le petit radeau de la communauté laïque ? : quelques ingrédients vieux comme le monde des hommes et parfois plus anciens, et quelques ingrédients très récents d'à peine deux cents ans, les voici:

- *L'union fait la force*

C'est un vieux dicton, l'union fait la force, et il peut encore servir.

Le vieil exemple de la charge lourde en témoigne. Imaginons qu'il faille soulever et déplacer une charge de 1000 kg. Personne ne peut y arriver seul, ni même 20 personnes si elles essaient à tour de rôle. Par contre, les 20 personnes coordonnées ensemble peuvent y arriver. Mais c'est un vieil exemple tiré d'une époque où la grue n'existait pas. Aujourd'hui, les charges sont d'un autre ordre, elles sont sociales.

Imaginons qu'une personne soit à la dérive. La plupart des familles sont incapables de l'accueillir sans prendre le risque de se déséquilibrer sur le plan financier, sur le plan affectif et relationnel. C'est une charge trop lourde pour la plupart. Cinq ou dix familles coordonnées peuvent soutenir beaucoup plus facilement cette charge sociale. C'est le principe de la mutualisation. L'accueil et l'intégration des étrangers peut aussi être mutualisé de la même façon.

L'union fait aussi la force, parce que l'union permet la spécialisation. C'est ce qui se fait dans les entreprises. Chacun peut consacrer un peu plus de temps à développer ses talents dont tout le monde profitera en retour.

L'union fait la force, parce que l'union permet plus d'échanges. L'union permet donc de saisir plus facilement les opportunités, mais aussi d'échanger les expériences et les connaissances et favorise la créativité.

Toutefois, pour que ça fonctionne, il faut que l'organisation gère correctement les conflits et les jalousies. Que les personnes ne se sentent pas coincées ou impuissantes dans un système.

- *Participer - Exister*

Participer, c'est exister.

Quand l'homme a marché sur la lune, on a dit "l'homme a marché sur la lune". On n'a pas dit "les américains ont marché sur la lune". Toute l'humanité a pu fraterniser et partager cet événement unique. Toute l'humanité a pu participer et exister au travers de ce petit pas en avant de l'homme.

Depuis que l'homme avait découvert le feu, la roue et quelques éléments de métallurgie, peu d'événements sont décrits par "l'homme a fait ceci", "l'homme a fait cela".

Sans vouloir les négliger, si on attend de tels événements pour fraterniser, on peut attendre. Une association plus modeste, sans nous fournir un corps à la taille de l'humanité toute entière, peut accroître considérablement l'étendue des événements qui nous touchent. Pour peu que le groupe en question ne soit pas trop corporatiste, il pourra nous ouvrir les portes d'une fraternité plus étendue. Peut-être qu'un tel groupe pourrait être le petit radeau de la communauté laïque.

- La baignoire et le lac ou la liberté désincarnée

Si je me baigne seul dans ma baignoire, je n'ai aucune contrainte du type « la liberté de chacun s'arrête où commence celle des autres ». Je suis complètement libre ... de patauger. Et des millions de baignoires juxtaposées ne forment pas un lac.

Si je me baigne dans un lac, je vais partager avec les autres baigneurs un espace commun. Il est alors possible d'être fasciné par tout ce que je ne vais pas pouvoir faire. Je ne vais pas pouvoir m'installer n'importe où, je ne vais pas pouvoir jeter des cailloux n'importe où ni écouter à fond mon émission de radio favorite ... Mais peut-être vais-je pouvoir profiter de cet espace ouvert pour nager, plonger, pour faire connaissance. J'ai plus d'espace, c'est clair.

Pour peu que l'on se donne des règles sociales connues et reconnues sur lesquelles on peut appuyer nos relations, notre espace relationnel peut être à l'image du lac, et ne pas se réduire comme peau de chagrin parce qu'on passe son temps à monter en épingle les bienfaits d'une certaine idée de la liberté individuelle. Lutter contre l'individualisme intégral n'est pas lutter contre la liberté, bien au contraire.

La compétence ou savoir nager

Si je suis sur le bord d'un lac, non pollué, assez chaud, je peux m'y baigner si je veux. Oui, mais si je peux. Si je ne suis pas compétent pour nager, j'ai beau être libre d'y aller, j'ai beau.

Liberté et compétence se tiennent donc fermement par la main.

Pour les échanges relationnels, c'est identique. La liberté relationnelle est liée à la pratique et à la compétence.

Si je lis un livre expliquant la natation ou la psychologie, ça peut aider, mais quand je refermerais le livre, ça m'étonnerait que je sache nager, ou que ma pratique relationnelle ait beaucoup évolué.

Le prédateur mouton

L'homme est un loup pour l'homme c'est connu, mais ça veut dire aussi que l'homme est un mouton pour le loup. Les habitudes de classement écologiques sont un peu perturbées, mais les faits sont antérieurs au classement. Donc, c'est un moindre mal.

Avez-vous jamais éprouvé, comme le mouton au sein du troupeau, que l'angoisse se tasse avec le nombre. A condition qu'il s'agisse bien d'un troupeau, et non pas d'une juxtaposition citadine. Ce n'est peut-être pas très flatteur d'apprécier le troupeau, sans doute à cause d'une connotation moutonnaire péjorative, mais les mécanismes de déclenchement ou d'apaisement de l'angoisse ne s'en préoccupent pas.

L'enracinement affectif ou la fusion ou l'identité

Je suis le groupe (sans vouloir me vanter). Formule un peu lapidaire mais qui traduit le lien chaud qui existe entre moi et tout groupe auquel je peux m'identifier.

La prise de racine peut être rapide et sur des bandes de terrain bien étroites. En voici une illustration :

Renardeau, Renardur et Renardouce - Première version

Petit Renardeau quitte l'école à 4 h 30 comme d'habitude, mais au lieu de rentrer par la route habituelle, il prend un autre chemin pour passer voir Renardouce, sa nouvelle copine. Mais voilà-t-y pas que Renardur, habitué de cette route, lui jette : "Qu'est-ce tu fous là, c'est pas ta route !". "C'est pas la tienne non plus, c'est la route à tout le monde" brave petit Renardeau qui, au fond de lui, sent bien que Renardur a raison. Et Vlan, une baffé, et Vlan un coup de pied au cul et Vlan "retourne sur ta route" lui balance le gros Renardur. Petit Renardeau qui ne fait pas le poids a beau crier toute sa colère, rien n'y fait et il rebrousse chemin.

Renardeau, Renardur et Renardouce - Deuxième version

Comme la première fois jusqu'à "c'est pas la tienne non plus, c'est la route à tout le monde". "Dis donc, tu joues bien au foot au CFV (Club de Foot du Village) lui rétorque Renardur", bon, c'est pas ta route, mais puisqu'on joue dans le même club, tu peux y aller". Et Renardeau peut rejoindre sans encombre Renardouce sous la protection de Renardur.

Histoire vraie, ou presque des années 60 dans la campagne française.

Cette expérience me montre qu'il n'y a pas de problème pour s'enraciner dans des groupes de toutes sortes (le groupe de ceux qui prennent cette route le matin et le soir et qui est un groupe spontané ; le groupe des joueurs de foot qui est organisé ...) et aussi que les corps intermédiaires permettent la Fraternité. Ceux qui prennent la première route et ceux qui prennent la deuxième fraternisent grâce au corps intermédiaire qu'est le Club de Foot et qui les relie).

La communauté laïque est, par construction, un corps intermédiaire. C'est un corps intermédiaire entre les pauvres et les nantis, entre les jeunes et les vieux, entre les français et les immigrés, entre les forts et les faibles.

Une goutte d'eau pour l'étincelle

Un feu, ça démarre souvent d'un petit rien. Un mégot mal éteint, une allumette dans un bois ou une poubelle, un rayon de soleil concentré par une loupe. A ce moment, une seule petite goutte d'eau déposée juste là où il faut et on n'en parle plus. Mais si on intervient cinq minutes plus tard, le feu a pris de l'ampleur et un seau d'eau ne suffit peut-être plus à l'éteindre.

Un quart d'heure plus tard, il faut appeler les pompiers. Une demi-heure plus tard, on se contente de préserver les alentours et d'éviter l'extension.

Précarité, exclusion. Etincelle, incendie.

La précision limite le besoin de puissance.

Agir avec précision sur la précarité est peut-être plus efficace qu'agir avec puissance sur l'exclusion.

La communauté laïque pourrait être précise à défaut d'être puissante comme l'est notre système très centralisé de prévention sociale.

L'ACTIVITE

A quoi rime l'activité ? Question difficile à réponse multiforme. C'est un sujet central pour la communauté laïque, c'est le nerf de sa structure.

La question du pourquoi de l'activité naît-elle quand, comme aujourd'hui, l'énergie et l'intelligence dépensées pour progresser, semblent absorbées, comme par un siphon. C'est un peu comme si l'économie avait pris le pas sur la politique, le faire sur la décision de faire.

Les connaissances, les progrès technologiques, l'accroissement de productivité s'accumulent, mais la personne semble de plus en plus oubliée. L'économie reconnaît d'abord le consommateur, et ensuite peut être encore la personne.

Résister à cette tendance est un acte profondément politique, c'est résister à la loi du plus fort et c'est la raison d'être du projet de la communauté laïque.

Petit radeau contre galère puissante pour tenter d'infléchir la spirale. Mais quand donc a eu lieu cette mutation qui transforme les personnes en consommateurs, en objets ? Comment tenter d'en sortir ? Peut-être par la ferme conviction que l'activité est d'abord sociale et les relations humaines.

Le Foyer

Les Indiens d'Amérique, comme certaines organisations sociales anciennes nomades, avaient l'habitude de disposer les tipis ou les cases en cercle autour du centre du village, les ouvertures orientées vers ce centre, ce foyer. Le groupe symbolise ainsi sa cohésion, son fonctionnement à l'unisson. Les biens matériels sont minimes et permettent de migrer facilement si nécessaire. Par contre, la structure du groupe constitue un foyer mobile solide capable d'écarter l'angoisse liée aux questions existentielles.

L'individu, le sujet et la démocratie sont aujourd'hui une réalité et l'homo democraticus n'est pas près de renoncer à la propriété privée.

La communauté laïque n'a pas l'intention de modifier ce point, mais elle pourrait prétendre à prendre la place symbolique du foyer. Elle peut prendre cette place, faisant converger l'attention sur les personnes dépendantes, dans un lien humanisant à l'opposé de l'Euthanasie sociale appelée pudiquement exclusion, retraite et asile que nous propose la société de consommation actuelle où les personnes dépendantes sont des gêneurs. Cela nous rapprocherait-il du fascisme et de son goût immodéré pour la perfection ? Société zéro défaut ?

Cette attitude nous écarte et nous prive peut-être du seul foyer humain, et donc imparfait, capable de nous rassembler, de nous ressembler, de nous identifier.

L'échange proposé aux personnes dépendantes n'est pas de l'assistanat, c'est la reconnaissance de nos défauts, de la réintégration de nos défauts, de notre ligne imparfaite contre une petite aide matérielle et attentive.

N'est-ce pas ce repère, ce centre, que les jeunes et parfois moins jeunes happés par les sectes recherchent ? N'est-ce pas un repère de ce type dont l'absence fait naître les questions existentielles sans réponse ?

Délégation - ou le lien social se tisse-t-il par sécurité sociale interposée

Quand nous travaillons, nous payons des charges sociales qui nous libèrent des contraintes sociales. Nous déléguons à des entités comme la sécurité sociale, la ddass etc. ... le soin de prendre en charge toutes les activités sociales.

De telles structures gèrent administrativement les "problèmes sociaux". Génèrent-elles beaucoup de lien social ? Peut-on s'identifier à la sécurité sociale ?

Sans vouloir détruire de tels organismes qui assurent, sans doute au prix fort, une certaine solidarité, ne serait-il pas possible de les délester et de s'occuper directement de certaines tâches sociales ? Si c'est difficile au sein de la famille ou de la commune, la communauté laïque ne pourrait-elle pas être un support contractuel idéal pour ça ?

Activité de référence

Le travail productif a constitué le pôle de référence de l'activité et du statut social. Il pouvait prétendre à ce rôle tant que ce travail a pu offrir à tout le monde un statut social équilibré(*) ;ce n'est plus le cas.

L'activité sociale, considérée surtout comme une charge, peut retrouver une place mentale et morale de choix.

Une structure comme la communauté laïque peut accueillir et coordonner cette activité, faisant le lien entre l'administration et les personnes.

Mais si on n'y prend garde, on risque fort de se retrouver avec une société à deux vitesses. Les forts regroupés dans le pôle productif et les faibles dans le pôle social. Le seul moyen qui m'apparaît pour éviter la création de ces "castes", c'est que les mêmes personnes puissent participer aux deux pôles à la fois. La vie sociale pourra alors se réincarner et ne plus être traitée par procuration et les liens sociaux qui passent par les personnes, se reformer.

- Structures comparées des pôles productifs et sociaux ou les guerriers et le village

La structure productive type est l'entreprise. Elle s'occupe de ce qui est rentable et s'occupe plus de concurrence que de citoyenneté. Sa structure est hiérarchique et cela lui permet de décider vite, croître vite, se restructurer vite, s'adapter vite.

La structure sociale laïque type pourrait être la communauté laïque. Elle est limitée en taille par construction, elle a peu de pouvoir et un champ d'action limité et peu mouvant. Une structure démocratique pourrait parfaitement lui convenir, afin de favoriser l'expression plutôt que la décision. Son principal travail consisterait à occuper la place publique, à former à la pratique démocratique et sociale, assister aux tâches sociales ordinaires (handicapés, enfants en échec scolaire, personnes âgées invalides ...).

Un minimum de coordination, assuré par exemple par la mairie me semble nécessaire, de façon à gérer les conflits entre les communautés laïques, et coordonner le cas échéant des actions sociales débordant le cadre de la communauté laïque. Il ne s'agit pas de développer le travail au noir sous couvert d'association à but non lucratif.

- L'organisation du travail autour des trois pôles, le pôle productif, le pôle social et le pôle administratif

On peut imaginer travailler 4 jours dans le pôle productif ou administratif, et un jour dans le pôle social. Dans ce cas, les cotisations sociales payées par l'entreprise et l'individu peuvent être minimisées puisque une partie du travail social est effectué directement.

Au lieu de générer de l'administration, on génère du "lien social" et on libère des postes productifs et administratifs. Sans doute le PIB diminue-t-il un peu, mais la stabilité sociale et la qualité de vie en général, peuvent être beaucoup améliorées. Le PIB peut être remplacé par l'AIB (Activité Intérieure Brute) qui intègre et reconnaît les journées passées à

(*) Un statut social équilibré est un statut où la personne peut négocier à bonne hauteur avec la société et n'est pas en situation d'assisté.

des activités sociales.

En fait, un équilibre peut être atteint par ajustement entre l'activité productive, l'activité administrative et l'activité sociale. Les trois pôles peuvent parfaitement s'harmoniser. Cela me semble beaucoup plus intéressant que la semaine de 4 jours sans contrepartie, parce que cela permet d'avoir le choix de cotiser fortement comme aujourd'hui en choisissant de travailler 5 jours et même 6 jours et en déléguant toute l'activité sociale et parce que cela permet à ceux qui le souhaitent de réoccuper les lieux et les activités publiques aujourd'hui désertés. D'autre part, dans le schéma actuel, la semaine de 4 jours ne sera qu'une étape vers la prochaine crise de la semaine de trois jours et un espace public sans réelle structure de coordination.

D'autre part, les personnes sorties du circuit productif pourront continuer à être et se sentir utiles dans la structure de la communauté laïque. La petite mort de la retraite pourra être transformée par la possibilité de poursuivre l'activité sociale.

Les chômeurs pourront continuer à coller à la société par l'intermédiaire de la communauté laïque, et les enfants pourront s'initier plus tôt à la société dans un cadre plus ouvert que celui de la famille, moins distant que la commune, et moins spécialisé que l'association.

Association 1901 et communauté laïque

La communauté laïque a plusieurs points en commun avec les associations loi 1901. Elle occupe exactement le même espace, c'est à dire entre la mairie et le citoyen. Elle accepte volontiers le bénévolat. Il est facile d'y entrer et d'en sortir. Elle est gérée démocratiquement. Voilà pour l'essentiel des points communs.

Les différences essentielles avec les associations résident dans sa reconnaissance et dans son activité. Sa reconnaissance permet à ses membres de partager leur temps de travail comme c'est décrit un peu plus haut. L'activité n'est pas organisée dans le but des exploits sportifs, mais est de s'occuper exclusivement des personnes dépendantes. Au lieu d'une logique menant à la perfection, elle se nourrit et vit au contraire de l'imperfection. Elle est le centre de reconnaissance de l'évidence que nul n'est parfait. C'est en somme une structure qui nous aide à résoudre notre Oedipe, c'est à dire à dépasser notre impuissance devant la zone interdite que représente notre imperfection.

Sa reconnaissance, c'est à dire la reconnaissance de sa compétence à effectuer un travail social efficace, est traduit par la compensation salariale de celui qui choisit à un moment donné de travailler 4 jours dans le pôle marchand, et un jour dans le pôle social.

- Conséquences pour l'entreprise et la personne

L'entreprise qui a une structure bien adaptée pour le pôle productif, pourra poursuivre sa route plus facilement qu'aujourd'hui car elle sera allégée d'une partie de la charge sociale qu'elle revendique sur le plan moral, mais qui l'étouffe sur le plan pratique. Il devrait être beaucoup plus facile pour l'entreprise de licencier avec peu de préavis et de renforcer le projet. La situation actuelle semble favorable à l'entreprise, tant les demandeurs d'emploi sont nombreux. Tout un arsenal de facilités «sociales» lui sont accordées pour qu'elle emploie un peu plus. Chaque disposition déprécie finalement la qualité du travail. La faiblesse de négociation des personnes est telle qu'en fait dès que les dirigeants n'y veillent pas, la contestation constructive s'estompe.

De même, pour l'employé, une offre et une demande en emplois productifs mieux équilibrés lui permettent plus facilement de claquer la porte de l'entreprise qui n'offre pas le

projet où n'accueille pas le projet que l'on souhaite réaliser. Globalement, le projet reprend des forces dans l'entreprise, tandis que la galère, c'est à dire le travail sous contrainte, s'estompe.

- Conséquences pour la société civile

La communauté laïque devrait permettre une bien meilleure occupation de l'espace public et revigorer la société civile, en particulier en reliant les générations et les personnes de situation différente, aidant ainsi à prévenir la formation de classes trop étanches. Peut-on espérer que les conflits de générations ne soient ainsi plus synonymes de coupures ? L'expression devrait pouvoir s'améliorer et la précarité diminuer, ce qui pourrait entraîner une diminution de l'épargne spontanée.

Peut-on espérer, grâce à une telle structure, absorber progressivement des zones dites chaudes des banlieues en fournissant cette structure capable de coordonner l'action civile et sociale ? Ou bien est-ce se chatouiller ... les neurones à peu de frais ?

Moi ce que j'espère, c'est que la solitude qui traverse toute notre société soit réduite, que la fracture sociale, et aussi la fracture temporelle soit réduite, et que la fête recommence, parce que c'est pas l'argent qui manque !

DIVAGATIONS

Divagations - Proportions

Si on examine les rapports entre les niveaux administratifs successifs, on a :

Entité	Nombre d'entités	Nombre moyen de personnes par entité	Rapport (sans Communauté Laïque)	Rapport (avec Communauté Laïque)
Etat	1	60000000	← 22	22
Région	22	2727272	← 5	5
Département	101	594060	← 44	44
Canton	4500	13333	← 8	8
Commune	36000	1666	←	← 40
(Communauté Laïque)	(1500000)	(40)	← 1666	← 40
Citoyen	60000000	1	←	←

Colonne rapport: par exemple département/region=101/22= 5

C'est un peu comme si entre commune et citoyen il manquait un niveau. Si on rajoute un niveau juste entre commune et citoyen et qui pourrait être la communauté laïque, on arrive alors à une proportion régulière de l'état au citoyen. Ce rapport qui peut sembler arbitraire ne l'est peut-être pas si on souhaite une transmission harmonieuse entre le citoyen et l'état.

Est-ce que ce "trou" ne serait pas à l'origine du "tous pourris" qui semble être une opinion croissante des citoyens à l'égard du personnel politique. Quand on est écarté d'une activité, la tendance ne serait-elle pas de dénigrer cette activité ? Alors quand il s'agit de politique ...

Ce «trou» est aujourd'hui occupé « courageusement » par une grande quantité d'associations, mais trop peu d'entre elles sont tournées vers l'activité sociale au sens large (personnes dépendantes, enfants), et de plus elles ne sont pas reliées très fortement au monde actif. C'est un peu trop souvent l'illustration de la société à deux vitesses, ou l'organisation du travail «au noir».

Pour faire savant, la communauté laïque permettrait à la société d'être fractale, comme les choux-fleurs.

Une analyse du tableau ci-dessus nous montre aussi que si la proportion entre taille de la commune et citoyen (1666)(ou même famille, environ 500 familles en moyenne pour une commune) n'est pas favorable à une bonne transmission, la proportion entre région et département (un peu moins de cinq départements par région) semble au contraire trop petite, de même que la proportion entre canton et commune (8).

Il serait sans doute possible et économique de limiter le nombre de niveaux

administratifs à cinq ou six niveaux. Dans l'hypothèse d'une proportion régulière d'un niveau à l'autre, cette proportion serait de 36 pour six niveaux (Etat, Région, X, Commune, Communauté laïque, citoyen); et de 88 pour cinq niveaux (Etat, Région ou Département, Canton, Communauté laïque, Citoyen). Cette configuration à cinq niveaux semble plus difficile à insérer dans notre paysage.

Quelle que soit l'option choisie, le trou entre commune et citoyen apparaît de manière flagrante, comme un choux fleur monté en graine.

Divagations - Intégration

Le génie de la France serait-il l'intégration (laïque) des personnes ? Imaginons-le. Alors on pourrait expliquer la morosité et l'alarmisme ambiant répercuté et amplifié par les médias. Toucherions-nous à un des archaïsmes de notre société? Egalité, veut dire un peu plus, en France, qu'égalité devant la loi. Egalité empiète un peu sur égalitarisme, un peu comme si nous avions gardé souvenir d'anciennes communautés traditionnelles tournées vers un foyer, un centre ascendant, et pourquoi pas transcendant.

Sans vouloir se vanter des colonies, il paraît que les français avaient à cœur à se mêler à la population indigène et rien ne les rendait plus heureux (les français) que d'être acceptés parmi eux (les indigènes) comme un des leurs.

C'est sûr, nous avons un côté fusionnel que les anglais n'ont pas. Nous avons un peu tendance à fusionner avec le mendiant, à croire que lui c'est nous (par société interposée).

Une intégration plus efficace des mendiants, des étrangers, des énarques et des patrons nous rendrait-elle notre optimisme et notre joie (sociale) de vivre ?

Divagations - Régulation

Dans une société organisée avec la communauté laïque, la quantité de chômeurs peut être réduite à sa plus simple expression qui n'est pas zéro. En effet, même dans les périodes dites de plein emploi, il y a toujours un certain nombre de chômeurs, pour des raisons de roulement, de situation temporaire, (3% de la population active en 1970 par exemple).

La possibilité pour une personne de travailler à la fois en entreprise ou dans le secteur administratif, et au sein de la communauté laïque, permet d'ajuster le temps passé entre ces entités à partir du nombre de chômeurs.

Ce taux étant fixé, choisi selon des critères politiques et économiques de bon fonctionnement de l'entreprise et des autres entités, on peut alors fixer le temps choisi maximum reconnu à passer dans la communauté laïque, et qui aboutira à ce taux choisi de chômeurs. Ce temps choisi reconnu maximum n'interdit pas le bénévolat. C'est le temps maximum donnant lieu à des compensations de salaire par abaissement des charges sociales de l'employeur et du cotisant. Il y a toutefois une difficulté de retour à un temps plus long de travail en entreprise, une réticence sociale, du moins dans le schéma mental actuel où le travail est surtout vécu comme une contrainte, bien que curieusement, le travail demeure quand même le plus fort arrimage du statut social.

Ce mode inédit de régulation ne serait peut-être pas du goût des ultra-libéraux, mais un peu plus du goût de ceux qui croient encore au pouvoir de la politique.

PETIT HISTORIQUE DE LA COMMUNAUTE LAIQUE

Le constat

...1993 Comme tout le monde, j'entends parler de la crise, et surtout, je la vois. La société à deux vitesses s'installe et progresse. En face, je vois les deux principales réponses politiques :

Les libéraux qui exacerbent la performance et répètent inlassablement que la croissance résoudra tout. Les plus proches des anglo-saxons estiment même que celui qui veut s'en sortir le pourra. Aide-toi et le marché t'aidera. C'est le rêve américain qui se met à planer sur la France. Ce qui gêne le plus les libéraux, ce sont les structures communistes ou socialistes. Vues d'Amérique où s'ancre ce rêve, cela fait peu de différence. Selon eux, le système de protection social étouffe la société française. Donc pour eux, il n'y a pas de problème social. Aux USA, on voit en effet des mécanismes communautaires se mettre en place et tenter de prendre en main les laissés pour compte. Mais il s'agit de la société américaine, et je ne suis pas tellement séduit par son économisme, son racisme et ses communautés religieuses ou ethniques.

Les socialistes qui exhortent la solidarité, mais qui en fait sont réduits à l'incantation, impuissants à lutter contre les forces économiques. Leur intégrisme laïque et le gigantisme des structures de solidarité sociale mises en place aboutissent en effet à étouffer les entreprises, surtout les petites, celles qui ne pratiquent pas la spéculation ni le management par projet. Leur approche rigide et uniforme de la réduction du temps de travail trouve des résistances du côté des libéraux, des passionnés, et d'une part de la population qui s'interroge sur l'efficacité de cette réduction à résoudre la crise, en particulier dans les « banlieues ».

Avec les libéraux, la tendance est plutôt d'ignorer l'existence de problèmes sociaux ou de croire qu'ils se résoudront seuls.

Avec les socialistes, la tendance est de déléguer les problèmes sociaux à des professionnels dans des organismes spécialisés. C'est au prix fort, et sans créer de lien social qui semble une notion abstraite pour les socialistes.

Le tout se déroulant sur fond d'écroulement et de faillite du système communiste qui avait été nourri de tant d'espoir.

Première version de la communauté laïque

Début 1994, l'origine de la communauté laïque vient d'un sentiment de froid, de solitude. Pas vraiment un sentiment de solitude personnel, mais plutôt un sentiment de solitude sociale et muette. Il me semble alors que la chaleur se trouve dans la reconstitution d'un groupe, d'un groupe pas trop grand capable de prendre en charge directement l'activité sociale. J'ai aussi en tête le souvenir d'une image d'un grand-père et d'un petit enfant main dans la main, cheminant sur le retour de l'école. Ils s'éloignent, paisibles, liés, dans une image qui se suffit à elle-même, émouvante.

J'ai aussi en tête le souvenir de soirs de moissons, j'ai quatorze ans, une grande tablée paysanne, une ambiance détendue, joyeuse, les bras lourds de fatigue, d'une bonne fatigue partagée. Et puis, il y a les souvenirs des fêtes familiales à plus de cent, joyeuses, dansantes, amusantes.

Mais, nous sommes au pays des droits de l'homme et du citoyen arrachés de haute lutte, avec des têtes aux bouts des pics pour sceller le non retour. Une contradiction s'impose donc tout de suite à moi : comment concilier communauté et liberté individuelle comme on l'entend chez nous, c'est à dire absolue.

La question pratique que je me pose est alors la suivante : doit-il être facile ou non de quitter ce groupe que je n'appelle pas encore communauté laïque ?

Un engagement réel, une parole vis à vis de ce groupe me conduit à envisager un lien contractuel fort entre ce groupe et ses membres. Après un temps de réflexion sur ce sujet délicat, j'opte pour une structure faible qui ne retient pas les personnes contre leur gré. Cette réponse me paraît alors la plus compatible avec notre culture de liberté. J'entrevois alors une structure nouvelle et qui a une chance de surmonter la crise sans déraiper dans le tribalisme, ni dans le communautarisme ordinaire (ethnies, religions...). Il me faut alors revoir la conception de la liberté individuelle dont j'ai hérité comme sans doute bon nombre de mes concitoyens. L'idée que j'ai alors, c'est que la liberté mange la liberté, qu'elle s'autodétruit par son excès. Je peux alors développer une idée pratique de la liberté basée sur l'existence ou la création d'un espace relationnel. Pas de relations : pas de liberté sinon théorique.

A cette époque, je me demande en permanence pourquoi des idées aussi simples ne sont pas plus répandues, je me demande s'il n'y a pas un vice caché quelque part dans ma démarche, je le traque, je confronte mes idées, mais aucun argument ne vient les détruire de manière évidente. Peut-être suis-je victime de moi-même, de ce que je veux voir ? Jusqu'à aujourd'hui, je m'attends à ce que soit le petit radeau se mette à couler, soit que quelqu'un d'autre l'a déjà inventé.

Le livre d'Alain TOURAINE « qu'est-ce que la démocratie » m'éclaire sur la relation sujet-démocratie, sur le risque de dissolution du sujet dans le marché, sa réduction à l'état de consommateur, d'objet, et sur la dépendance aliénante de la personne avec la communauté traditionnelle et dont la révolution nous a fait sortir. Nous nous sommes donc extrait de l'étreinte de la communauté forte, en créant, l'individu, le sujet, dynamisant la société, développant la démocratie et du même coup « le progrès qu'on n'arrête plus ».

La deuxième question concerne le lieu de la communauté laïque. Va-t-il falloir vivre les uns avec les autres, faut-il un lieu spécialisé, ou aucun lieu précis n'est-il nécessaire ?

Je note la manière de vivre dans les kibboutz israéliens et qui est organisée démocratiquement autour du travail agricole dans un environnement hostile. Je ne vois pas alors comment transposer cette organisation en France. La pièce ne me semble pas se rapporter au puzzle.

Le livre de Françoise DOLTO « solitude » décrit à un moment la vie dans les communautés qui ont fleuri après 1968. Elle a vu ces communautés fonctionner et les enfants s'y épanouir lors de la phase de construction. Et puis, les problèmes passionnels de jalousie et d'Œdipe frère-sœur reprennent le dessus et font éclater ces communautés. Chacun rentre alors chez soi. A mes yeux, l'éclatement a été d'autant plus facile qu'aucun élément structurant extérieur, aucun contrat social ne s'y est opposé.

Mon opinion est faite : surtout ne rien changer au fonctionnement interne des familles, et les familles continuent à habiter leur maison ou leur appartement.

Le lieu de la communauté laïque m'apparaît alors de moins en moins comme un élément fondateur de mon projet. La communauté laïque c'est avant tout une structure, un contrat qui permet de coordonner une action sociale et d'organiser la solidarité.

Je rédige alors une dizaine de pages que je fais lire à quelques personnes pour confronter cette première version. Aucun argument destructeur ne se manifeste. Je continue, aiguillonné par les images présentes de la crise.

Version 2 de la communauté laïque

Janvier 1996. Peu de changements de fond avec la première version. Elle est seulement un peu plus étoffée, les nouveaux concepts se développent et ne semblent pas rencontrer d'obstacle majeur.

Francis FARRUGIA m'initie à la notion de dualité du lien social grâce à son livre « la crise du lien social ». Je me fait un peu l'effet du chercheur d'or en découvrant les pépites cachées dans la gangue d'un langage difficile et spécialisé. Mais le jeu en vaut la chandelle. Les notions de lien chaud-lien froid y sont démontées avec une précision laser, ainsi que leur complémentarité : ce qu'il faut rechercher, c'est un bon équilibre entre les deux aspects du lien social, l'un s'appuie sur l'autre et vis versa. C'est très yin-yang, et ça me remet en tête un vieux dicton que disait ma mère et qui ne me lâchera plus : « le mieux est l'ennemi du bien ». Pont inattendu entre notre tradition et le sens de l'observation oriental.

Pierre-Gilles de GENNES raconte l'histoire du caoutchouc dans son livre sur « les objets fragiles ». Il raconte comment en ne reliant qu'un atome de carbone sur 200, le jus de l'hévéa passe de l'état liquide à l'état de caoutchouc. Le symbolisme de cette histoire retient mon attention. Si peu de lien pour un effet géant. Je fais le parallèle avec le lien social : inutile de vouloir générer un lien très fort, on peut tenter de créer la société souple en transformant seulement un tout petit peu cette société qui devient liquide et où il devient si facile de couler. Simple parallèle pourtant, mais l'idée d'une communauté, dite faible par opposition aux communautés traditionnelles aliénantes fortes, se renforce.

Cette communauté faible ne représentera qu'un tout petit pas comparé à la situation actuelle. C'est exactement ce que développe Jean François KHAN pendant plus de 700 pages dans son livre « tout change parce que rien ne change, introduction à une théorie de l'évolution sociale ».

Les théories communautaristes de Charles TAYLOR, et intégrationnistes de Gilles KEPEL font leur chemin. Faire coexister des communautés au moyen d'un espace laïque commun est pour Charles TAYLOR le meilleur moyen de concilier l'ancrage de l'identité, éviter la dissolution dans le marché des personnes, et de rendre la cohabitation de ces communautés possibles. Pour Gilles KEPEL, l'intégration individuelle évite les conflits entre le droit relatif à la communauté et celui relatif à l'état. L'intégration individuelle plutôt que l'insertion communautaire est à terme un meilleur garant de la stabilité nationale. Je retrouve cet intégrisme laïque dans le livre de Pierre MOSCOVICI « à la recherche de la gauche perdue ». Tout en m'inspirant des notions qui ressortent du débat imaginaire auquel je convoque G. KEPEL et Ch TAYLOR, je commence à préciser l'esquisse d'une solution différente des leurs, une solution qui marie l'immuable, une sorte d'hybride : la communauté laïque.

Version 3 de la communauté laïque ou petit radeau

Septembre à Décembre 1996.

Le but de cette version est de tenter de me faire comprendre. J'opte pour un style assez direct, presque oral parfois, laissant transparaître le rêve qui m'anime et me fait un peu peur. Il y a derrière ce projet des forces qui s'accumulent, des forces brutes si bien décrites dans « la mère » de Maxime GORKI, écrit en 1905 et qui ont débouché sur la révolution Russe, les forces de tous ceux qui aujourd'hui se taisent par manque de cap et dont la communauté laïque pourrait combler l'horizon. La communauté laïque : mirage ou utopie réaliste, fumée sans lendemain ou cauchemar, ou bien la naissance d'un nouveau pôle prôné

et attendu dans le livre de Bernard EME et Jean Louis LAVILLE « Vers un nouveau contrat social ».

Pour cette troisième version, je fais lire les chapitres à un comité de lecture critique au fur et à mesure de leur rédaction. Premières réactions de compréhension, et premières réactions d'adhésion.

J'exploite plus fortement les notions de lien chaud-lien froid. On peut lire la communauté laïque comme une tentative de rééquilibrage du lien dual vers un peu plus de chaleur. Dans le même temps on peut aussi le lire comme un rééquilibrage de la participation politique, au sens de participation active à l'organisation sociale, la communauté laïque assurant une bonne continuité politique entre la mairie et le citoyen.

Intermédiaire entre le citoyen et la commune, la nature hybride de la communauté laïque se révèle. Il ne s'agit ni d'une structure administrative, ni d'une structure chaude comme le clan ou la famille.

La question de l'activité n'est alors pas tout à fait satisfaisante à mes yeux. Faut-il que l'activité de la communauté laïque soit assurée par des personnes employées à plein temps ? Y a-t-il trop de risques d'organiser le travail au noir et de déstabiliser des activités viables et légitimement installées dans le système marchand ? La société à deux vitesses dans le pôle marchand et des faibles dans le pôle social pourra-t-il être évitée ?

La lecture du livre document d'Olivier MAZEL « L'Exclusion, le social à la dérive » m'aide à m'orienter et me montre que dès que l'activité sociale est professionnalisée, il n'y a pas de lien social équilibré, l'assistantat perdure.

Mon choix s'effectue au cours du mois de novembre : l'activité sociale et l'activité marchande doivent être effectuées par les mêmes personnes. On peut coupler sur le même modèle l'activité sociale et l'activité administrative, c'est à dire par les personnes. Ultérieurement, il sera aussi possible d'envisager de combiner ces trois pôles.

Que les mêmes personnes puissent répartir leur activité entre le pôle social et un des deux autres pôles me semble être la solution la plus réaliste pour refermer la fracture sociale, occuper la place publique et réduire le chômage peut-être jusqu'à sa plus simple expression. Un point important m'apparaît alors, il devient urgent que l'activité sociale soit reconnue, au moins au même titre que l'activité marchande. Les éléments culturels me semblent être prêts, la communauté laïque peut-elle accueillir cette activité au même titre que l'entreprise est le cadre idéal pour accueillir l'activité marchande ? Il y a sans doute un pa...radigme à franchir.

Décembre 1996. Un foyer, un centre où converge l'attention. La communauté laïque peut supporter cette focalisation de l'attention, car son activité est centrée sur les plus dépendants, les plus imparfaits. Nul n'étant parfait, chacun pourra se reconnaître et s'identifier sans avoir besoin de faire le malin. La communauté laïque accepte que notre ligne ne soit pas parfaite et que nous ne soyons pas les plus performants. C'est le message le plus important que les dépendants ont à nous offrir. Un tel message vaut bien quelques instants d'attention. Le perfectionnisme trouve toujours de bonnes raisons de se débarrasser des gêneurs, de les euthanasier, physiquement comme au temps du fascisme, socialement comme à notre temps de zéro défaut.

2 à 3% de chômeurs
ou
Régulation libérale du chômage
ou
La fagora : association loi 2001
ou
La fagora, premier régulateur de chômage
ou
Réguler le chômage sans collectivisme
ou
L'union et la liberté, la liberté et l'union

Michel MARTIN
Mai –Juin 1998, revu en Décembre 1999.

*La liberté donne du sens à l'union
Qui sans elle n'est qu'aliénation.
L'union donne du sens à la liberté
Qui sans elle n'est qu'isolement.*

INTRODUCTION

2 à 3 % de chômeurs correspond au plein emploi², c'est le taux que nous avions avant les années 70, quand l'offre et la demande d'emploi étaient équilibrées. Ce taux résiduel ne provoque pas l'exclusion de masse du marché du travail, parce qu'il ne génère pas ou peu de chômage de longue durée. Il permet aux projets personnels et à ceux de l'entreprise de s'ajuster, de s'accorder à leur évolution. En dessous de 2%, l'entreprise est amenée à se soumettre à la volonté, pour ne pas dire aux caprices, des individus. Au-dessus de 3%, l'individu est amené à se soumettre à la volonté, pour ne pas dire aux caprices, de l'entreprise. Les valeurs hautes et basses de cette fourchette sont arbitraires, toutefois, elles encadrent très probablement une inversion du rapport de forces individu-entreprise. Si un système totalitaire peut décréter un taux de chômage, la recherche de régulateurs de chômage est mieux adapté à la démocratie moderne.

Le temps ne vaut plus rien pour trop d'entre nous et, peut-être, vaut-il trop pour quelques uns. Celui qui gagne tant apporte-t-il tellement plus que celui qui survit à peine et, au-delà, vaut-il tellement plus ? Les critères sociaux agissants se décalquent presque sur ceux du profit. La monnaie sous sa forme argent comme principal moyen d'échange du temps que nous donnons à la société n'est-elle pas à l'origine d'un déséquilibre entre nos réalisations matérielles et nos échanges immatériels ? Pourquoi l'entreprise, qui est le groupe type du domaine marchand, n'a-t-elle comme partenaire de la société globale que des individus isolés ou, peu s'en faut, des familles de plus en plus petites ?

Cette situation provient sans doute de l'accomplissement partiel de la loi Lechapelier du 14 Juin 1791³, qui est un ouvre-boîtes à communautés de toutes sortes, d'intérêt, ethniques, religieuses ou familiales : « Il n'y a plus que l'intérêt particulier de chaque individu et l'intérêt général. Il n'est permis à personne d'inspirer aux citoyens un intérêt intermédiaire... ». Cet ouvre-boîte a fait se développer d'une part l'individu et la radicalité et, d'autre part, l'état providence. Toutefois, dans sa pratique, le radicalisme n'a pas radicalement détruit tout groupe. La famille, l'entreprise et les associations sont des témoins de l'activité concrète du radicalisme. La liberté d'entreprendre assortie de la libre concurrence est même à la base de l'ouverture de l'ancienne société communautaire fermée dont les corporations et les familles étendues étaient les principaux piliers. Afin de pouvoir se développer, la libre entreprise n'a voulu en face d'elle que l'état et l'individu. Puis les associations de la loi 1901 ont pu être tolérées. Ailleurs, aux Etats-Unis, le libéralisme s'est seulement opposé à la formation de corporations, laissant aux communautés le soins d'organiser la vie sociale, dans la mesure où celle-ci ne dérangeait pas l'activité marchande. Chez nous, en France, toutes les communautés ont été laminées, et il ne reste plus que quelques vestiges de cette ancienne société en Corse et au Pays Basque. La famille, qui devient de plus en plus petite et nucléaire, est le dernier refuge à caractère communautaire, et l'isolement des « citoyens » est aujourd'hui consommé. Le dessein du radicalisme dont la loi

² Alternatives économiques, n°176, déc.1999, Article de Louis MAURIN : « Dans les années 50 on enregistrait ainsi entre 200 000 et 300 000 chômeurs en France, soit environ 2% de la population active. On peut faire l'hypothèse que ce taux de chômage de plein emploi, incompressible, a un peu augmenté : l'ajustement entre l'offre et la demande est plus difficile parce que les postes requièrent des qualifications plus pointues. Le seuil minimum du chômage pourrait se situer entre 3% (taux actuel des Pays -Bas) et 4% (situation américaine), soit pour la France de l'ordre de 800 000 à 900 000 personnes. »

³ La loi d'Allarde du 2 Mars 1791 moins connue et pourtant antérieure à la loi Lechapellier promulgue la liberté d'entreprise et abolit les corporations. Elle sera donc confirmée par la loi Lechapellier. (cité p.23 de « Une troisième voie pour le travail » de Jean Louis LAVILLE paru aux éditions Desclée De Brouwer, 1999).

Lechapelier est le précurseur semble donc réalisé à un haut degré. Alors que la société vit une crise forte de l'emploi et une exclusion sociale préoccupante, le radicalisme, qui est un des principaux artisans de cette situation, semble s'être endormi pour de bon.

Le libéralisme économique, malgré sa forte polarisation sur les activités profitables, son incapacité à juguler l'écartèlement de la société entre les « employables » et les « inemployables », continue à faire rêver nombre de politiciens et d'électeurs. Le collectivisme centralisé ne fait plus recette et ne peut plus prétendre incarner la justice sociale au delà de l'intention. Le socialisme se transforme en social-démocratie ou en social-libéralisme, se réclamant de « troisième voie », mais avec quels outils ?

La croissance économique phénoménale des trente glorieuses a occulté le développement du déséquilibre entreprise-individu qui s'était pourtant déjà révélé dans les années trente et même bien avant si on se réfère au manifeste du parti communiste (1840-1850). Si la thèse de la résolution de nos problèmes de chômage et d'exclusion par la seule croissance a encore cours, la nécessité écologique et le caractère absurde d'une croissance pour la croissance apparaissent un peu plus chaque jour.

L'option libérale marchande ne me semble pas adaptée à la France parce que le désir de libéralisme, spontané dans une société communautaire aliénante, n'a plus que très faiblement d'assise chez nous, étant donné la disparition des communautés et des corporations en particulier. D'autre part ce libéralisme marchand, que rien ne devrait contrarier selon ses défenseurs, conduit au développement d'un marché encore plus puissant, alors qu'il n'a déjà plus guère en face de lui que des individus déjà à genoux, et dont les SDF sont les témoins les plus criants. Gageons que la nouvelle économie ne sera qu'un feu de paille, car elle ne s'appuie que sur des facteurs conjoncturels mais ne propose pas de véritable outil de régulation.

L'option collectiviste, après avoir renoncé à organiser la vie collective selon les principes communistes centralistes, se contente de redistribuer socialement l'argent. Mais ce mode de fonctionnement conduit à développer l'assistantat humiliant des personnes adultes et valides et une forte dissipation d'argent pour une faible efficacité. Cette option se traduit par des prélèvements obligatoires très élevés, et un niveau d'exclusion très élevé. Les kibboutz israéliens qui témoignent de l'existence possible du collectivisme choisi, démocratique et décentralisé, n'ont jamais pu réussir à séduire plus de 6% de la population israélienne. Cette voie semble donc limitée.

Si communauté est indissociable, chez nous, d'aliénation et de soumission, l'entreprise est le type de structure ouverte capable d'être en équilibre avec l'esprit radical. La ségrégation, quelle que soit sa nature, ne peut présider officiellement à ses relations avec l'individu, que ce soit lors du recrutement, des tâches à accomplir, ou lors du licenciement. Ses produits sont librement proposés au marché, suivant les réglementations en cours, et elle ne peut faire de ségrégation parmi ses clients. Toutefois, si autrefois, l'esprit communautaire et corporatiste menaçait fortement l'équilibre interne et l'ouverture des entreprises, aujourd'hui ce sont plutôt le fort taux de chômage et le faible taux de renouvellement des employés qui menacent cet équilibre.

Les projets relatifs à l'emploi sont actuellement assez nombreux. Si la plupart d'entre eux proposent des traitements symptomatiques de la crise, quelques-uns tentent de l'analyser en profondeur⁴ et proposent quelques pistes du côté de l'économie solidaire. C'est dans ce dernier courant que s'inscrit ma démarche, bien que son point de départ en soit très différent. Mon point de départ est l'isolement des personnes qui me semble être le trait le plus marquant de notre société. Comment résister à la puissance du marché alors que l'isolement

⁴ Guy Aznard, « Emploi : la grande mutation » aux éditions Hachette, 1998.

J.L. Laville « Une troisième voie pour le travail » aux éditions Desclée de Brouwers 1999.

est si fort ? Comment y résister sans faire un retour, une régression vers l'organisation communautaire ?

Depuis 1991, je travaille à l'esquisse d'une structure sociale nouvelle visant à *réguler* le chômage. Cette esquisse arrive aujourd'hui à maturité. Il s'agit d'une structure ouverte, comme l'est l'entreprise, mais dont le champ d'activité est socio-culturel, à l'image des associations loi 1901. J'ai appelé cette structure « *fagora* », ce qui est une contraction de famille et d'agora⁵. Cette structure est dynamisée par une monnaie insensible au profit, la monnaie des SEL (Système d'Echange Local). J'ai appelé cette monnaie le TEM (Temps Equivalent Monnaie). Un contrat mixte entreprise-fagora permet à chaque individu qui le souhaite de répartir son temps entre ces deux structures (bien entendu selon un mode réglementé et objet d'un débat publique). Ce lien économie marchande-économie sociale qui passe plus fortement au travers des personnes et un peu moins au travers d'institutions centralisées permet tout à la fois de réguler le chômage et d'éviter la dualisation de la société. Il s'agit donc d'une reconstruction sociale par le bas en accord avec des principes démocratiques concrets.

Sur le plan philosophique, la création de cette structure s'appuie sur le désir de liberté et aussi, ce qui est n'est pas vraiment neuf pour l'esprit républicain qui conçoit la fraternité, sur le désir d'union. Toutefois, les philosophes pré et post-révolutionnaires ont surtout exacerbé le désir de liberté, le rendant quelque peu abstrait et absolu. Sans doute ont-elle un peu oublié le désir d'union masqué par l'aliénation de la société communautaire, pour ne laisser de place qu'au concept négatif de nécessité sociale. Mais le désir d'union fantasmé peut resurgir sous forme d'un projet nationaliste qui sera très certainement oublieux du désir de liberté.

Cet ouvrage raconte le cheminement d'une idée et son fruit : l'esquisse de cette structure sociale nouvelle appelée fagora, capable de rééquilibrer la relation entre l'individu, l'entreprise et la société, entre le temps et le travail.

Ni collectiviste, ni libéral (dans le sens actuel qui ne se préoccupe que des échanges marchands et sources de profits), mais libéral dans un sens d'échange général, le système mixte entreprise-fagora est une tentative de régulation du chômage réalisable maintenant.

⁵ Agora était le nom donné, chez les grecs antiques, à la place publique où se tenaient les assemblées politiques.

GERMINATION

1991, éveil

Chaque matin, chaque soir, je défile avec la cohorte des automobiles bruyantes et pourtant muettes, seul, comme la plupart. Et je repense tout à coup au film de Jamie UYS:

« les dieux sont tombés sur la tête » (festival de l'humour de Chamrousse 1982). En voici un résumé: dans le désert de Kalahari, une bouteille vide tombe du ciel. Cet objet moderne va bouleverser la vie d'un groupe de Bushman, auparavant harmonieux, en devenant objet de convoitise. Xi, le Bushman, naïf et logique, décide d'aller la rendre aux dieux, et après de multiples péripéties, il finit par arriver en haut de falaises surplombant une brume épaisse. Ne pouvant apercevoir la vallée, il prend cet endroit pour le bout du monde terrestre, et le commencement de celui des dieux, et jette donc la bouteille maudite.

Cette histoire raconte un choix opposé au nôtre, car nous avons accepté, ou choisi les bouteilles du progrès par caisses. Y avons nous sacrifié un quelconque âge d'or, une harmonie à la Bushman?

Quelques objets défilent devant mes yeux, dont les plus marquants sont la télévision, l'automobile, le téléphone et l'ordinateur. Les trois premiers sont fortement ancrés dans notre quotidien, le dernier tisse sa toile, le www. A une autre époque, j'aurais sans doute ajouté la monnaie, l'imprimerie, le bateau et le train. Chacun de ces « outils » a profondément bouleversé notre manière de vivre, créant et détruisant, modifiant l'activité et le lien social. J'ajoute à ma liste la radio, alors qu'elle me déverse des nouvelles irréelles de la guerre du Golfe. Quand arrive la phrase fatidique: « ce qu'il *faut* retenir de l'actualité », je ne peux m'empêcher de zapper, et je tombe sur une autre station encore plus agaçante qui me serine toutes les trois minutes que je suis sur la meilleure station de radio. Je décroche. J'appuie sur le bouton off. Je suis au bord de la falaise du bout du monde. Je jette l'autoradio dans la brume. Ouf.

Un calme, un peu pesant au départ, s'installe progressivement dans ma bulle à roulettes. Puis, brutalement, un sentiment de libération m'envahit, le sentiment d'être guéri du syndrome de France Infos, et je ressens comme un grand soulagement. Toutes ces informations, la plupart inutiles pour moi, et dont je ne peux vérifier la fiabilité, vont cesser d'encombrer mon temps, mon cerveau, mes conversations. C'est comme la fin d'une petite tyrannie entretenue par des milliers d'acteurs, les acteurs de l'info, et dans ce monde là, je n'existe pas ou si peu puisque je n'agis pas.

Je ne m'adonne donc plus à la « bouteille » de l'info, et je peux l'apprécier depuis que je ne suis plus son esclave. L'écho de la parabole des « dieux sont tombés sur la tête » me visite de temps à autre. Elle m'invite à explorer l'hypothétique âge d'or que toutes ces bouteilles que nous recevons sur la tête nous feraient manquer. S'il s'agit d'un âge d'or, il ne peut être, dans mon esprit, que solidaire et démocratique. Quand avons nous quitté notre société traditionnelle, et pourquoi? Pourrions nous renouer avec elle ? Le souhaiterions-nous ? Y a-t-il des alternatives, une autre voie à l'individualisme et l'isolement forcené qui nous permet de supporter que 12% des actifs soient au chômage, que des millions de personnes vivent seules contre leur gré, que des millions de personnes se retrouvent exclues de notre société ?

L'ultralibéralisme ne serait-il que la seule perspective viable de la démocratie, avec les golden boys d'un côté, les SDF de l'autre, et au milieu une classe moyenne laborieuse et de plus en plus muette sous la menace du chômage, et sans le soutien d'un quelconque projet social, ni d'une quelconque église, désertant finalement les objets qu'elle fabrique.

Dans une telle ambiance, les idées les plus folles se mettent à germer, un retour aux tribus, aux clans, est envisagé par une littérature croissante et quelques expériences, un fascisme nouvelle mode s'engouffre dans le vide politique, promettant de mettre dehors le monde politico-financier au pouvoir, mais pour quel projet ? Le choix de vivre dans une secte peut finalement paraître raisonnable. Le suicide est au rendez-vous, surtout celui des hommes jeunes.

Pourquoi la mobilisation sociale est-elle absente ? Il est probable que l'échec économique et écologique du communisme, allié au nombrilisme extraordinaire de la classe privilégiée à qui il a donné naissance et qui a confisqué le pouvoir, pèse lourdement sur les consciences et bouche l'horizon social. Cet enfer était pourtant, à l'origine, pavé de bonnes intentions, mais peut-être la théorie du marxisme avait-elle oublié que nul n'est parfait et que nulle théorie n'est parfaite. Cela condamne-t-il toutes les bonnes intentions ?

Le type de crise que nous vivons n'est pas entièrement nouveau, et les années 30 y avaient répondu par l'avènement démocratique du fascisme, du national socialisme et de la guerre.

Reproduisons-nous un semblable scénario, ou bien est-il possible de trouver d'autres réorganisations de la société ? La démocratie peut-elle encore être une idée neuve comme le suggère Alain Touraine⁶ ? N'y a-t-il pas lieu de tenter de créer une structure sociale nouvelle, dans le respect de la démocratie, pour remédier à ce qu'il est devenu commun d'appeler la fracture, la déchirure ou la faille sociale ?

Créer ou aménager, telle est la question.

De l'exclusion à ses sources

La crise sociale et l'exclusion sont partout, dans les faits et dans les discours. Impossible d'échapper à leurs reflets. Des ouvrages érudits décrivent et analysent le mal dans ses moindres détails. Curiosité morbide, ou travail professionnel de légiste, poésie parfois aussi où nous sommes comparés à des grains de sable s'écoulant dans un sablier⁷ vers une chute fatale, sous le regard impuissant du grain voisin qui attend son tour.

Paris surtout, Paris spectacle offre à ma vue celui des foules folles et pressées d'aller vers on ne sait quel rendez-vous urgent, côtoyant le monde des exclus, de ceux qui n'ont plus rien d'urgent, ni même plus rien en vue. Ceux qui n'ont pas assez de temps côtoient ceux qui en ont trop ; ceux qui ont trop de biens croisent ceux qui en manquent. Le temps ne serait-il donc pas de l'argent pour tous ? J'imagine un instant que les paysages mentaux de ces deux mondes se rencontrent. Il y aurait alors comme un double court-circuit, le court-circuit du temps et le court-circuit des biens, et c'est sans doute l'intuition de cet instant brutal qui bloque la vue et l'ouïe, qui inhibe la rencontre.

Quelques pièces de monnaie viennent relaxer un peu la tension, apportant à l'un et à l'autre une trêve de courte durée, un bref instant de bonne conscience contre un instant de survie.

A chacun de mes passages à Paris, je reviens choqué, imprégné d'une ambiance qui me donne le cafard, j'ai le blues. Je ne fais pourtant que passer, dans le métro, sur les quais des gares et de la Seine. Ces situations ont-elles quelque chose à voir avec le mérite ? Ces situations sont-elles choisies ?

L'exclusion n'est peut-être que le stade avancé de la précarité, que la partie visible d'un iceberg de solitude immergé dans l'agitation économique et médiatique.

⁶ Alain Touraine dans « Qu'est-ce que la démocratie » aux éditions Fayard, 1994, pp17-35

⁷ Alain Lipietz, « La société en sablier », aux éditions Gallimard, 1996.

Qui habite où et dans quoi ?

Porte d'Orléans, à Paris, je traverse le pont qui enjambe le flot du périphérique en direction de Montrouge. Je cherche la rue Louis Lejeune qui doit être tout près. Sitôt le pont traversé, j'interpelle quatre passants d'affilée portant cabas et sortant d'un « bonmarché » local. Ils sont donc du coin.

-La rue Louis Lejeune s'il vous plaît.

Aucun ne connaît. Je m'enfonce de cinquante mètres de plus, rue A. Briand, car j'ai repéré un grand panneau recouvert de plans. Pas de chance, ce sont des plans pour touristes indiquant seulement les grands axes et les sites à visiter. Encore cinquante mètres, et je rentre dans un magasin de motos.

- LA RUE L. LEJEUNE SVP.

- JE NE CONNAIS PAS. VOUS ETES SUR QUE C'EST A MONTROUGE ?

Avisant un plan qui se trouve juste en dessous du comptoir, je découvre la rue recherchée tout de suite. Elle est à moins de cent mètres du magasin.

Hôtel Zombie, Grand Place, rue du Marché aux herbes, à Bruxelles. Placardée partout, la quantité impressionnante d'hôtels de la chaîne OK, et sur les murs, comme Lénine et Staline, les pères fondateurs de l'esprit OK : « Le service 24h/24 », et « Un problème ? Pas de problème ! ». Pourtant, malgré le personnel présent, j'ai l'impression que personne n'habite l'hôtel. Le réceptionniste est dérangé sans cesse, sans doute par les clients-rois qui ont pris au pied de la lettre l'esprit OK, et il lui faut 30 minutes pour m'enregistrer, complètement stressé, comme le reste du personnel sous la pression OK. Finalement, le personnel est comme moi, de passage. Personne, personne, personne, hôtel Zombie.

Maison d'hôte, Ecosse :

- Bonjour, je suis Michel MARTIN
- Bonjour Michel, je suis Anna
- Blablabla...

Visite personnelle des facilités. Arrangement de l'horaire du petit déjeuner. Un mot d'explication pour le fonctionnement du réveil. Goût, chaleur. Le tout n'a pris que cinq à dix minutes. Aucune affiche ne vante les mérites pourtant réels du service, ni aucune marque distinctive n'est inscrite sur les serviettes pourtant d'excellente qualité. Quand je m'endors, j'ai l'impression qu'un regard bienveillant est posé sur moi. Quand je m'essuie au sortir de la douche, j'ai le sentiment que la serviette est posée là à mon intention. Et tous les détails du petit déjeuner m'apparaissent sous le même angle de la présence. Cette maison est habitée.

Tout est là, d'un côté, des personnes prolétarisées, absentes du projet de leur production, absentes des objets, absentes du service. De l'autre, des personnes, des produits et des services offerts, investis d'une présence. Ca ne se décrète pas. Sans parler du prix triple de l'hôtel Zombie.

S'agit-il de l'opposition caricaturale du travail choisi et du travail seulement alimentaire ? Pourtant si j'y songe, combien des objets qui nous entourent sont-ils habités d'une présence, d'un souhait. La plupart sont vides ou presque, il n'y a personne dedans, et il est bien facile de les jeter à la poubelle sans le moindre remords. Les objets qui nous entourent forment un peuple de la solitude. Ils remplissent l'espace, mais pas le temps.

La famille se rétrécit

Refuge affectif, et refuge de l'échange non monétarisé, la famille s'étirole. C'est un fait. Trois à quatre personnes la composent à de rares exceptions de familles nombreuses et

de ce qu'on appelle famille complexe (collatéraux et ascendants). Les divorces, les successions difficiles la fissurent. On parle de famille nucléaire pour désigner cette famille qui progresse du nord vers le sud⁸. En Grèce et en Espagne, en 1994, 3 enfants sur 100 vivent dans une famille monoparentale, alors qu'au Danemark et au Royaume-Uni cette proportion est voisine de 15 enfants sur 100, en France, la proportion est intermédiaire, avec 9 enfants sur 100.

L'évolution de l'isolement peut se lire dans les statistiques de l'évolution de la structure familiale des ménages en France rapportées dans le tableau suivant :

* <i>Ménage</i> : ensemble des occupants d'une résidence principale, qu'ils aient ou non des liens de parenté. Un ménage, au sens statistique, peut ne comprendre qu'une seule personne. Ne font pas partie des ménages les personnes vivant dans des habitations mobiles (nomades, marinières) et la population des communautés (foyers de travailleurs, maisons de retraite, résidences universitaires, maisons de détentions...).	Structure familiale des ménages en France de 1968 à 1990 ⁹				
	Année	1968	1975	1982	1990
** <i>Ménage complexe</i> : ils sont constitués de plusieurs couples ou d'une famille avec des ascendants, des collatéraux ou un enfant devenu adulte, ou de plusieurs personnes sans lien de couple ou de filiation.	Nombre de ménages* (en millions)	15,8	17,7	19,6	21,5
	Structure familiale (en %)				
	Homme seul	6,4	7,4	8,5	10,1
	Femme seule	13,8	14,8	16,0	17,1
	Famille monoparentale	2,9	3,0	3,6	4,6
	Couple sans enfant	21,1	22,3	23,3	23,6
	Couple avec enfant	36,0	36,5	36,1	32,9
	Ménage complexe**	19,8	16,0	12,5	11,7

Tous les indicateurs d'isolement sont en hausse. Mais il est toujours possible de croire que les gens se rencontrent, échangent et communiquent grâce aux techniques modernes. A chacun de se poser la question et d'interroger l'audimat télé.

Et que deviennent les enfants quand la famille se déchire au gré de l'amour qui ne se commande pas ? Est-il raisonnable de baser le refuge affectif, l'unité du monde pour les enfants, sur la seule cohésion d'une famille moderne par nature instable ? En cas de désunion, se culpabiliser et faire comme si la famille était encore unie est-il une solution, ou bien un poids supplémentaire chargé sur les enfants ? Je crois que l'avis éclairé de Françoise Dolto¹⁰ sur cette question mérite attention.

« Dans les divorces, c'est beaucoup plus l'espace qui est brisé dont les enfants souffrent, l'espace de l'activité dans laquelle l'enfant s'est construit allant-devenant homme ou femme. En détruisant cet espace, on détruit son ressenti d'allant-devenant homme ou femme. Encore plus, si on dévalorise un des adultes, sous prétexte que c'est lui qui a ou n'a pas la garde, a ou n'a pas autant d'argent que l'autre. Qu'un parent puisse avoir « les torts » (ce qu'il entend), ça, c'est déstructurant de son équilibre antérieurement acquis. Toutes ces choses imbéciles qui se disent dans les mots qui, en plus, compliquent l'identification en cours à devenir un homme comme papa ou devenir une femme comme maman. Cette mère qui a cherché un homme comme papa, il faut qu'elle devienne une femme comme maman, qui ne cherche plus l'homme avec qui on est fécond et avec qui l'enfant est né. C'est comme si on désavouait l'enfant depuis sa conception ou sa naissance, au lieu d'accepter l'évolution de chacun et de confirmer l'enfant comme le fruit d'une très belle époque, celle où ce couple se complaisait dans l'union sexuelle. »

Cette hésitation à dire la situation vient sans doute de notre très vieille manie du bouc-émissaire, et aussi de notre éducation, mais n'est-elle pas aussi confortée par le manque de

⁸ INSEE, tableaux de l'économie française 1997-1998, pp. 28-29.

⁹ INSEE, idem note précédente.

¹⁰ Françoise DOLTO dans « Solitude » paru aux éditions Ergo Press en 1985, pp. 198-199.

solution satisfaisante, par le fait que le lien affectif à la société a pour lieu presque unique la famille ?

Les théoriciens de l'isolement et de la dissolution

Guy Debord dans « La société du spectacle » édité en 1967 avait déjà identifié l'indissociabilité de l'isolement et de notre système économique. Voici la thèse 28 de sa théorie, peut-être un peu massive: « Le système économique fondé sur l'isolement est une **production circulaire de l'isolement**. L'isolement fonde la technique, et le processus technique isole en retour. De l'automobile à la télévision, tous les **biens sélectionnés** par le système spectaculaire sont aussi ses armes pour le renforcement constant des conditions d'isolement des **foules solitaires**. Le spectacle retrouve toujours plus concrètement ses propres présuppositions ».

Les slogans publicitaires, par exemple savent très bien flatter nos particularités, notre unicité, notre liberté dans une opération qui finalement nous isole de plus en plus. La simple fable de La Fontaine, Le Corbeau et le Renard, nous propose une morale bien opportune :

«... Apprenez que tout flatteur,
Vit aux dépens de celui qui l'écoute
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute... »

Alain TOURRAINE analyse longuement le phénomène de dissolution de l'individu dans le marché dans « Qu'est-ce que la démocratie »¹¹,

P.33 : « Le sujet, dont la démocratie est la condition politique d'existence, est à la fois liberté et tradition. Dans les sociétés dépendantes, il risque d'être écrasé par la tradition ; dans les sociétés modernisées, d'être dissous dans une liberté réduite à celle de consommateur sur le marché. Contre l'empire de la communauté est indispensable l'emprise de la raison et de la modernisation technique qui entraîne la différenciation fonctionnelle des sous-systèmes politiques, économiques, religieux, familial, etc.... Mais de la même manière, contre la séduction du marché, pas de résistance possible sans appui sur une appartenance sociale et culturelle. »

Mais qu'échange-t-on au juste dans une société, quelles richesses et quelles calamités, et de quelle manière ?

Le chômage

Etre chômeur, être chômeur c'est avoir du temps qui ne vaut plus rien. C'est donc perdre un peu, ou même tout, de son existence sociale. Si mon temps que je souhaite échanger avec la société ne vaut plus rien, à quoi vais-je donc bien pouvoir employer ce temps ? A essayer de le placer ailleurs sans doute. Mais si après de nombreuses tentatives rien ne vient ? Quand un enfant tombe il se relève seul pour poursuivre sa route, ou il attend le secours de sa mère ou de son père. Cela dépend de la confiance qui l'habite, rarement de la gravité de la blessure physique. Le chômage est un peu comme une chute. Et chaque nouvelle tentative échouée pour retrouver à monnayer son temps est une nouvelle chute. Alors, suivant ma solidité, ma confiance, peut-être vais-je tenter de me détruire un peu pour souffrir moins,

¹¹ Alain Touraine dans « Qu'est-ce que la démocratie » aux éditions Fayard, 1994 , pp. 11 et 33.

ou peut-être vais-je tenter un exode¹², un exode d'un type un peu particulier, puisque je vais tenter de devenir un étranger dans mon pays, un exilé sur son sol. Etrange situation. Chaque chômeur porte en lui les germes d'une destruction, de lui-même ou des autres, mais il porte aussi les germes d'un exode, d'une reconstruction de lui-même et des autres. Et de son image de « nomade de l'identité » émane le non-sens s'il ne sait se relever, d'une quête de sens s'il est patient, et peut-être d'une reconstruction de sens s'il est plus solide. Et cette image irradie aussi le reste de la société, de tous ceux qui guettent leur tour dans ce climat de précarité. C'est parce que chaque chômeur est un nomade potentiel que la société se prépare à changer de cap et attend encore tant des politiciens, de ceux qui pourraient coordonner une action, et proposer un trajet. Même un véhicule bricolé peut faire l'affaire, et même un mirage peut tenir lieu de destination. Plus la situation de fort chômage et de chômage de longue durée persiste, et plus n'importe quel véhicule et n'importe quelle destination deviennent crédibles. Certains ont même commencé le compte à rebours de la prise de pouvoir du xénophobisme¹³, c'est à dire de la destination nulle puisque le xénophobisme n'est que la mise en forme politique de la peur de l'inconnu ou de l'étranger ou du futur, ou de la mort. C'est une espèce de projet de ménagère qui croit que le ménage dans la maison et la porte close mènent quelque part, alors que l'échange est le mycélium de la société. Neuf mois de chômage ont fait germer en moi le projet de lutter contre la xénophobie et pour la construction de sens, projet que j'ai pu ensuite développer, avec l'aide involontaire des petits tyrans de l'info qui m'ont incité à couper ma radio et occuper mon temps de trajet à réfléchir.

Il peut sembler un peu prétentieux de vouloir résumer les causes du chômage de masse en une seule phrase, tant la bibliographie sur ce sujet est abondante. Essayons en deux phrases :1) le chômage de masse est le résultat de forts gains de productivité associés à une rentrée en force des femmes et de la génération baby-boom sur le marché du travail. 2) Cette forte accentuation de la productivité s'accompagne d'une réticence, que je crois intelligente, des travailleurs à accepter la flexibilité sans condition, et d'une limite à l'appétit des consommateurs. Il faudrait aussi parler de la désertification des campagnes pour la promotion d'une agriculture dite productiviste, pour une qualité plus que douteuse et des effets écologiques en définitive coûteux¹⁴. Il y aurait un déficit de 1 million de paysans, selon André Pochon, pour réussir une agriculture durable et rentable.

Mon but n'est pas de remettre les femmes à la maison. Mais l'exode parfaitement légitime des femmes, de la famille vers le marché du travail a deux conséquences : un déficit de travail dans le domaine social, et un sur-effectif un peu plus fort dans le domaine marchand. La génération baby-boom sera bientôt la génération papy-boom (à partir de 2006 environ) et les énormes problèmes de retraite qui se préparent pèseront encore un peu plus sur les actifs, y compris avec le recours aux fonds de pensions dont la principale distraction semble être de contribuer à faire grossir, puis éclater en feu d'artifice, des bulles financières, dont les conséquences retombent sur les entreprises, et en fin de compte sur les employés.

L'avenir semble bouché.

Pourtant, d'un côté, de nombreuses heures de travail sont refusées aux chômeurs par la société, et de l'autre de nombreuses heures de travail social, auprès des plus dépendants en particulier, restent en attente. On peut y ajouter le travail du domaine dit culturel qui n'a jamais assez de bras pour fonctionner. Pourquoi les bras disponibles ici ne trouvent-ils pas à s'employer là ? Est-ce que ce n'est pas un problème d'échange ? Suffirait-il de mettre en

¹² André Gorz dans « Misères du présent, richesse du possible » aux éditions Gallilée, 1997, développe largement le thème de l'exode de la société du « travail », c'est à dire de l'exode de l'idéologie du travail (marchand) comme seul déterminant du statut social.

¹³ François De Closets "Le compte à rebours"1998

¹⁴ André Pochon « Les champs du possible » aux éditions Syros, 1998.

contact cette offre et cette demande pour résoudre le problème ? J'ai quand même l'intuition que cela se saurait.

La productivité

Puisque j'ai, après tant d'autres, identifié les gains de productivité comme une des sources du chômage, je me demande ce que cette productivité renferme. Tout d'abord, les gains de productivité peuvent-ils s'appliquer n'importe quelle activité humaine ? On comprend que pour fabriquer des automobiles, ça ait un sens. Tous les critères de qualité sont connus. Pour produire un grain de blé, a-t-on tous les critères pour en juger ? Un grain de blé est-il un grain de blé ? Quant à s'occuper des enfants, est-ce qu'accroître la productivité dans l'attention et le temps consacré aux enfants a un sens ? La réponse est non. J'écris donc ma première remarque :

Accroître la productivité n'a pas de sens pour toutes les activités humaines

remarque 1

Comment accroître la productivité ? Quatre solutions m'apparaissent :

- 1) En accroissant l'efficacité du travail, ou ce qui revient au même, en diminuant l'énergie dépensée pour une tâche.
- 2) En accroissant l'énergie dépensée par habitant. (Cette méthode pourrait être appelée méthode américaine, voir énergie dépensée/produit intérieur par habitant).
- 3) En diminuant la qualité. C'est particulièrement tentant quand l'apparence du produit reste inchangée ou que le contrôle est défectueux ou inexistant. C'est souvent le lot de la délocalisation, et aussi celui de l'agriculture productiviste des céréaliers et des éleveurs hors sol.
- 4) En diminuant le coût sur le marché (méthode des multinationales, et des états), et en réalisant des plus values financières (voir encore multinationales, parfois sévèrement aiguillonnées par les gestionnaires de fonds de pension).

Dans les faits, des combinaisons des quatre facteurs de gain sont en général appliquées. Seul 1) est un réel gain de productivité, alors que les autres points suivent plutôt des règles de profit. Les gains de productivité étant activés par la concurrence, l'entreprise citoyenne (entendez sociale) s'efface assez rapidement et ne s'appesantit pas trop sur l'authenticité des critères de productivité.

La crise en résumé

Vouloir résumer la crise en une seule phrase est sans doute une preuve de très grande vanité. Au point où j'en suis de mon analyse, je crois que je peux enfourcher une vision simple, voire simpliste de la crise. Les difficultés devraient se révéler quand je vais me mettre à l'établi pour essayer de bricoler des solutions. Voici donc en une seule expression mon analyse de la crise, alors que je m'appête à lutter contre elle :

Isolement + Chômage => Exclusion

Remarque 2

J'ai aussi dans ma musette ma première observation : améliorer la productivité n'a pas

de sens pour toutes les activités humaines. Pensez-y quelques instants, et cette remarque risque de vous sauter à la figure.

Mais que suis-je en train de faire, n'y a-t-il pas déjà des élites en place pour s'occuper de tous ces problèmes, et à qui nous déléguons le pouvoir ?

La crise de confiance dans les élites

Vous les connaissez. On les appellent « ils » par ci, « ils » par là. Et quand ça va mal, « ils » sont nécessairement tous pourris, ou nuls, ou tous des salauds, des profiteurs et j'en passe. « Ils » sont donc nos boucs-émissaires. La tradition n'est pas nouvelle, puisqu'elle remonte du plus loin des temps. Elle a perdu son caractère institutionnel depuis l'antiquité, mais sa pratique est toujours d'actualité grâce, en particulier à ce précieux « ils » qui nous évite bien des réflexions, y compris sur la connaissance de nous-même.

A écouter les médias, toutes nos élites sont pourries, ou pire impuissantes. Sans doute est-il plus facile de réaliser un meilleur score journalistique en rapportant tout ce qui va mal. Tout ce qui va bien est aussi plus difficile à mettre en scène, plus discret, moins bruyant, en un mot, moins spectaculaire. Et puis l'attrait pour les catastrophes nous renvoie à notre mort, à notre condition d'homme qui se sait mortel, et qui ne cesse d'être fasciné par cette situation. La question serait d'évaluer si nos élites sont oui ou non plus pourries qu'avant, plus ou moins impuissantes qu'avant. L'idée que leur pouvoir s'est échappé dans des nuages financiers très mobiles accrédite la thèse de cette impuissance. Le fait que les juges puissent plus facilement ouvrir le couvercle de la marmite du pouvoir, pour rapporter ce qui s'y mijote, ne nous aide pas non plus à nous repérer. Le fautif s'appelle aussi parfois marché, ou mondialisation, projetant ainsi le pouvoir, la puissance, hors de portée de l'action. Mettre ainsi le pouvoir hors de portée de l'action nous ramène au temps où l'église s'appuyait sur la religion et l'au-delà ont asservi une bonne part de l'humanité. La place était libre, le marché s'y est mis. Nous avons compris que le pouvoir de l'église était entre les mains de quelques prélats, secondés de toute une suite plus ou moins naïve, et aussi que ce pouvoir s'ancrait dans le cœur des hommes, dans leur faculté à se soumettre. L'avènement de l'individualisme n'a finalement à peu près rien changé. C'est que nul n'est parfait ni infiniment puissant, donc infiniment libre, et que chacun en souffre. Il y a là l'essentiel du potentiel d'exploitation de l'homme par l'homme qui est toujours prêt à fondre, à se soumettre à celui qui saura lui dire qu'il vivra éternellement, ou qu'il sera infiniment libre.

Les élites peuvent-elles être incriminées comme le fait Michel Crozier¹⁵ qui dit les élites figées dans des attitudes technocratiques, aussi bien en ce qui concerne l'administration que les entreprises. Il définit l'attitude technocratique par la croyance que tout peut se résoudre par une bonne planification. D'après lui¹⁶, « le rôle des élites est de faire avancer la société en étant à son écoute, pas de commander et d'être obéi. » Bien que je partage l'essentiel de cette opinion, elle me rappelle l'histoire des aveugles qui, après avoir parcouru un éléphant de leurs mains, essaient de le décrire. Aucun n'est d'accord, alors que quand il s'agit de décrire une noisette, un consensus est vite atteint. Une bonne part des élites écoute déjà la société, au moyen de sondages d'opinion sous diverses formes (cote de popularité, audimat, enquête client), mais pour quoi faire ? Etre réélu, passer un peu plus de pub, vendre un peu plus ? Comment écouter quand le rapport de forces élite/population conduit à une utilisation clientéliste de la réponse ? A l'approche de Michel Crozier, je préfère l'approche plus générale d'Alain Touraine qui utilise la notion d'acteur social, et qui peut désigner tout individu ou groupe. Cette notion présente l'avantage de ne pas opposer une partie de la

¹⁵ Michel Crozier dans « La société bloquée », ou dans « La crise de l'intelligence »

¹⁶ Michel Crozier dans une interview donnée au magazine « ça m'intéresse » n°194, avril 1997, p.73

société à l'autre, une élite seule détentrice du pouvoir à la population, mais un tout où chacun est acteur.

Première question politique

Je sais donc qu'une partie du pouvoir qui se cache derrière le marché est entre quelques mains humaines¹⁷ et que je ne ferais pas le choix du terrorisme, parce que supprimer seulement quelques symptômes, si on y arrive, ne donne le plus souvent que des résultats éphémères. Mais je sais aussi qu'il existe un grand nombre de vrais croyants en « Marché », dans son potentiel à être dans toutes les mains, c'est à dire dans aucune en particulier, et tous ceux-là ne sont pas aux ordres des « maîtres du monde » que cite A. Gorz. Dans le rapport des forces en présence, ces libéraux sans doute un peu naïfs sont du côté des forces démocratiques. D'autre part, ce projet de marché peut-il concerner toutes les activités humaines, puisqu'il obéit à des critères qu'on ne peut pas appliquer à certaines activités sans les dénaturer (voir remarque 1). Comment mettre en œuvre la préconisation d'Alain Touraine : p.11 de « Qu'est-ce que la démocratie » : « C'est d'abord au niveau de l'acteur social concret, **individu ou groupe**, que doivent être combinées la raison instrumentale, indispensable dans un monde de techniques et d'échanges, et la mémoire et l'imagination créatrice, sans laquelle il n'existe pas d'acteur produisant l'histoire, mais seulement des agents qui reproduisent un ordre fermé sur lui-même. J'ai défini le sujet comme l'effort d'intégration de ces deux faces de l'action sociale. »

Dans un premier temps, je songe surtout à un groupe capable de se protéger du marché, et je me pose la question de la manière suivante :

Comment créer un « acteur social » capable de résister à la force du marché, capable d'éviter la précarisation et l'exclusion des personnes ?

Question 1/1

Cette question sera reprise tout au long du chapitre « Croissance », et aboutira à la proposition formulée dans le chapitre « Fructification », après le long chemin de sept années qui me reste à parcourir pour y parvenir, et que les pages suivantes vous proposent en raccourci. Pour échapper, ne serait-ce qu'un peu, à la fascination des « ils », j'ai utilisé quelques « trucs » qui m'y aident, qui m'aident à être libre, pas absolument libre, mais libre concrètement, dans les limites du possible, dans les limites étroites mais déjà immenses de ma condition. Le chapitre suivant, « Ma musette » y est consacré, avant de prendre la route, avant de commencer le bricolage, et tenter de s'approcher du travail de l'artisan.

¹⁷ André Gorz dans « Misères du présent, richesses du possible » p.36 : « Sur les 37000 firmes transnationales qui contrôlent 40% des échanges mondiaux et un tiers de la production mondiale comptabilisable, 370 firmes (soit 1%) contrôlent 50% des actifs financiers. Selon le fond monétaire international (FMI), pas plus de 50 banques contrôlent les transactions quotidiennes, d'un montant de 1400 milliards de dollars, sur le marché des changes. Pas plus de 6 banques commerciales contrôlent 90% des opérations sur les produits dérivés.

MA MUSETTE

Musette est un peu comme une petite muse, j'y ai déposé les expériences qui m'inspirent, les dictons de ma mère qui jalonnent les dérapages de mes réflexions, mes réflexions philosophiques, mon puits à paradigme, les petits outils que d'autres emploient et plusieurs livres. Il y a aussi toute l'attention, les lectures critiques de mes proches, que je ne peux citer sans risquer de rompre, à leur insu, ou contre leur gré, l'anonymat.

La question du sens

C'est une question actuelle et ancestrale, et chaque document philosophique ou politique se doit d'y consacrer au moins quelques instants, voire des centaines de pages¹⁸. J'y consacrerai donc un paragraphe, ce qui n'est pas trop.

C'est une question bien difficile, et la réponse qu'on peut y faire dépend beaucoup de la manière dont on la pose. Les deux principales manières de la poser sont les suivantes :

- 1) Le sens est-il le produit de notre action ?(sens-produit)
- 2) Le sens est-il une donnée, préexiste-t-il ?(sens-donné)

Ces deux formulations ne sont d'ailleurs pas incompatibles. Elles nous renvoient au débat immémorial sur la liberté, absolue, concrète ou nulle. Pour répondre à la question la plus facile, la liberté nulle, ou comment prouver que la liberté existe, Fernando Savater¹⁹ nous propose une méthode amusante : « Si quelqu'un s'obstine à dire que les hommes ne sont pas libres, je te conseille de lui appliquer le test du philosophe romain. Dans l'antiquité, un philosophe romain discutait avec un ami qui niait la liberté humaine et assurait que les hommes n'ont pas d'autre choix que de faire ce qu'ils font. Le philosophe prit sa canne et se mit à le frapper de toutes ses forces. « arrête de frapper, ça suffit, arrête de frapper » criait l'autre. Mais le philosophe, sans cesser la bastonnade, continuait d'argumenter : « n'as-tu pas dit que je ne suis pas libre, et que je n'ai pas le choix de faire autre chose que ce que je fais ? Alors, ne gaspille pas ta salive en me demandant d'arrêter : je suis un automate ». Et le philosophe ne suspendit sa raclée que lorsque l'ami eut reconnu que le philosophe pouvait librement cesser de le battre. Le test est valable, mais je te conseille de ne l'utiliser qu'en dernier recours, et toujours avec des amis qui ne pratiquent pas les arts martiaux... ». C'est simple et efficace. J'en déduis qu'il existe du sens que nous produisons, du « sens-produit » dont nous sommes responsables, puisque dire l'inverse reviendrait à nier la liberté. Le non-sens peut donc aussi avoir sa source dans l'action humaine.

Le « sens-donné », par opposition, concerne tout ce qui échappe à notre volonté, aujourd'hui et pour toujours. Le passé, les lois de la physique suffisent à fonder cette catégorie. Le non-sens ne peut être issu de cette catégorie.

Que reste-t-il ? La volonté de Dieu ? Peut-être, qui sait ? Mais l'affirmer revient à créer du sens, à entrer dans la catégorie du sens-produit, que Dieu existe ou non.

En résumé, je peux produire du sens, et si je coordonne mon action avec d'autres personnes, je vais pouvoir créer du sens dont nous serons collectivement responsables. Un orchestre de musique permet ainsi de transcender l'action de chacun des musiciens. Toutefois, cette création de sens, individuelle ou collective restera limitée par nos capacités concrètes qui ne sont jamais infinies, même en cas d'entraînement intensif.

¹⁸ Luc Ferry dans « L'homme-Dieu, ou le Sens de la vie », aux éditions Grasset & Fasquelle, 1996.

¹⁹ Fernando Savater dans « Ethique à l'usage de mon fils » aux éditions du seuil, 1994 p.33

Responsabilité et culpabilité

Lors de l'affaire du sang contaminé, cette curieuse expression de « responsable mais pas coupable » a été employée. S'agissait-il d'une démission de la justice ? C'est possible, toutefois il existe une différence entre les deux notions. Si, par exemple, je coupe la tête à quelqu'un, je vais être responsable de sa mort, et je peux être reconnu coupable sans ambiguïté si la loi punit cet acte, car la conséquence de mon geste m'était parfaitement connue. Si, par contre, je prédis sans tricher qu'il va faire beau le lendemain, et qu'il pleut, je serais responsable du pique-nique gâché par la pluie, mais pas coupable. Les conséquences de nos actions sont parfois imprévisibles en l'état des connaissances. Nous en sommes responsables, mais nous ne pouvons pas en être tenu coupable. Les systèmes complexes sont, par essence, imprévisibles à longue échéance, quand bien même nous disposerions de toutes les données initiales, car celles-ci ne peuvent être déterminées qu'avec une précision relative, et ce n'est pas une question de moyens. La science pourra faire tous les progrès possibles, cela ne changera rien, la précision restera quand même limitée. Une société est un système complexe dont nous pouvons saisir quelques mouvements, mais la prévision à long terme y est impossible

Le connu, l'inconnu, l'inconnaissable et l'incertitude

Un enfant expérimente sans cesse la traversée de la frontière entre connu et inconnu. C'est magique, chaque jour, pour ne pas dire chaque instant, de nouvelles acquisitions, de nouvelles expériences, de nouvelles capacités viennent élargir son champ de connaissances et de maîtrise. En ayant recours à la magie, les contes de fées sont en phase avec l'univers vécu de l'enfant²⁰. Un problème insurmontable se trouve résolu d'un coup, comme par enchantement. Mais arrive un moment où les pierres et les arbres cessent de parler, et où la magie disparaît, comme les dents de lait. Le réservoir de l'inconnu ne se déverse plus dans le connu qu'en suivant des principes objectifs, des principes de réalité. Le monde de l'inconnu qui semblait pouvoir devenir un jour totalement accessible se scinde alors en deux, une partie accessible, et une partie inaccessible à jamais. L'acceptation, non pas seulement intellectuelle, mais plutôt l'adhésion, la conviction profonde de l'existence de cette double structure de l'inconnu constitue alors le passage, probablement jamais totalement réalisé (personne n'est parfait), à l'âge adulte.

Ce qu'on nomme Dieu fait partie de l'inconnaissable, et dans l'idéologie chrétienne, il occupe même toute la place de l'inconnaissable. L'absolu, d'une façon générale, est aussi dans ce monde, et si je peux concevoir l'absolu abstraitement, dans l'optique du bricoleur je ne sais pas l'utiliser, il fait partie de l'arsenal de la magie. Absolu, certitude, vérité et soumission sont fortement associés, dépendants les uns aux autres. Est-ce que l'utilisation organisée, la coordination de cet univers de magie ne conduit pas à la production de non-sens ? Quelques exemples historiques forts semblent le confirmer :

- Les religions qui prétendent s'appuyer sur la vérité (chrétienne, musulmane,...) ont de tous temps conduit à des actes contraires à la moralité dont elles se réclament (guerres de religion passées, présentes et futures). Le principe magique est, dans ce cas, la promesse, qui ne coûte rien, de la vie éternelle. J'aurais donc tendance à dire que la religion organisée socialement

²⁰ Bruno Bettelheim, dans « Psychanalyse des contes de fées », aux éditions Robert Laffont, 1976, fait une analyse très convaincante et très documentée de l'action et la résonance des contes de fées chez les enfants, et de la pertinence de la magie utilisée dans les contes.

est surtout productrice de non-sens²¹, contrairement à ce qui est communément admis.

- Le communisme, hissé au rang d'idéal, a donné lieu à un nombre très impressionnant de massacres et beaucoup d'aliénation. Son principe magique était la réalisation du paradis sur terre.
- Le nazisme, avec son idéal ethno-nationaliste, a aussi conduit à des conséquences effroyables. Les épurations ethniques, d'une façon générale, sont aussi basées sur cet imaginaire de pureté.
- Ceux qu'on appelle les croisés du libre échange, ceux qui y accordent une foi sans réserve, pourraient selon cette logique être tenus pour responsable d'une bonne part de la misère et du non-sens actuel, même si leur enthousiasme peut paraître innocent²². Mais sur quelle part de magie cachée en chacun de nous s'appuient-ils ? Voilà une question forte à soumettre à mon puits à paradigme.

Chaque certitude, chaque vérité, emprunte à l'inconnaissable. Erigée en mot d'ordre, en force politique, elle a de tout temps conduit à la catastrophe. L'incertitude m'apparaît donc comme un outil de construction politique indispensable. L'action politique qui est de bâtir des institutions, fédérer des actions, doit donc veiller, dans l'optique du bricoleur, à ne pas trop manipuler l'inconscient, si elle ne souhaite pas développer la soumission et le non-sens. Son rôle se trouve alors réduit à des projets limités dans le temps, des équipées, des bouts de chemin à faire ensemble, plutôt que le but de fonder des sociétés millénaires ou idéales. Plus la foi dans une idéologie est grande, et plus il est alors difficile de s'en déprendre, et plus il faudra de temps pour s'apercevoir qu'au mieux, un système d'organisation n'est qu'un outil, une taxinomie. Fort de cette connaissance, j'oriente mon projet dans le sens d'un outil, mais pas d'un idéal qui serait un projet morbide, statique, une mort béate. J'imagine celui qui fait le projet d'atteindre le Nirvana, et qui réussit dans son entreprise, il doit alors se demander avec un sentiment de ridicule et de désœuvrement : « et maintenant, qu'est ce que je fais ? »

La taxinomie et la rubrique divers, ou le général et le particulier.

La taxinomie, c'est la science du classement. Tout le monde en fait, par exemple pour ranger les ustensiles de cuisine, les dossiers, etc.... Vous avez remarqué, quelle que soit la manière dont on s'y prend, il reste toujours une étagère ou un dossier pour les « divers », les inclassables. Il y a toujours quelques ornithorynques pour demander où on pourra bien les classer. Sans en avoir l'air, l'art du classement nous enseigne un principe de réalité assez subtil, à savoir qu'aucune représentation du réel n'est parfaite. Notre amateurisme pourrait nous faire croire qu'il est à l'origine de notre échec. Il n'en est rien, les taxinomistes spécialisés n'en finissent plus de polémiques, dès qu'ils se mettent à « croire » en leur système²³. C'est le cas par exemple pour les champignons où, pour ne plus avoir de disputes

²¹ Luc Ferry dans « L'Homme-Dieu », p.19 « La religion est irremplaçable comme pourvoyeuse de sens »

²² Milan Kundera , dans « L'insoutenable légèreté de l'être » aux éditions Gallimard, 1984 , p .254 « Ceux qui pensent que les régimes communistes d'Europe centrale sont exclusivement la création de criminels laissent dans l'ombre une vérité fondamentale : les régimes criminels n'ont pas été façonnés par des criminels, mais par des enthousiastes convaincus d'avoir découvert l'unique voie du paradis. Et ils défendaient vaillamment cette voie, exécutant pour cela beaucoup de monde. Plus tard, il devint clair comme le jour que le paradis n'existait pas et que les enthousiastes étaient donc des assassins. »

²³ Voici ce que nous dit Georges Becker, ce spécialiste éclairé des champignons, dans ses commentaires du livre « Les champignons » publié chez Gründ en 1983 , p27 :.. « C'est ainsi que toute classification nous permet de passer des formes les plus primitives aux plus évoluées, des plus simples aux plus complexes, et d'embrasser d'un seul regard un ensemble innombrable et inextricable dans sa première apparence.

entre les spécialistes, chaque espèce devrait constituer sa propre famille, c'est à dire être réduite au cas particulier, détruisant ainsi l'outil de la généralisation, c'est à dire la taxinomie elle-même. Au niveau de la classe des champignons, les lichens, mi-algue, mi-champignon posent un problème, ainsi que les myxomycètes, à la fois animal et champignon. La nature et le réel se moquent donc de nos catégories. Aucune formule ne peut enfermer le réel, mais il les enferme toutes. Si Marx avait été taxinomiste, peut-être aurait-il mieux perçu que sa méthode d'investigation du réel et de son mouvement, la dialectique matérialiste, n'était pas aussi parfaite que cela, aussi brillante soit-elle. Il aurait alors probablement permis à plusieurs représentants, plusieurs interprètes de sa doctrine, plusieurs partis communistes en définitive, de se concurrencer sur le terrain politique, laissant ainsi jouer la liberté et l'incertitude.

Le puits à paradigme

Paradigme est un mot très employé. Trop peut-être. On lui trouve comme équivalent populaire le non-dit, ce qui va sans dire, ce qui va de soi, ce qui est évident pour tout le monde. Le ressort du paradigme est souvent caché, mais pourtant actif. Sans paradigme, chaque discussion durerait des heures, afin de redéfinir à chaque fois ce qui fait une culture. Il se partage donc au sein d'une culture donnée, et va sans dire.

Par exemple, en affaires, un anglais parlera d'abord budget, cela va de soi, puis technique. Par contre, un français parlera d'abord technique, cela va sans dire, et peut-être oubliera-t-il de parler budget. Un anglais sera gêné de parler technique s'il ne connaît pas le budget, et un français obligé de donner d'abord son budget aura le sentiment que la relation commerciale est faussée. Les paradigmes anglais et français qui sont actifs dans les relations commerciales ne sont pas les mêmes, bien que le paradigme anglais se répande, ce qui est cohérent avec la notion d'accroissement de productivité, car le paradigme anglais permet d'aller plus vite en affaires. Je crois que c'est quand même dommage, car la finesse et la délicatesse, j'allais dire la pudeur, à la base du paradigme français me semble plus équilibré.

Mon puits à paradigme est en fait un puits à questionner les paradigmes, les miens, et ceux de la société. Dans le cas des affaires, je vais poser la question suivante au paradigme anglais côté vendeur: « pourquoi veux-tu d'abord savoir le budget ? » La réponse immédiate sera alors : « pour savoir quel produit te proposer, inutile de proposer un produit qui soit hors budget. » C'est une réponse logique. Ensuite, si je persiste à garder la question en suspens, l'iris qui bloque l'entrée supérieure du puits, que j'appelle « l'iris des idées reçues », ou iris des convenances, s'entrouvre un peu, et une deuxième réponse surgit : « pour ne pas perdre de temps ». C'est encore logique, mais déjà plus significatif. Je persiste encore, et l'iris s'ouvre un peu plus, une troisième réponse ressort : « Parce que je suis la référence du temps. » Encore un peu de patience, l'iris s'ouvre un peu plus largement, et une quatrième réponse apparaît : « parce que je maîtrise l'échange, j'ai le pouvoir . » A ce stade de signification, j'arrête le processus engagé, s'il veut bien s'arrêter. Et je tente alors de confronter le résultat avec la réalité, quand l'occasion se présente, sur le vif ou dans des lectures, des reportages télé, des témoignages etc..... Sur le vif, je vais par exemple refuser de donner le budget si je suis client, en attirant l'attention sur un centre d'intérêt du vendeur ou personnel, j'obligerais le vendeur à dépenser un peu de temps pour moi etc.... Après cette

Mais il faut être modeste. C'est un bel effort de l'esprit humain d'avoir pu apporter un peu de lumières dans cette foule de formes. Toutefois, si certains points de la classification ont un air de certitude définitive, d'autres sont encore bien discutables. Il arrive bien souvent qu'on ne sache où placer telle espèce ou tel ensemble. Trop souvent on peut être tenté d'inventer un genre nouveau pour tel petit ensemble, ou même pour une seule espèce. On trouve toujours des arguments pour justifier ces sortes d'opérations. Mais on ne sait pas du tout quelle réalité recouvre notre logique, qui n'est sans doute pas du tout celle de la Nature, si elle en a une. Il faut donc accepter toute classification comme une commodité, sans vouloir en faire un dogme digne d'une révérence mystique. »

expérience, je vais interroger à nouveau mon puits à paradigme, et ainsi de suite jusqu'à ce que je sois satisfait de la réponse, de la motivation secrète, du rapport de force présumé, qui se trouvait derrière le paradigme. Si cette méthode à l'air compliquée, elle est en fait très proche du fonctionnement habituel de la formation du jugement. La seule différence, c'est la patience auprès du puits à paradigme. Ce n'est certainement pas une méthode infaillible, elle rappelle sans doute la dialectique matérialiste et la psychanalyse, mais n'importe qui peut s'amuser à ce jeu très instructif, c'est une question de patience, et l'iris des idées reçues s'ouvrira, sans doute en suivant nos penchants tout d'abord, mais petit à petit les réponses se rapprocheront du réel, si on prend le temps de la confrontation, autant de fois qu'il le faut, car chaque certitude peut bloquer le processus.

La liberté dans le puits à paradigme

Liberté est un mot évocateur, puissant. Qu'évoque-t-il pour moi ? Il y a déjà bien longtemps, au sortir de l'adolescence, je l'ai soumis au puits à paradigme. La réponse immédiate, logique, était : « la liberté de chacun s'arrête où commence celle des autres. » Belle éducation. Et puis l'iris s'est ouvert, et la réponse est venue, brutale, brillante, absolue, divine : « je suis libre, absolument libre ». En même temps que cette réponse, un flot d'énergie s'est mis à circuler en moi, à me galvaniser. Aucune autorité ne pouvait, n'était plus habilitée à m'imposer sa loi. Aucune idée reçue, pas plus que mes propres idées ne devaient soumettre cette liberté là. Le sens caché derrière la formule bien policée m'avait inondé de lumière et d'ivresse, de clarté, d'absolue clarté. Mais est ensuite arrivé ce qui devait arriver, après ce moment d'euphorie, l'absolu et le quotidien ne pouvaient que se percuter, l'absurdité du monde me sautait littéralement à la figure. Ainsi, l'absolue liberté, transposée dans le monde vécu m'avait donc plongé profondément dans un sentiment d'absurdité la plus complète. Un travail lent commençât alors à se faire en moi. La construction d'un second iris au fond du puits, pour atténuer la lumière. Un « iris des idées vécues ». Un iris pour me séparer de l'absolu qui est au-delà. Un iris pour me séparer de l'au-delà, au moins le temps de ma vie terrestre, si tant est qu'il y en ait une autre. Un iris fait des dictons de ma mère et surtout de celui-là : « le mieux est l'ennemi du bien ». Elle me guide avec assurance et patience dans cette entreprise, elle avait déjà commencé le travail bien longtemps auparavant, depuis toujours, à mon insu. Mon père est là aussi, en moi, qui m'avait interdit l'ouverture du premier iris au moyen de sa voix forte, alors qu'il me ramenait d'escapades, d'incursions enfantines dans le monde de l'absolu, de crises de nerfs mémorables nées de sentiments d'injustice. Mais lui a les yeux pleins de lumière divine, pleins d'absolu, d'égalitarisme, de justice, d'au-delà. Son mot à lui qui le traduit discrètement, c'est « il n'est pas régulier ce citoyen là », sentence terrible et irrévocable à l'encontre de celui qui manquait à la parole donnée, ou s'était comporté en profiteur.

Mon puits à paradigme est donc à double iris. Et le plus profond s'ouvre sur l'absolu, l'au-delà donc, la pleine clarté. Fantasma, intuition de notre origine, et peut-être de notre destination ? J'ai l'intuition d'être du soleil, de contenir un être de lumière qui a dû apprendre les conditions de la vie concrète, les interdits, le sens donné, résoudre son Œdipe dirait l'analyste. D'autre part, l'existence du paon faisant la roue, par exemple, témoigne peut-être de l'insuffisance de la pure nécessité, qui sait ?

C'est donc entendu, mon puits à paradigme m'aura révélé le sens absolu de la liberté qui se cachait au fond de moi, actif et destructeur²⁴, incompatible avec ma condition, et pour

²⁴ Bruno Bettelheim dans « Psychanalyse des contes de fées » aux éditions Robert Laffont, 1976, p.21 « Chez l'enfant comme chez l'adulte, l'inconscient est un déterminant puissant du comportement. Quand il est refoulé, le conscient finira par être en partie envahi par des dérivatifs, faute de quoi l'individu sera contraint d'exercer sur ces éléments inconscients un contrôle si rigoureux, si compulsif, que sa personnalité se retrouvera gravement

lequel j'ai dû entreprendre la construction d'un iris de réalisme m'en protégeant. Qu'en est-il de mes contemporains ? Puis-je déceler si le paradigme de la liberté absolue est actif chez eux ? Il se montre, au détour de quelques répliques : « on est en république » ; « on ne porte pas atteinte à la liberté individuelle ». Il se montre aussi à l'œuvre dans les discours politiques et dans la publicité où il constitue un des thèmes majeur, fait pour activer, entrer en résonance avec l'auditeur. Le produit nouveau est souvent celui qui va enfin nous libérer des contingences matérielles, et grâce auquel nous allons enfin pouvoir vivre pleinement. Le téléphone portable, par exemple, et auquel je ne nie pas le côté pratique, véhicule ce mythe de la libération par le matériel. J'en arrive à la conclusion suivante :

Le paradigme de la liberté absolue est fortement présent et actif
--

remarque 3

En conséquence, il doit être destructeur de sens puisque nous ne sommes pas dans l'au-delà. Dans l'optique du bricoleur, l'absolu n'est pas utilisable.

Quelques trucs des autres

Les trucs des autres, ce sont aussi des principes de réalité, des astuces qui permettent de remplacer les dents de lait, de cesser de croire au père Noël comme principe de réalité. En voici donc quelques-uns qui plantent les pieds dans le sol :

- Françoise Dolto : « il faut faire avec »
- Alain Touraine : « le sujet est à la fois liberté et tradition »
- J. Habermas : « le monde vécu »
- Albert Jacquard : « idées vécues »
- Charles De Gaulle : « La France, c'est la France, et j'invite chacun à s'en accommoder »
- X : « nul n'est parfait »
- Y : « c'est des choses qui arrivent »
- Z : « doucement, on est pressés »

Tous ces trucs sont donc des machines à résoudre notre Œdipe au sens large, c'est à dire à accepter que notre puissance est limitée, et donc notre liberté. Ce sont des outils de premier choix pour le bricolage.

Le bricolage

Le bricolage a l'avantage d'être une activité presque universelle. Et le bricoleur connaît tout de la liberté. Il en connaît les possibilités, mais aussi les limites. C'est un touche-à-tout qui agit dans un monde complexe, le nôtre. Quand il décide de construire une table, il doit en imaginer le plan, réunir les éléments, les assembler, et faire une finition, pour l'esthétique. La fonction doit être assurée, et il ne lui viendrait pas à l'idée de construire une table à deux pattes, ou bien de deux mètres de hauteur etc....

Dans un domaine aussi abstrait que la politique, vouloir construire une structure sociale nouvelle est une entreprise bien difficile. Et dans ce cas l'image du bricoleur, loin d'être péjorative, est presque un idéal, un niveau de compétence approchant l'artisanat sans doute hors de ma portée. La conception d'un modèle de société est une entreprise surhumaine, comme l'est, par exemple, la construction d'un paquebot pour un bricoleur

handicapée. Mais si le matériel inconscient peut à un certain degré accéder au conscient et se livrer à l'imagination, son potentiel de nocivité, pour nous même et pour les autres est alors très réduit ; une partie de sa force peut être mise au service d'objectifs positifs. »

moyen, et même de haut niveau. Je m'oriente donc plutôt vers la construction d'un radeau, un petit radeau social, en m'attachant à ce qu'il puisse naviguer.

Le fond, la forme et le délai

Comment le fond et la forme se rejoignent-ils ? La nature nous en fournit des métaphores. Un poirier, par exemple, ne pourra fournir de belles poires (forme) que quand il sera assez mature (fond). Dans le cas des espèces animales et végétales, le fond et la forme se rejoignent le plus souvent. Quoique, parfois, certaines astuces peuvent nous en faire douter. Le papillon qui a de gros yeux sur le bas des ailes (forme), fait croire au prédateur éventuel qu'il est une proie (fond) trop grosse pour lui. Il y a mystification.

L'homme est souvent à l'image de ce papillon, souvent prêt à se montrer un peu plus fort ou plus beau qu'il n'est. Surtout si le « délai de livraison » est trop court. L'homme a donc une forte capacité à produire des formes en avance sur le fond. C'est la société du spectacle qui naît quand le délai est trop court et qu'il faut quand même livrer (« délai » et « livraison » sont bien entendu empruntés à la société marchande, mais peuvent être transposés à toute activité). La forme est là, mais le fond se traîne. La forme est alors une copie, plutôt qu'un réel produit. C'est tout l'art du paraître qui se développe sous la pression du délai et qu'on appelle si souvent assumer. Dans ce cas, assumer traduit, ou trahit une réelle conscience que la forme est en avance sur le fond, mais comme il faut livrer, le risque lié au manque de maturité (de fond) est pris consciemment.

Le progrès qui s'emballe, tiré par la concurrence, développe donc la pratique de la forme en avance sur le fond, c'est à dire du spectacle. La libre concurrence, ou la concurrence absolument libre, est un absolu présenté comme critère réaliste du libéralisme C'est, il me semble, une contradiction productrice de non-sens²⁵.

Comment ralentir le spectacle ? Peut-être en tentant de faire rentrer dans les faits la formule suivante :

Pour qu'ils puissent se rejoindre, le fond doit précéder la forme et lui donner naissance, et non lui être assujetti.

Remarque 4

Ainsi nous serions dans une époque où ce sont surtout les œufs qui donnent les poules. Autrement dit où les enfants produisent les parents. Ou bien que des règles enfantines dirigent la société. Je préconiserais donc que les poules se remettent à pondre des œufs. Ou que ce n'est pas parce le père ne sait pas se servir d'un ordinateur que son fils, qui sait, doit prendre sa place. Ou, autrement dit, que les acteurs sociaux adultes se remettent à investir leurs produits. C'est une préconisation qui a toutes les chances de rester gratuite, bien qu'évidemment de bon sens, si aucun mode d'emploi n'est trouvé. Je mets pourtant cette remarque dans ma musette, avec les autres.

L'unité vécue, l'isolement et les fatigues

Des images d'unité vécue se forment en moi, des images d'unité non surfaite, non programmée. Certaines, anciennes, se couvrent d'un voile de nostalgie. D'autres, plus

²⁵ Guy Debord dans « la société du spectacle », thèse 51 : « La victoire de l'économie autonome doit-être en même temps sa perte. Les forces qu'elle a déchaînées suppriment la nécessité économique qui a été la base immuable des sociétés anciennes. Quand elle la remplace par la nécessité du développement économique infini, elle ne peut que remplacer la satisfaction des besoins humains sommairement reconnus, par une fabrication ininterrompue de pseudo-besoins qui se ramènent au seul pseudo-besoin de son règne... »

récentes ou nouvelles ravivent les moments les plus beaux de mon existence, ceux pour lesquels j'accorde à ma vie la peine qu'elle vaut d'être vécue.

Il y a dans ce projet de la fagora des images de fêtes familiales de cent personnes, mêlant les âges et les genres, des images créatrices de nostalgie, de la nostalgie d'une plénitude pétillante tenant à l'écart la question sans réponse du pourquoi de l'existence, et surtout celle du pourquoi de sa fin.

Il y a la nostalgie de moments partagés, de fatigues partagées lors de soirs de moisson, de fatigues communes d'avoir accompli un travail commun, un travail où les esprits s'unissent pour construire, un travail qui épuise les corps et nourrit les esprits. Dans ces moments partagés, la fatigue me déshabille de l'envie de plaire, de l'envie de paraître, elle est lourde aux paupières, mais légère au cœur. Et la fatigue relie alors, baigne tous les fatigués, les unit.

Il y a l'image de l'union d'un grand-père et d'un petit enfant au retour de l'école, ils s'éloignent, main dans la main, reliant les générations. Ils s'éloignent en cheminant, paisibles, créant l'instant, remplissant l'instant d'une ambiance simple et belle, ouverte sur un avenir.

Il y a la chaleur, la réalité, l'expérience du lien qui peut unir les hommes autrement que par la contrainte.

Dans son « Essai sur la fatigue »²⁶, Peter Handke ne triche pas avec ses fatigues partagées, communiées, et ses images résonnent avec les miennes. Mais il évoque aussi ses fatigues qui l'isolent du monde, et ces fatigues-là réveillent mes propres fatigues d'isolement. Elles apparaissent quand le cœur et l'action se désaccordent, quand l'absurdité surgit on ne sait d'où, de la vue de tant d'exclus. « Ca me fatigue » dit-on, alors que la fatigue physique est encore loin, ou bien « ça m'ennuie », « ça me casse les pieds, » ou autre chose. Le langage regorge d'expressions pour exprimer la lassitude. Dans la représentation de mon puits à paradigme, il faut que l'iris des convenances se relâche, qu'il s'ouvre un peu, pour que ces lassitudes me soient connues.

La forme en avance sur le fond issue du délai trop court, et qui donne naissance au spectacle, génère de telles fatigues d'isolement. Le spectacle permanent propose sans fin des copies, des images du bonheur ou du malheur, des images fabriquées, ou des images décalées de ce que je vis, et dont il est si fatigant d'essayer de se nourrir. Mais le spectateur peut ignorer ses fatigues et marcher à fond, comme un dératé, peut-être par peur de son intimité, et peut-être à cause du fantasme collectif de la récession économique, de la décadence.

Peut-être est-il possible d'être écoré, fatigué de trop d'unité, mais aujourd'hui, je suis surtout fatigué du non-sens, du spectacle et de l'isolement, qui prennent appui sur les innombrables petits tyrans infatigables des médias, et qui nous traversent tous.

Mon effort pour m'y opposer, pour ralentir un peu le spectacle, allonger un peu le délai, et laisser le temps aux hommes de mûrir, cet effort n'est qu'une goutte d'eau dans un océan d'agitation infantile. Mais j'ai la foi dans la goutte d'eau qui, répétée, peut percer la pierre, j'ai la foi dans les moyens qui justifient la fin, c'est à dire que je crois que toute action a des conséquences. Si je crois que les moments d'unité vécue ne peuvent se programmer de façon certaine, peut-être est-il possible d'amender un peu le terrain social d'où ces moments d'unité et de sens produit pourraient naître, un peu plus nombreux.

²⁶ Peter Handke dans « Essai sur la fatigue » aux éditions Gallimard, 1991.

CROISSANCE

Ce chapitre raconte de manière à peu près chronologique les principales questions que je me suis posées, et auxquelles chaque option choisie a participé à l'élaboration d'une structure assez voisine de nos associations actuelles, et que j'ai baptisée *fagora*²⁷. Cette structure s'est dans un premier temps appelée « communauté laïque » ou « petit radeau », avant que je ne réalise l'aspect d'aliénation inscrit de manière indélébile dans le mot communauté. L'appellation de « petit radeau » n'a, par contre, pas vieilli à mes yeux et correspond toujours à l'esquisse du projet que je souhaite faire partager. Cette croissance s'est déroulée de 1993 à 1998.

Groupe ou individu

La question, posée en fin du chapitre « germination » était : « comment créer un « acteur social » capable de résister à la force du marché, capable d'éviter la précarisation et l'exclusion des personnes. »

Dans mon esprit, l'acteur social qui peut répondre à ce critère est un groupe, car si quelques rares individus me semblent assez forts pour tutoyer le marché, la plupart d'entre nous m'en semblent incapables isolément, et pour les plus dépendants (enfants, handicapés, personnes âgées), l'impossibilité est manifeste. Je me place donc dans l'optique de l'existence du marché tel qu'il est aujourd'hui, et je tente d'imaginer, conformément aux principes élevés du bricolage avec lesquels on ne triche pas, comment construire un groupe avec les personnes, telles que je les vois aujourd'hui, pas d'homme nouveau supposé salubre dans mon projet. Je reformule donc ma question :

Comment créer « un groupe » capable de résister à la force du marché, et d'éviter la précarisation et l'exclusion des personnes ?

Question 1/2

Transit à la frontière

Une observation dynamique d'un groupe consiste à regarder ce qui transite à ses frontières. Ma première question à ce sujet sera :

Doit-il être facile de quitter le groupe répondant à la question 1/2?

Question 2

J'imagine dans un premier temps que l'engagement vis à vis du groupe, la parole donnée, doivent être le ciment du groupe. J'envisage donc tout d'abord un lien contractuel fort, un peu comme celui du mariage. Mais cette conception se heurte trop fortement la conception de la liberté républicaine. En fait, si je pousse cette conception de la liberté, je pressens qu'elle s'oppose à la formation de tout groupe. Cette intuition se confirme quand je

²⁷ Fagora est issu de la contraction de famille et de agora. L'agora était la place publique chez les anciens grecs, où se tenaient les assemblées politiques.

découvre le but avoué de la loi Lechapelier de 1791²⁸. Et pourtant, des groupes existent. L'entreprise est un groupe, la famille est un groupe, il y a des associations de toutes sortes. Mais aucun n'est un représentant de la société globale, c'est à dire qu'aucun n'est formé de toutes les classes d'âge et de toutes les conditions. Les entreprises s'occupent du secteur marchand et emploient des personnes d'une tranche d'âge déterminée. De plus, avec le taux de chômage élevé, elle trie les plus compétitifs selon ses critères. La famille est devenue toute petite, et elle ne produit pas, en général, de biens. La plupart des associations sont relativement spécialisées dans un petit secteur, et leur fonctionnement repose surtout sur le bénévolat. Je ne vois donc aucun groupe répandu qui soit un représentant de la société globale. La question de la perméabilité des frontières m'a donc amené à considérer les groupes existants et à découvrir que :

Aucun groupe existant n'est un représentant de la société globale.

remarque 5

Cette remarque rejoint les précédentes.

Y a-t-il eu par le passé des groupes qui représentaient la société globale ? Cette question va me plonger dans notre passé et me faire découvrir le rôle que les philosophes d'avant la révolution française (Descartes, Rousseau,...) ont pu avoir dans la construction, l'expression du concept de liberté, et l'avènement de l'individu. Schématiquement, la société d'avant la révolution était de type communautaire, et la révolution marque le début du déclin de l'emprise communautaire et le début des aventures de la liberté et de l'individualisme. Peut-être aurais-je dû remonter plus vers le Moyen-Âge pour découvrir une société communautaire plus harmonieuse, et trouver quelques raisons de nourrir une nostalgie des temps anciens ? Je ne me suis pas dirigé en premier dans cette voie, et la suite m'en a dissuadé.

La société communautaire se rencontre encore aujourd'hui, sans doute à un état différent de l'époque de l'ancien régime, en Corse par exemple. Dans cette société, chacun n'existe que par son appartenance à telle ou telle famille²⁹. A la question « qui es tu ? », la réponse est « je suis le fils ou la fille de ». La société communautaire de l'ancien régime montrait une certaine indifférence pour la mort, mais aussi pour la vie³⁰. L'indifférence générale à la mort et le mariage imposé par la tradition sont sans doute à l'origine du désintérêt des gens pour leur progéniture. Il faut toutefois nuancer cette description, tant la diversité des situations est grande dans la France de l'ancien régime et comme en témoigne le très documenté livre de Jean-Louis Flandrin « Familles ».

Cette image de la société traditionnelle, dont nous sommes issus, me fournit les motivations du désir de liberté refoulé, et qui ont pu pousser à s'en extraire. Cette vision de la société qui a donné naissance à la société moderne me garde de toute nostalgie à l'égard de notre tradition. L'harmonie, il est vrai mise en scène, de la société Bushman, n'émane pas des témoignages de notre société traditionnelle. J'ai envie de dire que si les dieux nous sont tombés sur la tête, ils ont bien fait.

²⁸ La loi Lechapelier de 1791 montre la volonté de rompre avec l'ancien régime, de laisser l'individu seul face à l'état en détruisant toute forme de communauté. Elle rend hors la loi les corporations, permettant alors l'émergence de la libre entreprise hors contrôle communautaire, et la naissance du client-roi, un roi isolé et nu.

²⁹ Philippe Meyer mentionne cette survivance des temps passés dans « Dans mon pays lui-même ».

³⁰ Philippe Ariès, « Essai sur la mort en occident » Au Seuil 1975, et Jean Louis Flandrin « familles » Au Seuil 1984.

La question de l'harmonie des Bushman excite ma curiosité. Cette harmonie est aussi rapportée de l'étude de certaines sociétés nord-américaines³¹ ayant survécu à la civilisation européenne. Les Pueblos sont très proches des Bushmans. Dans les deux cas, leurs conditions de subsistance sont très difficiles. La nécessité de survie du groupe, l'impossible individualisme, engage chacun des membres de ce groupe. Et cet engagement délibéré de chacun, sa participation génère une situation en définitive assez voisine d'une démocratie concrète. L'autoritarisme ne peut obtenir ce résultat à cause de trop fortes frustrations non consenties qu'il génère, et de l'affaiblissement de la faculté d'adaptation nécessaire au milieu. Ces conditions de vie difficiles, engendrant une expérimentation continuelle du sens des réalités dont on ne peut s'écarter, sont sans doute à l'origine d'une harmonie que nous pourrions envier. Ce n'est pas notre situation, et il ne faut donc pas attendre des conditions extérieures qu'elles nous aident beaucoup à rechercher et à structurer plus d'harmonie. Du moins, si nous réussissions à desserrer l'étau du chômage et de la croissance forcenée, qui sont les conditions actuelles difficiles de notre société, il faudrait que notre organisation supporte, paradoxalement, la douceur de vivre. Pourquoi s'unir quand plus aucune raison évidente ne nous y pousse ? Mais nous n'en sommes pas là, et je suis toujours à la recherche des éléments de constructions d'un groupe capable de représenter les aspirations de la société globale.

Le désir de liberté a été assez fort pour vaincre notre société traditionnelle communautaire, cela me donne une option pour mon groupe :

Il doit être « facile » de quitter le groupe répondant à la question 1.

Option à la question 2

« Facile » sera à préciser, mais à ce stade de l'ébauche je crois que c'est suffisant.

Cette première option me procure un premier nom pour ce groupe que je décide alors d'appeler « communauté laïque ». Puisqu'il s'agit d'un groupe, il sera le siège de liens communautaires, synonymes de chaleur, mais puisque je ne souhaite pas reconstruire une communauté traditionnelle, ou forte, je tempère sa chaleur par l'ouverture que me suggère la laïcité dans laquelle nous baignons, qui correspond à la facilité avec laquelle je peux quitter le groupe. Il s'agit donc d'une communauté faible.

L'histoire du caoutchouc que raconte Pierre-Gilles de Gennes³² me fournit un support symbolique à cette idée de communauté faible. Il s'agit bien sur d'un simple parallèle, car on

³¹ Serge Bramly, dans « Terre sacrée » aux éditions Albin Michel 1992, nous rapporte le cas des Pueblos qui résistent à la culture occidentale, p 240 : « Les Pueblos pratiquent une agriculture intensive. Toute l'année, des vents violents soufflent pourtant sur leurs terres. En été, le soleil dessèche tout ce qu'il touche. En hiver, le froid durcit le sol. L'environnement est quasi-désertique. Cependant, les Pueblos ont appris à vaincre l'hostilité du milieu... De tous les peuples d'Amérique, ce sont eux qui sont parvenus à conserver leur culture la plus intacte. Malgré les pressions espagnoles, mexicaines, puis américaines, ils ont su maintenir vivantes leurs traditions. Ils refusent avec acharnement tout ce qui est étranger à leur culture, et qui selon eux viendrait ruiner leur harmonie. » A un ordre et des règles strictes sans doute nécessaires à leur survie, les Pueblos pratiquent un humour extravagant, lors de rites de rébellion très débridés, allant à l'encontre de cet ordre, y compris de leurs dieux. Les « blancs » n'échappent pas à leurs moqueries décapantes. Les frustrations issues des soumissions de toutes sortes sont ainsi expurgées par le rire.

³² Pierre-Gilles de Gennes rapporté par Jacques Badoz dans « Les objets fragiles » aux éditions Plon, 1994, pp. 21-26 "La botte de l'indien et M. Goodyear.

ne peut pas comparer un être humain et un atome, mais il m'aide à formuler le principe d'une communauté faible. Ces notions de fort et de faible m'inspirent quelques réflexions sur la relativité de ces concepts.

La société est un système complexe où le fort et le faible n'ont qu'un sens et une stabilité relatifs. Relatif, car cette force est en relation avec les règles sociales. Être fort physiquement n'est pas la même chose qu'être adroit ou fort intellectuellement. Les forts d'une société ne sont peut-être pas les forts d'une autre société. Ce sens relatif de la force s'applique aussi aux groupes, et même mieux car les ressources du groupe sont plus variées. Cette variété des ressources induit un effet un peu curieux, la non transitivité de la force, c'est à dire qu'on peut avoir A est plus fort que B, B est plus fort que C, et curieusement C est plus fort que A. C'est le principe du jeu du sac, des ciseaux et de la pierre. C'est un jeu d'enfants, et pourtant bien subtil, dont il existe plusieurs versions. Le jeu se joue à deux. Chacun des

Pour parler des molécules à longues chaînes -les polymères- j'aime parler d'une expérience amazonienne. Les indiens d'Amazonie prennent la sève de l'hévéa -une sorte de jus blanchâtre comme celui du pissenlit- et en tartinent leurs pieds. Au départ, ce jus de l'hévéa est un liquide banal : il coule, mais au bout d'une vingtaine de minutes, il se fige, et l'indien obtient une botte !

Cette transformation est intéressante. Je vais commencer par l'expliquer comme on le fait de nos jours, cinq mille ans après que les indiens ont découvert l'astuce.

Le liquide initial, le jus de l'hévéa ou latex, contient des molécules à longues chaînes que l'on peut imaginer un peu comme des spaghettis dans du bouillon, très molles, très flexibles. Si on réduit la taille des nouilles que nous mangeons par un facteur de 100 000, on a une idée de la structure de ce latex.

Après que l'indien a tartiné son pied, intervient un nouvel acteur : l'oxygène de l'air. L'oxygène de l'air fait une réaction remarquable : il attache en quelques points les chaînes entre elles. Si l'on prend un plat de nouilles, on peut aisément en aspirer et en gôber une seule. Si on les attache les unes aux autres par quelques points de colle ce n'est plus possible : si l'on tire sur l'une d'entre elles, l'ensemble résiste : on est passé d'un liquide à un solide. C'est cependant un solide un peu spécial. Si j'évoluais dans cette structure tel un minuscule poisson, de la taille de quelques atomes, je ne remarquerais pas la différence avant et après la réaction de cet oxygène de l'air. Tout bougerait à peu près de la même façon et me paraîtrait encore fluide. Donc, l'objet qui sert à chausser le pied de l'indien est solide à grande échelle, et fluide à petite échelle. C'est ce qu'on appelle un caoutchouc...

La botte de l'indien est ingénieuse mais pas très satisfaisante : cet enduit de latex se désagrège au bout d'une journée ! Voici pourquoi : l'oxygène de l'air produit d'abord une réaction utile lorsqu'il attache les chaînes entre elles. Cependant, comme il est assez actif, il continue d'agir chimiquement sur la structure et, dans une deuxième étape, coupe les chaînes. Tout se passe comme si, armés d'une paire de ciseaux, nous coupions au hasard les mailles d'un filet de pêcheur. A un certain moment, le filet lâche. C'est ce qui arrive à la botte de l'indien: elle perd alors sa tenue mécanique. Tout est fichu.

Comment y remédier ? Par un procédé inventé en 1849. On le doit à un Américain dont tout le monde connaît le nom : Goodyear.

Petite cause, grands effets

1849. C'est l'époque du développement fulgurant de la chimie. Les chimistes commencent à fabriquer quantité de molécules nouvelles ; ils essaient un peu tout, ils font agir tout sur tout... En particulier Charles Goodyear (1800-1860) qui, par curiosité, prend ce latex de l'hévéa et décide de le faire bouillir avec du soufre. Il ne sait pas du tout ce qu'est le latex ; il sait seulement qu'il contient du carbone et de l'hydrogène. L'idée de l'existence de molécules en longues chaînes lui est totalement étrangère. Mais il essaie... et réussit à faire avancer les choses. Il obtient une sorte de produit noirâtre à la fois déformable et robuste : le caoutchouc naturel. Ce caoutchouc, un siècle et demi après Goodyear, reste l'un des piliers de nos activités industrielles...

On ne sait pas précisément pourquoi Goodyear a eu l'idée d'utiliser du soufre, mais on connaît la clef de son succès. Le soufre a un peu les mêmes propriétés chimiques que l'oxygène - il est dans la même colonne du tableau périodique des éléments- , en moins réactif. Il est capable d'attacher les chaînes entre elles en quelques points. Toutefois, il n'est pas assez actif pour couper les chaînes elles-mêmes. Voilà le secret de la longévité du caoutchouc naturel.

Une dernière réflexion sur ce produit. Si l'on compte le nombre de carbones (C) ayant réagi avec le soufre, on trouve qu'un atome C seulement sur 200 a réagi. Or cette réaction chimique extrêmement faible suffit à provoquer un bouleversement de l'état physique tel qu'on passe d'un liquide à un solide : le caoutchouc. C'est la preuve qu'on peut transformer une matière par des actions extérieures faibles.. Voilà l'idée centrale de la "matière molle".

enfants met une main derrière le dos. L'un d'eux dit «top » et les deux enfants ramènent la main devant en même temps faisant le symbole, soit des ciseaux (index et majeur étendus écartés, les autres doigts repliés, pouce en haut), soit du sac (paume ouverte vers le haut, doigts légèrement repliés), soit de la pierre (poing fermé, paume vers le bas). Les ciseaux sont plus forts que le sac qu'ils peuvent couper, le sac est plus fort que la pierre qu'il peut enfermer, et la pierre est plus forte que les ciseaux qu'elle peut casser. Une part de l'incertitude liée aux rencontres sportives tient aussi dans cette complexité.

L'entreprise et les pouvoirs financiers semblent forts aujourd'hui, avec les règles du jeu actuels, devant les personnes qui se sentent écrasées. Que les règles du jeu soient un peu modifiées et la précarité des gens un peu réduite et il est possible que la tendance s'inverse, et que les entreprises, habituées à vivre courtisées par tant de prétendants à l'embauche, mettent un temps à s'adapter à cette nouvelle situation.

Le petit radeau

Parmi les outils qui sont dans ma musette, l'idée de ce projet de segment social correspond plutôt à un véhicule qu'à un but, un idéal. Vouloir une société idéale est un peu comme le projet du poète fatigué, de suspendre le vol du temps. C'est un projet morbide comme l'exprime si bien Kundera³³. Et si un jour, comme pour tous, le moment sera venu pour moi de suspendre le vol du temps, pour l'instant, mon projet est plutôt de voyager. L'image d'un « petit radeau » convient alors tout à fait à l'idée de mon projet. Un radeau est rustique, et pas trop difficile à fabriquer, pour peu qu'on ait les matériaux.

L'organisation du lieu

Ma seconde question concerne l'organisation du lieu de la communauté laïque, son organisation spatiale. Je la formule de la façon suivante :

Dans une communauté laïque, est-il préférable de vivre les uns avec les autres, faut-il un lieu spécialisé, ou aucun lieu précis n'est-il nécessaire ?

Question 3

Cette question m'invite à m'informer sur les kibboutzim israéliens. Dans les kibboutzim, la vie en commun est organisée démocratiquement autour du travail agricole. Tout d'abord, à l'origine, les conditions matérielles très difficiles ont nécessité la prise en charge collective des enfants, de façon à libérer les bras du plus possible de femmes pour les travaux des champs. La liberté individuelle était très réduite, ainsi que les objets personnels, mais il semble que le niveau d'implication initial ait été assez fort. D'autre part, appartenir à un kibboutz n'était pas obligatoire, et à l'époque la plus florissante pour cette structure, seulement 6% de la population vivait dans des kibboutzim. Aujourd'hui que l'étreinte matérielle s'est desserrée, c'est moins de 2% de la population israélienne qui vit dans cette structure, malgré une place faite à l'individu qui est beaucoup plus grande qu'à l'origine. L'histoire du kibboutz me suggère donc qu'il est probablement utopique de vouloir réorganiser la société autour de fermes collectives, quand bien même elles seraient gérées très

³³ Dans « La valse aux adieux » aux éditions Gallimard , 1986, p. 126 : « Le désir d'ordre veut transformer le monde humain en un règne inorganique où tout marche, tout fonctionne, tout est assujéti à une impersonnelle volonté. Le désir d'ordre est en même temps désir de mort, parce que la vie est perpétuelle violation de l'ordre. Ou, inversement, le désir d'ordre est le prétexte vertueux par lequel la haine de l'homme pour l'homme justifie ses forfaits. »

démocratiquement.

Les communautés post-68 attirent alors mon regard et le témoignage de F. Dolto³⁴ retient toute mon attention, en voici un long extrait, sous forme d'un dialogue imaginaire entre un étranger et une praticienne, c'est à dire une psychologue, qui me semble très significatif:

« ...L'étranger- Ca me fait penser à l'angoisse d'être seul et, à défaut de famille parentale, de tenter de vivre ensemble, jeunes couples dans la même maison, couples réguliers ou non, célibataires ou avec enfants.

La praticienne- Les sectes ?

L'étranger- Non, pas particulièrement les sectes. Les communautés tout simplement, les gens qui se mettaient ensemble, partageant la vie matérielle, les charges de la vie quotidienne, l'élevage de leurs enfants.

La praticienne- Au douzième siècle ?

L'étranger- Non, pas seulement. De nos jours aussi.

La praticienne- C'était des questions de logement, c'est parce qu'ils ne trouvaient pas d'appartements.

L'étranger- Tu crois ?

La praticienne- Ah oui. Je crois que c'était des raisons économiques et aussi le ras le bol de vivre chez les parents.

La vie communautaire. Oui, justement, j'ai vu combien les enfants étaient bien, jusqu'à huit ans et neuf ans, c'est formidable comme ils poussaient bien dans ces communautés. Ils savaient très bien qui étaient leurs parents -je veux dire ceux qui les avaient mis au monde- et il y avait une clarté limpide pour eux de la vie sexuelle des adultes -leurs parents et les autres-. Les enfants ne cherchaient pas à coucher dans la chambre des parents, comme les enfants seuls avec leurs parents. Il n'en était pas question. Il n'y avait pas ce retour régressif au giron. Ils savaient que les parents avaient une vie sexuelle maritale et de passage. Ils savaient que cette vie sexuelle parfois engendrait les enfants, dont eux qui avaient été engendrés par ce couple. Il n'y avait pas d'erreur. Il y avait une prise en charge des tâches communes par les familles et aussi par les enfants. Cela donnait l'impression que ces enfants de huit neuf ans étaient à la fois ouverts, équilibrés, intelligents, des égaux de ces adultes et parfois beaucoup plus raisonnables que les adultes qui, eux, étaient pris par des histoires passionnelles les uns avec les autres.

L'étranger- Il n'y a pas eu de perturbation ?

La praticienne- Si, les perturbations sont apparues après parce que ces communautés se dissociaient pour des raisons œdipiennes rémanentes des adultes, des intrigues, des jalousies, des envies de rivalité fraternelle ou sororale. Celui qui, lorsque c'était son tour, dirigeait le mieux la maison devenait comme le père. Celle qui faisait la tambouille la meilleure et la plus économique devenait la mère de la communauté. Puis, finalement, tout se rejouait par rapport à ces rôles, même temporaires -racontars, potins- comme dans les familles pathogènes.

Je crois que ce n'est pas possible ces communautés, dans le libre jeu des sexes. Le libre jeu sexuel en communautés, n'est pas possible. Les communautés qui tiennent, ce sont les communautés chastes, par définition, qui par vœu vivent leur sexualité d'une manière dégradée en se détestant, en disant du mal les uns des autres, ou sublimée, déplacée sur une œuvre commune qui exige beaucoup de temps et d'énergie mentale ou physique, mais pas en vivant leur sexualité génitale comme ils le veulent et en faisant des enfants ou en les faisant pour en avorter ensuite. Avec la fécondité charnelle qui est, assumable ou non, à la clef de toutes nos vies d'adultes, la vie en groupe exige une maîtrise exceptionnelle. Dans ces conditions, la chasteté est très difficile.

³⁴ Françoise Dolto dans « solitude » pp . 165-168.

L'étranger- C'était au nom de la liberté sexuelle.

La praticienne- C'était au nom de la liberté sexuelle, oui, mais ce n'était pas des gens particulièrement axés sur la bagatelle, non. Ils voulaient vivre plus commodément dans un contexte économique et social où c'est difficile de se loger, de travailler ou de faire des études supérieures en élevant ses bébés.

Tiens, j'ai connu C.H. juste à ce moment-là. Elle vivait dans une communauté. C'est par cette communauté-là que j'ai connu le phénomène social et ses divers cas de figure. Il y avait sept ou huit enfants, trois couples, un ou deux célibataires. J'y ai déjeuné plusieurs fois. C'était très sympa.

L'étranger- Ils étaient ou ?

La praticienne- Tout près de Paris, à Gentilly. C'était un pavillon, mais très bien organisé. Il y avait un des hommes qui conduisait tous les matins les enfants à l'école. Et puis il y avait les couples qui faisaient la cuisine, pendant une semaine, à tour de rôle ; un tableau des charges et des occupations tenu à jour, visible par tous. C'était gai. Il y avait, disait tout le monde, une semaine où on bouffait mieux que les autres.

Moi, je l'ai vue quand ça marchait, la communauté. Et puis après, elle s'est dégradée et chacun a voulu aller habiter chez lui. Je ne sais pas si ça c'est même dit pourquoi. Mais alors, les autres essayaient de culpabiliser les partants : "tu nous fais ça à nous de t'en aller ! T'es pas chic... avec tout ce qu'on a vécu ensemble". C'était surtout les couples qui cherchaient à se loger ailleurs, quand un couple trouvait un studio et était content de s'en aller. Les célibataires ne cherchaient pas. Les enfants auraient voulu rester. On leur promettait qu'ils reverraient leurs copains, adultes et enfants.

Dans ces communautés, au début, ça marchait bien ; ils avaient le sentiment d'avoir été très heureux.

L'étranger- Du point de vue de leurs relations, ce n'était pas déstructurant ?

La praticienne- Non, au contraire. C'était des gens de professions ou d'intérêts culturels divers. Cela leur ouvrait les horizons de voir les copains les uns des autres, de jouer le rôle d'oncles et tantes d'occasion avec les enfants, etc.

La plupart du temps, ces communautés se logeaient dans des pavillons très bon marché parce qu'ils étaient délabrés. Alors tous ensemble remettaient ces pavillons en état. Tout le monde peignait, tapissait, bricolait. Tout le temps de l'organisation était un temps merveilleux de créativité. Un petit pavillon, on l'arrangeait pour que chacun soit bien chez soi. Et puis, après un temps de marche organisée, ça éclatait. Quand on n'avait plus rien à faire de matériel, alors on était occupés de sentiments, à la veillée, le soir. Dans la journée, chacun travaillait ailleurs. Et puis au lieu de l'alternance, celui qui était chômeur s'occupait des enfants, la chômeuse s'occupait de la cuisine. C'est une façon aussi d'apaiser l'angoisse de se retrouver seul avec ses problèmes. »

Par comparaison avec l'harmonie des Bushmans ou des Pueblos, ce témoignage me suggère que le niveau de nos contraintes externes actuelles n'est pas assez fort pour endiguer les problèmes passionnels issus d'une vie en communauté, comme le confirme l'éclatement des communautés post-68. Mon opinion est alors faite, le choix qui me paraît le plus réaliste est de ne rien changer au fonctionnement interne de la famille, ce qui me donne l'option 3 en réponse à la question 3 :

Le petit radeau de la communauté laïque ne se définit pas par un lieu de vie, c'est avant tout une structure de coordination des diverses fonctions sociales.

Option 3

Cette définition n'exclut pas l'utilisation d'un lieu pour réaliser cette coordination, mais ce lieu est essentiellement une commodité, pas un lieu de vie permanent.

L'activité

Si on se reporte à l'activité globale de notre société, on peut alors schématiquement classer le travail en marchand et non marchand, en monétarisé et en non monétarisé. Le tableau suivant propose une estimation des temps passés dans chacun de ces secteurs, en France en 1996 :

Le travail d'une année en France en 1996		
Secteur marchand monétarisé	Secteur marchand non monétarisé	Total
16 millions de personnes 24320 millions d'heures agriculture, pêche biens d'équipement services	Environ 50 millions de personnes 2000 à 10000 millions d'heures travail au noir bricolage jardinage	Environ 50 millions de personnes, 26000 à 36000 millions d'heures
<div style="display: flex; justify-content: center; align-items: center;"> <div style="border: 1px solid black; padding: 2px 10px;">activité</div> <div style="margin: 0 5px;">←</div> </div>		
Secteur non marchand monétarisé	Secteur non marchand non monétarisé	
6 millions de personnes 9120 millions d'heures administration enseignement santé armée	58,4 millions de personnes environ 50000 millions d'heures vie sociale associations famille	58,4 millions de personnes, environ 60000 millions d'heures
<div style="display: flex; justify-content: center; align-items: center;"> <div style="border: 1px solid black; padding: 2px 10px;">activité</div> <div style="margin: 0 5px;">→</div> </div>		
Total : 22 millions de personnes 33440 millions d'heures	Total : 58,4 millions de personnes 52000 à 60000 millions d'heures	85000 à 95000 millions d'h.

Le découpage de l'activité est nécessairement arbitraire, comme pour toute « taxinomie », mais il est issu des notions marchandes et monétaires en cours.

Les données indiquées sont approximatives pour ce qui n'est pas connu, mais les ordres de grandeur doivent permettre de fixer les idées.

L'activité globale de la société peut se chiffrer à :

$365 \text{ jours} \times 58,4 \text{ millions de personnes} \times 16 \text{ heures/jour} = 340000 \text{ millions d'heures}$

Seulement 10% environ de ce temps est reconnu au travers d'un salaire.

Une reconnaissance du secteur marchand non monétarisé pourrait faire passer un peu d'activité du secteur marchand non monétarisé vers secteur marchand monétarisé. En contrepartie, une partie de l'activité du secteur non marchand monétarisé pourrait passer au secteur non monétarisé. Ce double mouvement pourrait alors assainir le travail au noir et alléger les entreprises d'une part des charges liées au sureffectif du secteur administratif et social (gestion du chômage, employés sociaux divers). Mais pour obtenir ce résultat, il est nécessaire que cette reconnaissance du travail social non monétarisé soit assorti d'un équilibre du chômage.

Dans cette optique, quel travail social peut-il être reconnu ?

Question 4

S'occuper des chômeurs est un traitement symptomatique de la crise. C'est sans doute une preuve de solidarité, mais apprendre à faire des CV sert essentiellement à apprendre à faire des CV. Cela ne crée pas véritablement d'emplois. C'est plutôt une façon de s'occuper.

Comment nous occupons-nous de la part de la population qui est la plus dépendante ? Les enfants, les handicapés, les personnes âgées nécessitent des soins, une attention qui ne répondent pas aux critères du profit. C'est surtout de temps dont ils manquent, du temps que nous pourrions leur consacrer. Et il est possible que le moment ne soit pas si loin où nous leur reprocherons le poids dont ils pèsent sur les entreprises, au travers des prélèvements obligatoires. Le taux de prélèvement français et aussi européen est régulièrement visé par les communiqués de quelques organismes internationaux (FMI, Banque mondiale, OCDE). Et si

notre solidarité nationale semble bien arrimée à notre système de protection sociale, je ne serais pas surpris de nous voir reprocher à ces plus dépendants notre manque de compétitivité.

Demander aux chômeurs et aux divers pensionnés valides de s'occuper d'eux permettrait sans doute de réduire la pression sur les entreprises, si cette mesure était assortie d'une diminution de l'effort monétaire que consomment les plus dépendants. Ce serait une bonne méthode pour renforcer la société duale. D'un côté les forts dans le pôle marchand, de l'autre les plus faibles dans ce système s'occupant des plus dépendants. De plus, ce système est difficile à mettre en œuvre sans un autoritarisme important, une action centrale forte qui paraît difficile à imposer à une époque d'abondance évidente.

Une autre solution pourrait consister à laisser les SEL³⁵ se développer. Ceci aboutirait alors à une confrontation entre argent et « grains de SEL », puisque tous deux œuvrent sur le même secteur d'activité, le secteur marchand, et qu'un seul paie des taxes. Dans le contexte international, le système des SEL finirait par se faire écraser, et nous retournerions au point de départ. Un premier avertissement a été donné en ce sens par la justice. Le tribunal de Foix a condamné trois membres d'un SEL fin 97 pour « travail clandestin »³⁶.

La loi De Robien, basée sur un abaissement des charges sociales pour un temps partiel assorti d'une embauche peut créer des emplois, mais crée aussi des situations inégales vis à vis des contrats de travail. D'autre part, le temps ainsi laissé libre n'aboutit pas à une structuration du domaine non marchand non monétaire. Nous en sommes toujours aux principes sous-jacents de la loi Le Chapelier de 1791. Je rapproche alors le principe de la loi De Robien à ma communauté laïque. Le temps libéré du domaine marchand pourrait alors être, non pas laissé libre pour celui qui en bénéficie, mais investi dans la communauté laïque. Ce contrat mixte entreprise/communauté laïque me laisse entrevoir quelques avantages très importants vis à vis de tous les points responsables de la crise. Son seul défaut : il touche à la sacro-sainte liberté individuelle. Je peux alors énoncer une première définition de la communauté laïque au travers du contrat mixte suivant :

La communauté laïque ou petit radeau est un projet de contrat type comme le sont la famille, l'entreprise ou l'association.

Son champ d'action est social et concerne en particulier les plus dépendants : les enfants (garderie, soutien scolaire,...), les vieux et les handicapés (soins légers, compagnie,...), les illettrés (instruction, aide du type écrivain public,...), etc...

La reconnaissance de ce contrat type permettra à qui le souhaite d'effectuer un travail social reconnu au sein d'une communauté laïque, à temps partiel et non rémunéré.

³⁵ SEL, système d'échange local. Constitués en association loi 1901, les membres des SEL proposent leurs biens ou services selon leurs compétences ou leurs hobbies. Le « catalogue des ressources » ainsi constitué est ensuite diffusé auprès des membres, avec adresse et coordonnées téléphoniques de chacun. Contrairement au troc bilatéral, (trois kilos de pommes de terre contre une heure de repassage), les SEL fonctionnent de manière multilatérale : « A » fournit un service ou un bien à « B » et possède en retour une créance vis-à-vis de tout le groupe. Les échanges ont lieu de gré à gré. C'est de gré à gré que les prix sont estimés en unités de comptes : grains, pavés, truffes, émeraudes, etc., dont la convertibilité en franc est statutairement décrétée impossible. L'association se charge de tenir les comptes. Elle publie chaque mois un relevé de la situation de chacun. Le système repose sur la confiance. Toutefois, les SEL ont généralement limité les débits maximaux. Ruraux à l'origine, les SEL ont peu à peu gagné les villes. Un système d'échanges inter-SEL est envisagé. Certains projettent d'introduire en France un SEL inter-entreprises. (Données issues du journal « Le point » du 10-01-1998).

³⁶ Idem note précédente, pp. 64-67.

La reconnaissance se fera sous forme d'un abaissement des cotisations sociales diverses, justifié par la réalisation directe d'un travail social. Cet abaissement compensera, au moins en partie, la perte de salaire liée à la diminution du temps de travail de référence (productif ou administratif).

Le temps partiel reconnu maximum sera l'objet d'un débat entre les divers acteurs sociaux. Ce temps partiel devra être ajusté afin de réguler le taux de chômage à la valeur politiquement choisie.

Par exemple, pour un contrat de travail avec une entreprise ou l'administration, négocié sur la base de cinq jours, on pourra passer au maximum un jour à travailler dans une communauté laïque.

Celui qui le souhaite pourra opter pour un contrat de six jours par semaine en entreprise, moyennant un taux de cotisations sociales fort, justifié par le fait qu'il délègue le travail social, et que ce mode de représentation coûte cher, personne ne l'ignore aujourd'hui, économiquement (taux de prélèvements obligatoires élevés), relationnellement (isolement-solitude), et politiquement (soumission à l'économie).

Option 1/1, en réponse à la question 1

Cette structure peut concentrer des effets positifs sur le chômage et sur les divers effets liés à l'isolement. Un chiffrage économique succinct me montre qu'il serait possible d'équilibrer une telle structure dans le cas où elle aurait du succès. Le tableau suivant « tableau global d'activité monétarisée avec et sans communauté laïque » résume ce calcul basé sur des données économiques de 1996³⁷.

³⁷ INSEE Tableau de l'économie française 1997-1998.

Structure	Effectif (millions)	Revenu brut (Milliards de francs)	Cotisations et impôts affectés à la protection sociale	Revenu net de protection sociale (milliards de francs)	Nombre d'heures travaillées (millions)	Revenu annuel net de cotisation pour la protection sociale, par actif (Francs)
Sans CL	22,287	5856	2802	3054	33876	137039
Avec CL	25,087 ¹	5856	2418 ²	3438	33876	137039

CL : communauté laïque

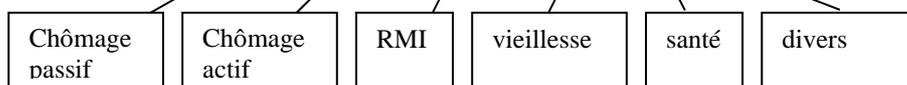
1 : nombre d'actifs actuels + nombre de chômeurs – 0,5 millions de chômeurs résiduels + 0,2 Millions de retraités

$$1 = 22,287 + 2,6 + 0,2 = 25,087$$

Les 0,5 millions de chômeurs résiduels constituent le taux choisi de chômage, soit environ 2% des actifs. Ce taux est obtenu par ajustement du taux maximum de temps passé en secteur non monétarisé reconnu (communauté laïque) ; 0,2 millions de retraités sans CL peuvent rester en activité avec la CL.

$$2 = 2802 - \{(129-45) - 150 - 45 - 0,2 \times 83,2 - 544 \times 0,2\} \times 1,159$$

$$2 = 2802 - 97,35 - 173,85 - 52,15 - 19,2 - 12,6 - 29 = 2418$$



Le coefficient de dissipation est lié à la gestion = $2802/2418 = 1,159$. Le montant de la réduction des charges liées au passage de 0,2 millions de retraités vers le secteur actif est obtenu en partant d'un coût net de 982 milliards de francs pour 11,8 millions de retraités. La réduction des frais de santé est calculée sur la base de 544 milliards de francs qui correspond aux prestations versées.

Un transfert de 400 milliards de francs, aujourd'hui affectés au chômage et à la pauvreté et à sa gestion sont transférés au travail du secteur monétarisé. Les prélèvements obligatoires sont, dans cette optique abaissés de ces 400 milliards. Une part du travail auparavant effectué dans le secteur non marchand monétarisé, et qui est devenu inutile peut se transférer dans le secteur non marchand non monétarisé.

Le nombre d'heures moyen par an et par actif est de 1520 heures sans CL, pour une durée légale de 39 heures par semaine, et de 1350 heures avec communauté laïque, ce qui correspond à une durée moyenne de 34,6 heures par semaine pour un temps plein dans le secteur monétarisé.

Pour un contrat de travail mixte entreprise/CL de 39 heures à répartir entre travail rémunéré en entreprise et travail non rémunéré en CL, on pourrait avoir 31 heures mini de travail rémunéré et 8 heures maxi de travail non rémunéré. Pour avoir les 34,6 heures en moyenne du calcul précédent, et en imaginant une situation binaire (39 heures en entreprise ; 0 heures en CL/ population 1) et (31 heures en entreprise ; 8 heures en CL/ population 2), la population 1 représenterait 45% des travailleurs et la population 2 représenterait 55% des travailleurs. Cette répartition pourrait correspondre à la distribution cadres/non cadres. Les cadres étant sensés avoir des postes souvent plus passionnants en moyenne, cette répartition semble assez cohérente.

Gisement de travail non marchand

Les plus dépendants, enfants, handicapés, personnes âgées, nécessitent des soins et de l'attention dont une bonne partie peut être prodiguée sans spécialisation. Une évaluation du temps qui pourrait consacrer une structure comme la CL ne peut être qu'approximative. Le

tableau du « gisement de travail pour la CL » propose une estimation grossière de ce gisement.

Catégorie	Population (millions)	Temps à fournir par « dépendant » (h/jour)	Activité	Nombre d'heures total par an (millions)
0-5ans	4,5	5	Nurserie, crèche	8212
5-12ans	6	1	Soutien scolaire	2190
80 ans et +	3	2	Compagnie, soins légers	2190
Handicapés	0,4	6	Accompagnement, soins légers	876
Total	13,9	-	-	13468

Rapporté aux 25 millions d'actifs, ce temps consacré aux plus dépendants serait de 1,5 heures par jour, soit 10 heures par semaine. L'approche précédente résumée dans le tableau du travail du secteur monétarisé libérait 0,5 heure par travailleur, soit environ 4200 millions d'heures réparties sur 25 millions d'actifs. Le gisement de travail social serait donc environ trois fois supérieur à ce que pourrait libérer le domaine marchand pour arriver à 2% de taux de chômage (ce qui correspond en fait à peu près à un équilibre offre et demande d'emplois, c'est ce qu'on appelle le chômage frictionnel qui résulte du temps d'adaptation entre offre et demande d'emploi). D'autre part, en admettant que le gisement de travail à fournir auprès des plus dépendants soit supérieur au travail reconnu au travers du principe de la CL, cette structure pourrait s'ouvrir au bénévolat, de la même façon que les associations loi 1901 le font.

Le service apporté aux plus dépendants est un gisement de travail suffisant pour occuper la communauté laïque.

Option 4

La communauté laïque est un régulateur de chômage

L'établissement d'un contrat de travail mixte entreprise/communauté laïque correspond à créer un régulateur de chômage. Pour le faire fonctionner on peut agir sur plusieurs points dont:

- le temps maximum reconnu passé dans une communauté laïque
- le temps total du contrat de travail de référence passé avec la société.

Il en résulte alors un taux de chômage qui peut devenir un taux choisi politiquement, et non plus subi comme aujourd'hui.

Organisation, taille de la communauté laïque

Le minimum de hiérarchie me semble le mieux adapté à cette structure qui agit sur un domaine peu changeant, et où les qualités d'adaptation et de réaction qui sont requises dans les entreprises n'ont pas lieu d'être. Les systèmes connus qui ne peuvent régler leurs conflits (administration, CNRS...) sont particulièrement handicapés par ce manque. La communauté laïque doit pouvoir décider elle-même d'exclure un de ses membres si elle juge, selon une méthode à mettre au point, qu'il perturbe trop son fonctionnement. Nous sommes dans une situation de société ouverte où se faire exclure d'un groupe n'est pas se faire exclure de la

société (à condition que le taux de chômage soit assez bas), comme c'est le cas des sociétés Bushman et Pueblos qui sont fermées.

Dans le cadre d'une société ouverte, pouvoir exclure un membre d'une structure est aussi vital que d'avoir la liberté de quitter cette structure. L'équilibre entre l'offre et la demande pour entrer dans une structure conditionne l'équilibre interne de la structure. Dans le cas de l'entreprise, l'expérience nous a montré que cet équilibre se situe entre environ 2 et 3% de chômeurs, il est probable que la communauté laïque soit aussi soumise à ce type d'équilibre.

Quelques éléments m'ont dans un premier temps poussé à proposer de régler la taille de la communauté laïque. En dessous de 20 à 30 personnes, j'ai imaginé que l'isolement des personnes pourrait demeurer trop grand, au dessus de 100 à 200 personnes, j'ai imaginé que le poids de la gestion administrative, c'est à dire l'éloignement entre l'action des membres et la direction de la communauté serait trop grand. Après un temps de réflexion, il me semble aussi pertinent de laisser cette structure se façonner plus librement. Cette question ne me semble pas centrale, beaucoup moins centrale que la question du règlement des conflits et la possibilité d'exclure un membre. Il me semble que nos actions ne peuvent trouver leur sens dans une structure qu'à ces conditions. Cette première formulation du groupe que je cherche à construire apporte des réponses assez satisfaisantes aux questions et intègre l'essentiel des remarques que j'ai mises dans ma musette.

Toutefois, faire coexister deux statuts différents dans la même structure, des actifs ayant choisi de répartir leur temps entre travail marchand et travail non marchand, et des bénévoles n'ayant que la reconnaissance du cœur pose un problème de jalousie qui peut contribuer à faire éclater la communauté laïque. En outre, comment établir le nombre d'heures dont chaque « dépendant » pourrait bénéficier auprès de cette structure ?

Comment réguler l'offre et la demande en service non marchand non monétarisé que peut fournir la communauté laïque ?

Question 5

Comment avoir un statut homogène au sein de la communauté laïque ? (est-ce indispensable ?)

Question 6

FRUCTIFICATION

Mai 1998, je donne un fruit

Lors de la croissance, j'ai acquis la conviction qu'il était possible de créer une structure capable de prendre en charge une partie de l'activité d'une société qui ne peut s'épanouir sous l'influence des critères du profit. J'ai acquis la conviction que nos conditions de vie matérielles, la relative abondance qui est la nôtre sont profondément reliées à l'édification d'une société ouverte. J'ai acquis la conviction que l'harmonie réelle des Bushmans et des Pueblos était intimement liée à des conditions climatiques très rudes. J'ai acquis la conviction que ces communautés harmonieuses ne pouvaient se payer le luxe du dogmatisme qui coupe l'activité de l'expérience concrète, et qui les aurait donc mis en péril. L'extraordinaire humour décapant à l'égard de tout pouvoir, hiérarchique, religieux, passionnel, dont ces communautés font preuve, est un outil puissant pour aider chacun, et l'ensemble de la communauté, à devenir adulte, c'est à dire à ne plus être sous l'emprise d'un inconscient baigné d'absolu, et à agir selon des principes réalistes et concrets.

Nous avons la psychanalyse, mais j'ai tendance à croire que « Les nuls », ou « Les Deschiens », pour ne citer qu'eux, sont plus efficaces dans cette fonction de désamorçage de l'inconscient. Toutefois leur travail ne suffit pas à entamer le déséquilibre d'activité marchand/non marchand et l'isolement. Or, le désamorçage de l'inconscient effectué par nos meilleurs comiques n'est pas mis en commun, et aucun d'eux ne réussit à toucher toutes les personnes, tous les inconscients. Sur ce terrain aussi nous sommes divisés. L'argent n'a pas d'odeur dit-on, et en effet, la publicité s'appuie sans distinction et est le reflet de tous les absolus possibles et imaginables, de tous les inconscients qui peuvent nous inciter à consommer. Relier le travail marchand au travail non marchand, non pas au moyen d'une délégation à des institutions, mais au travers d'un contrat de travail mixte, revient à relier un peu plus le client au fournisseur, l'électeur à l' élu, le spectateur à l'acteur, l'individu à la société. Ce lien est dissout par les forces de l'idéologie marchande, et nous avons la preuve de cette dissolution quand nous croyons, client-roi que nous sommes, au père Noël qui nous propose le bœuf au prix de ce qu'il mange, et qu'ensuite nous sommes surpris par l'événement de la vache folle.

J'ai acquis la conviction qu'il nous est difficile de structurer un groupe plus proche de la société globale parce que nous sommes sous l'emprise de l'idéologie de la liberté absolue. Cette liberté issue du carcan de la société communautaire a produit comme compagne la « nécessité sociale »³⁸. Encore aujourd'hui, le sociologisme est dénoncé³⁹ vigoureusement, témoin d'une vision essentiellement contraignante, aliénante, de toute structure sociale. Pourtant, dans des conditions de chômage équilibré, l'entreprise peut être un exemple de groupe ouvert où les projets personnels et ceux du groupe peuvent se rencontrer. Si la nécessité matérielle a pu justifier l'édification de ce groupe autour du travail marchand et de l'argent, il ne peut plus prétendre représenter les aspirations de la société globale à l'heure où il occupe, en sur-régime, seulement 10% de l'activité globale de notre société.

³⁸ Dans l'introduction au « Capital » de Karl Marx, paru aux Editions Sociales en 1976, Paul Boccara nous dit : « La conception dialectique et matérialiste de l'histoire que Marx et Engels esquissent, dès 1845, dans *l'Idéologie allemande*, leur permet d'intégrer les deux dimensions objectives de la société capitaliste sur lesquelles attiraient l'attention, de façon contradictoire, les économistes et les socialistes : la **nécessité sociale** d'une part et la **liberté** humaine de l'autre... »

³⁹ Alain Touraine dans la « Critique de la modernité » se positionne fortement pour le sujet et contre la société qui le domine, qui le soumet. Le désir d'union est à peu près absent de sa démarche. Ce thème anti-organisation sociale est vigoureusement repris par les libertaires comme André Gorz dans « Misères du présent, richesse du possible » 1997, pp 216-225.

De la communauté à la fagora

Le mot « communauté » est trop fatigué, trop chargé de notre passé traditionnel aliénant. Le mot « laïque » que je lui ait accolé ne réussit pas vraiment à dissiper ce lourd héritage. A la liberté, ce n'est pas la nécessité, l'aliénation communautaire que je veux joindre, mais le désir d'union. Le joug communautaire nous a caché ce désir, et depuis plus de 200 ans, toutes les philosophies politiques n'en ont eu que pour la liberté. Mais les publicités, reflet de notre inconscient, nous révèlent ce désir puissant d'union. Mon puits à paradigme et les expériences d'unité vécue me confirment ce désir d'union. Un équilibre ne peut-il être atteint en joignant la liberté et l'union ? La liberté donne du sens à l'union qui sans elle n'est qu'aliénation, l'union donne du sens à la liberté qui sans elle n'est qu'isolement. La vie communautaire, alors que les conditions matérielles objectives ne le justifiaient plus, avait oublié la liberté. La liberté d'entreprendre qui est la liberté première par rapport à la société traditionnelle, s'est assurée qu'elle n'aurait en face d'elle que des individus isolés, confortant leur isolement en exacerbant le concept de liberté individuelle. Elle plonge finalement l'ensemble de la société dans l'isolement. Les objets fabriqués par les entreprises sont de plus en plus vidés de leur sens, vidés de la volonté de ceux qui les fabriquent, isolés de leurs auteurs, ils se rapprochent dangereusement de purs supports de profit, nés des désirs imaginaires d'un client-roi fantasmatique. La liberté a oublié l'union, mais l'union fantasmée, chargée d'absolu, pourrait se rappeler à nous, sous forme d'un projet communautaire, un projet identitaire d'épuration ethnique de français pour les français de souche, un projet d'union oublieux de la liberté.

Aussi ai-je décidé de construire un mot neuf pour symboliser la liberté et l'union, j'ai décidé d'appeler le groupe que je tente de construire « fagora ». Issu de la contraction de famille et de agora, il ne porte pas avec lui de lourd passif historique. Mais donner un nom à ce groupe ne suffit pas à répondre aux deux questions laissées en suspens à l'issue du chapitre « croissance » : la question de l'offre et de la demande en travail non marchand, et la question de l'homogénéité de statut (temps reconnu et temps bénévole).

La monnaie et le profit

La monnaie est un dynamiseur d'échange phénoménal. Elle a permis de passer d'une économie de troc très localisée à une économie marchande aujourd'hui planétaire. Pouvoir développer une activité au moyen des gains de productivité liés à l'organisation du travail a, dans un premier temps, fait faire un bond gigantesque à toute l'économie. Mais après avoir été un moteur de développement des marchandises au travers d'un cycle Marchandise1-Argent-Marchandise2(>Marchandise1 grâce aux gains de productivités), l'argent a lui-même tendance à devenir une marchandise au travers du cycle Argent1-Marchandise-Argent2(>Argent1 grâce à des plus-values monétaires). La marchandise a donc tendance à ne plus être qu'un alibi à la réalisation de plus-values, et en définitive de profit. Aujourd'hui un cycle supplémentaire se développe, encore plus éloigné des marchandises, c'est le cycle boursier Argent1-Actions-Argent2(>Argent 1, c'est la plus value financière où boursière). Ce cycle éloigne encore un peu plus l'argent des marchandises. Le temps que nous passons à produire est déconnecté de l'argent. Notre temps peut ne plus rien valoir si nous sommes chômeur, ou il peut valoir des sommes astronomiques si nous sommes magnat de la finance. Après avoir été un moteur d'échange de notre temps, au travers de nos réalisations, avec la société, après avoir libéré une énergie créatrice très importante, la monnaie sous sa forme argent bloque le développement des activités non rentables selon ses critères. Faire du profit sur des activités qui ne se prêtent pas aux gains de productivité n'a pas de sens.

Ne serait-il pas possible d'imaginer une monnaie d'échange insensible aux profits ?

Question 7

Cette monnaie serait enracinée dans son équivalence au temps, elle pourrait correspondre au vieux proverbe qui dit que le temps c'est de l'argent, et aussi dans la formule retournée : l'argent c'est du temps. La monnaie des SEL ne correspond-elle pas à cette définition ? Plutôt que de vouloir lutter de front avec l'économie marchande comme elle tente de le faire aujourd'hui, cette économie sans profit des SEL ne pourrait-elle pas fonctionner en tandem avec elle ? Cette économie sans profit serait la championne des activités pour lesquelles les gains de productivité ne sont pas particulièrement souhaitables, c'est à dire les activités sociales et culturelles (activité de la plupart des associations loi 1901). L'économie marchande ne serait alors plus tentée de déborder de son cadre et resterait la championne du marché. Le principe du lien entre secteur marchand et secteur non marchand envisagé pour la communauté laïque au paragraphe « activité » du chapitre « croissance » pourrait alors solidariser et faire s'équilibrer les deux économies.

Ce rapprochement économie des SEL et fagora permet d'entrevoir un déblocage des questions 5, 6 et 7. Si j'appelle TEM (Temps Equivalent Monnaie), l'unité monétaire, équivalente à une heure de travail, de cette économie sans profit et donc non taxée, je peux énoncer :

Le tem, monnaie insensible au profit, peut être un outil souple d'échange de l'activité non marchande, capable de supporter l'offre et la demande de cette activité, et répondre de manière assez satisfaisante au critère d'homogénéité de statut des actifs de la fagora.

Option aux questions 5, 6 et 7

Contrat de travail mixte entreprise/fagora

Le contrat de travail mixte entreprise/fagora auquel tout actif pourrait avoir recours pourrait alors prendre la forme principale suivante :

- 80% du temps de référence en entreprise payé en francs à hauteur de 80% du salaire d'un temps complet.
- 20% du temps de référence crédité en francs et payable contre des tems qui seraient gagnés à assurer un travail dans une fagora. Le taux de change tem-franc peut par exemple être fixé au taux de revenu horaire net moyen de toute la population active. Les salaires les plus bas pourraient ainsi être réévalués, contrairement aux salaires les plus élevés. Le crédit pourrait être plafonné selon un mode à définir, c'est à dire que le crédit payable en francs contre des tems ne pourrait pas courir indéfiniment de façon à stimuler l'offre d'activité du secteur socio-culturel.

Le temps de travail de référence et le taux maximum à passer dans une fagora sont issus du débat public.

Exemple d'un salarié

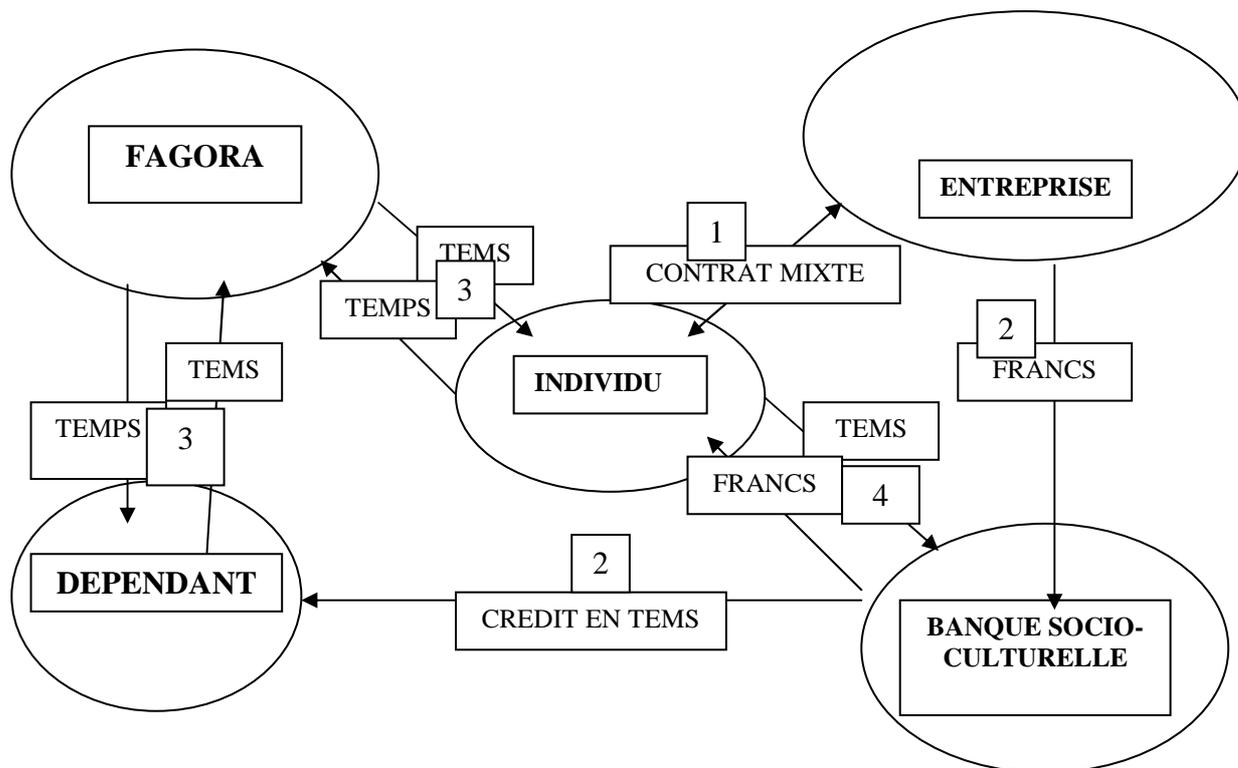
- Revenu horaire net moyen de tous les actifs = 100 francs = 1 tem.
- Revenu horaire net du salarié = 70 francs.

Pour l'exemple d'un contrat mixte 80% en entreprise/20% de temps libre (à travailler en fagora ou non). Le temps complet de référence serait de 160 heures par mois. 128 heures de travail en entreprise donnent lieu à 8960 francs de salaire net. Un crédit de 32 heures sera payable contre 32 tems à 100 francs, soit 3200 francs. Dans le cas où le crédit de 32 heures ne serait pas entièrement consommé, il pourrait être reporté avec plafonnement. Le salaire total net maximum serait donc de 12160 francs. Ce qui est avantageux comparé au salaire perçu pour un contrat à 100% en entreprise qui aurait été de $160 \times 70 = 11200$ francs. Un contrat de 120% du temps de référence en entreprise donnerait lieu à un salaire un peu plus chargé en prélèvements obligatoires, cette mesure étant justifiée par le coût élevé de charges sociales induites par la délégation complète du travail social.

Les allocations et la banque socio-culturelle

Conjointement à l'allocation en francs, une allocation en tems, d'un montant équivalent au crédit d'heures échangeables délivrées par les entreprises, pourrait être créditée aux plus dépendants (enfants, handicapés, personnes âgées), avec plafonnement de l'accumulation du crédit de façon à stimuler la demande de travail social. Ce système de crédit nécessiterait la mise en place d'un système bancaire socio-culturel, dont le fonctionnement et le statut permettraient de limiter les fraudes qui pourraient dénaturer le principe du tem, et aussi de façon à encourager une gestion saine de ce système bancaire particulier.

Cycle de base tem-franc-temps, couplage économie marchande-économie socio-culturelle



1 : Le salarié passe un contrat mixte entreprise-fagora avec une entreprise

2 : Au bout d'un mois de travail, la banque crédite le salarié en heures payables en francs contre échange de tems. Elle prélève le montant en francs correspondant au nombre de tems du contrat augmenté du taux de gestion officiel. Elle crédite les plus dépendants.

3 : Les plus dépendants dépensent leur crédit en tems auprès de fagoras de leur choix. La fagora rémunère ses membres en tems.

4 : Le salarié convertit ses tems en francs auprès de la banque socio-culturelle.

Ce cycle correspond à la définition de la communauté laïque assoupli avec l'usage du tem. Sans autre connexions, la fagora est un régulateur de chômage. Un pas supplémentaire peut être franchi en ouvrant la fagora à l'échange tem-temps, sans la contrainte du contrat de travail mixte entreprise-fagora. Mais dans ce dernier cas, l'échange tem-franc serait décrété interdit. Seul l'échange tem-temps serait permis. Les chômeurs pourraient ainsi ne pas se couper de la vie sociale, les personnes âgées pourraient continuer à échanger leur temps avec la société, les jeunes pourraient s'initier au travail socio-culturel et ne pas être seulement consommateurs de ce travail.

Le montant des échanges tem-franc serait donc limité au montant des contrats mixtes plafonnés individuellement. Ce serait la seule passerelle entre ces deux économies, mais une passerelle fondamentale, puisque c'est sur elle que repose la régulation du chômage. Dans le cadre de l'estimation de 1996, cet échange devrait concerner environ 4200 millions d'heures, soit un montant de 378 milliards de francs pour l'année, ce qui est un peu inférieur au montant de la dissipation de l'économie lié à la gestion de la crise avec 12% de chômeurs.

La famille, la fagora et l'entreprise

La question posée à l'issue du chapitre « germination était : « comment créer un acteur social capable de résister à la force du marché, capable d'éviter la précarisation et l'exclusion des personnes. » Si je devais la reformuler maintenant, cinq ans plus tard, je me positionnerais un peu moins sur la défensive, un peu moins contre le marché qui apparaît comme une force fondamentalement hostile dans cette question. Cette question qui visait surtout à établir une protection, la recherche d'une réponse me la ferait reformuler de manière plus positive, plus constructive, avec toutefois la réserve qui convient à tout projet politique⁴⁰. Je poserais donc plutôt cette question de la façon suivante

Comment permettre à l'individu de s'appuyer sur ses désirs d'union et de liberté pour construire un contrat social où il puisse investir sa vie et les objets qu'il fabrique, pour qu'il puisse se reconnaître dans ses actions ?

Question1/3

L'option proposée en réponse à cette question, c'est la liaison au moyen des individus et des institutions politiques des trois groupes que sont la famille, la fagora et l'entreprise :

La famille, la fagora et l'entreprise constituent les trois institutions sur lesquels peut s'appuyer un contrat social en accord avec une société ouverte. Ces trois acteurs sociaux reliés représentent la société globale, l'ensemble de ses membres et de ses activités. Ils sont liés par un lien « chaud », par la base, par les individus qui répartissent leur temps sur les trois groupes, selon les modalités du contrat social en cours. Le contrat social, le lien « froid » issu de la participation démocratique est mis en œuvre par le « haut », par les institutions politiques et administratives qui assurent concrètement l'établissement des règles et leur respect. En particulier, il est possible de relier par les personnes le travail effectué au sein de la fagora et de l'entreprise grâce à un contrat mixte, et ainsi de réguler le chômage

Option1/2 et fin de l'esquisse proposée

⁴⁰Fernando SAVATER pp. 12-17 dans « Politique à l'usage de mon fils » aux éditions du Seuil, 1994. Fernando SAVATER est un philosophe Espagnol. Il nous parle de politique avec une langue souple, et non une langue de bois comme on le reproche si souvent aux professionnels de la politique. Il m'a décidé à agir contre la solitude qui traverse notre société toute entière, et à ne pas attendre que cela me tombe tout cuit dans le bec. Je ne suis ni sociologue, ni philosophe, ni psychologue, ni économiste, ni politicien, mais pour construire l'esquisse d'un petit radeau social, est-il nécessaire de connaître à fond toutes ces spécialités. Il ne s'agit en effet pas de construire le navire d'une nouvelle théorie sociale.

« (la politique et l'éthique) sont des façons de déterminer notre comportement (c'est à dire l'emploi que nous allons faire de notre liberté), mais l'éthique est avant tout un point de vue personnel, que chacun adopte en considérant uniquement ce qui peut rendre sa vie meilleure à un moment donné sans espérer convaincre les autres que c'est le bon moyen de vivre mieux, et le plus satisfaisant. En éthique, on peut dire que ce qui importe c'est être en accord avec soi-même, et d'avoir l'intelligence et le courage d'agir en conséquence, ici et maintenant : s'agissant de ce que nous voulons, il ne peut être question d'ajournements ; la vie est trop brève, et l'on ne peut sans cesse remettre le meilleur au lendemain...L'attitude politique, en revanche, vise un autre genre d'accord, l'accord avec les autres, la coordination et l'organisation, entre de nombreux individus, de ce qui affecte la plupart d'entre eux. Mes idées morales n'ont à convaincre que moi ; en politique, il faut que ma pensée puisse convaincre les autres ou que je puisse me laisser convaincre par la leur...

En résumé : si les effets d'une action morale qui ne dépend que de moi sont, pour ainsi dire, à portée de ma main, **en politique par contre, il me faut tenir compte de la volonté de nombreux autres, si bien que les « bonnes intentions » ont souvent bien de la peine à se frayer un chemin et que le temps, qui peut faire échouer ce qui avait bien commencé ou ne jamais nous apporter ce que nous attendions, y est un facteur décisif. Sur le terrain de l'éthique, la liberté individuelle se résout en actions, alors qu'en politique il s'agit de créer des institutions, des lois, des formes d'administrations durables... mécanismes fragiles qui se dérèglent facilement ou ne fonctionnent jamais tout à fait comme on l'espérait...**

Fin de l'esquisse du radeau

L'esquisse du radeau est terminée. Il reste bien sûr beaucoup de points de détail à préciser, des cotes à ajuster, des liens à sécuriser. Mais les éléments essentiels sont là. Ils répondent à la question posée en fin du chapitre « germination », et tentent même une avancée au travers du contrat social proposé. Comme la famille et l'entreprise, la fagora n'est ni de droite ni de gauche. Elle essaie, en relation avec la famille et l'entreprise, de concilier le désir de liberté et le désir d'union qui nous animent. Elle est construite pour ralentir la marche forcée du progrès, pour tenter de laisser plus de place au développement relié à une volonté, et un peu moins à la croissance pour le profit. Elle est construite pour que le fond donne naissance à la forme, qu'un peu plus de temps soit donné aux hommes pour mûrir. La fagora est un acteur social socio-culturel qui s'appuie sur un levier d'échange voisin de la monnaie courante, mais insensible au profit : le tem. Cette monnaie, et son principe, sont empruntés aux SEL actuels, mais à la différence des SEL, elle ne vise à libérer que les échanges non-marchands, ceux qui ne répondent pas aux critères du profit et qui sont gelés sous l'influence du typhon financier mondial. Associée à l'entreprise au travers d'un contrat mixte entreprise-fagora, la fagora est un régulateur du chômage, minimisant la précarité et l'exclusion. Elle peut réduire l'isolement de plusieurs manières. En régulant le chômage, elle permettrait aux travailleurs et aux entreprises d'habiter un peu plus les objets qu'ils fabriquent. Elle permettrait aux activités qui demandent surtout du temps et de l'attention, et qui ne s'épanouissent pas selon les critères marchands, de se développer, en s'appuyant sur le tem. Elle permettrait aux parents qui ne peuvent pas suivre leurs enfants dans leur scolarité d'avoir un allié sur qui se reposer. Elle permettrait aux chômeurs et aux retraités de garder un contact actif avec la société, de pouvoir continuer à échanger et valoriser leur temps.

Elle ne prétend pourtant pas intégrer les marginaux, les libertaires, ceux qui ne souhaitent pas entrer dans la société, ceux qui préfèrent être à son pourtour et qui jouent le rôle essentiel et dangereux de critique, d'observateur, de pionnier et de limite pour ceux qui sont dans la société institutionnelle. Les libertaires irréductibles sont des personnages précieux dont le projet est pourtant de détruire tout groupe institutionnalisé. Ils ne pensent qu'à la liberté, sensibles qu'ils sont à la moindre aliénation issue du groupe. Mais le désir d'union a tant de peine à s'exprimer pour la plupart d'entre nous s'il ne peut s'appuyer sur un contrat social, des règles connues et reconnues assez rassurantes pour faire tomber la garde de la jalousie toujours embusquée, un contrat social pour soutenir la confiance. Le désir d'union a tant de peine à s'extraire de l'aliénation de notre ancienne société communautaire si pesante qu'au projet libertaire, je préfère le risque d'un peu d'aliénation issue des trois groupes qui pourraient fonder la société ouverte, l'entreprise, la fagora et la famille. Notre temps le plus précieux, la monnaie du cœur, inaliénable à un support monnaie quelconque, pourra continuer à être échangée au gré de l'amour, partout où il trouve à s'exprimer, et en particulier au sein de la famille choisie. Notre temps qui ne peut s'accommoder du profit et s'étioler sous son influence, et qui peine à s'échanger sous le règne du bénévolat, pourra trouver à s'échanger plus facilement grâce au tem, monnaie des SEL insensible au profit et transposée au domaine de la fagora. C'est le temps des soins et de l'attention portée aux plus dépendants, et c'est le temps des activités culturelles. Notre temps passé à produire des biens et assurer notre subsistance et notre confort matériel, ce temps de l'avoir pourra continuer à être dynamisé par la monnaie argent, la monnaie de l'entreprise et de la plus-value, fort stimulant pour l'organisation. Toutefois, ce temps aliéné par les conditions actuelles devrait ralentir un peu sa furie, car les acteurs sociaux, redevenus moins précaires, pourront s'attacher à produire des formes précédées du fond, du désir et du temps nécessaire à leur

mûrissement et à leur réalisation. Le lien par l'individu de la famille, de la fagora et de l'entreprise est projet de contrat social pour plus d'unité, plus de sens, et plus de liberté. C'est un projet de libération de l'adoration de l'argent-roi. C'est un projet d'union et de liberté, mais la structure hiérarchique de l'entreprise n'a pas fini de générer de la soumission, même si le chômage est réduit, la fagora générerait sans aucun doute des soumissions qui restent à découvrir, et la famille est aussi à l'origine de soumissions passionnelles connues. Jusqu'à nos propres certitudes religieuses, scientifiques, écologiques, ordinaires, que nous sommes capables d'ériger en vérité, et qui nous soumettent. Chaque soumission est une porte ouverte sur l'absolu qui se voudrait réalité, l'abstraction qui se voudrait concrète, et dont la coordination, sous forme d'église promettant la vie éternelle, de politique idéale promettant le paradis sur terre, de marché père Noël promouvant le client-roi, participe au non-sens produit et à la destruction aveugle. Mon projet n'est pas de tuer Dieu, mais je ne lui reconnais aucun interprète, aucun médiateur soi-disant dépositaire de la Vérité, je ne lui reconnais même aucune représentation définie, sauf de temps à autre, quand je tombe par enchantement sous le charme de la beauté du paon, ou quand l'unité vécue m'émeut au plus profond de moi-même.

ANTIDOTE A L'ORDRE

L'ordre et le désordre

Le contrat social proposé, basé sur la famille, la fagora et l'entreprise, reliés par le bas par les personnes et par le haut par les institutions politiques appuyés sur l'administration génère un ordre. Cet ordre, comme n'importe quel ordre suit les règles de la science du classement, la taxinomie. La société ouverte est condamnée à obéir aux règles de la science du classement par construction. Comme pour toute taxinomie, cet ordre génère du désordre, c'est à dire des inclassables, relativement à la référence induite par cet ordre.

Qui sont-ils ? Qui sont les ornythorinques de ce contrat social ? Ce sont les professionnels du secteur socio-culturel. Ceux qui, pour être efficaces, ont dû passer beaucoup de temps à apprendre une spécialité, un métier, qu'ils doivent pouvoir monnayer contre de l'argent, et qui est du domaine de prédilection de la fagora où le tem, monnaie insensible au profit, a été déclarée championne. Ce sont les médecins, les professeurs, les artistes professionnels, et j'en oublie. Tous ces métiers sont incarnés par des personnes à forte autonomie et dont la valeur marchande ne devrait pas poser de problèmes avec ce contrat social. Ils pourraient passer un contrat mixte de type entreprise/fagora, l'entreprise étant pour eux l'hôpital, l'université, l'école ou l'orchestre de musique. Les inclassables générés par l'ordre s'appuyant sur la famille, la fagora et l'entreprise devraient donc continuer à se classer sans difficulté particulière.

Les marginaux individualistes sont plutôt des inclassables de nature et de volonté. Et leur projet est en effet de détruire tout ordre, toute taxinomie en somme. Ils devraient pouvoir continuer à naviguer aux marges de la société et démontrer que l'ordre social n'est qu'un outil, ce qui est, je crois, leur désir profond.

La tyrannie de l'incertitude

Si nos certitudes ordinaires et les autres nous rendent manipulables, si elles nous prédisposent à nous aligner derrière un drapeau, le dogme de l'incertitude peut aussi devenir un drapeau, un tyran. Plus que toute autre philosophie, elle a besoin d'être mûrie, de ne pas être forcée, elle a besoin qu'on lui applique le « doucement on est pressés », ou « le mieux est l'ennemi du bien ». Sans cette réserve, l'incertitude érigée en dogme peut induire un effet destructeur puissant. C'est comme si nous souhaitions qu'un enfant qui croît encore au père Noël cesse d'y croire en voulant lui appliquer à toute force le principe du « connais-toi toi-même ». La découverte trop précoce de l'inconscient est aussi destructrice que son ignorance. Si une philosophie intégrant l'incertitude m'a aidée à m'extraire de l'ordre actuel et à en imaginer un autre, je ne suis pas un pratiquant de l'incertitude à tout prix, je suis un homme ordinaire, et mon but n'est pas que chacun devienne un adepte, un forcené de l'incertitude. Si je crois qu'il est souhaitable et possible de favoriser le mûrissement de la connaissance de soi, si je crois que le contrat social basé sur l'association de la famille, de la fagora et de l'entreprise peut y contribuer, je suis certain qu'il ne peut être forcé, rendu obligatoire. Ce serait alors une autre version de la forme en avance sur le fond. Toutefois chaque pas effectué dans le sens d'un peu plus de confiance, en nous et en la société, est un pas vers un peu plus de conscience. Et chaque pas effectué dans ce sens nous aidera à promouvoir des élites plus adultes, moins enclines aux effets d'annonce, au bluff et au populisme. Mais il est inutile de le décréter, c'est un résultat issu de moyens, pas un point de départ.

De l'idéologie centrale à l'événement central

Quand je ramasse un champignon pour le manger, je souhaite pouvoir l'identifier aussi certainement que possible. Chaque erreur peut se traduire en indigestion, ou bien être fatale. Le champignon que je suis en train de cueillir est donc au centre de mes préoccupations. Tous les critères disponibles sont bienvenus. La taille, la couleur, la consistance et le goût sont autant de points de vue appréciables.

Comme chercheur-consommateur de champignons, j'ai donc une attitude opposée à celle du taxinomiste qui tente de faire entrer tous les champignons dans une grille de classement. Son attitude a tendance à placer la grille de classement, le modèle, au centre de ses préoccupations.

Pragmatisme et dogmatisme s'opposent de la même façon. Le pragmatisme consiste à placer l'événement au centre des préoccupations, en utilisant tous les modèles à sa disposition, alors que le dogmatisme tente de faire entrer tous les événements dans un modèle, plaçant ainsi le modèle au cœur de ses préoccupations. Les catégories, soi-disant indiscutables, développées par l'esprit dogmatique, donnent lieu à des discussions et des combats intellectuels pour des frontières inexistantes, pour des vérités toujours repoussées à l'infini.

Je suis heureux que la langue française soit un outil puissant d'expression, et je suis heureux qu'elle soit émaillée d'innombrables exceptions. Chaque exception est une incursion d'un ordre différent, particulier, dans l'ordre grammatical général. Chaque exception est une invitation à l'insoumission au modèle, une percée de l'événement dans l'illusion de la certitude et de la généralisation.

L'informatique permet un recours plus fréquent au classement multicritères. Cet outil récent peut-il nous aider à nous libérer de l'emprise, du charme qu'un classement trop puissant peut imposer à notre esprit ?

L'attitude du chercheur-consommateur de champignons est une antidote ancienne à l'ordre, sa survie en dépend. J'y souscris.

Eloge des clowns

A l'encontre des prêtres de toutes sortes, blancs, gris, noirs, bruns, rouges, verts, à l'encontre des manipulateurs irresponsables de notre inconscient, plus précieux que les libertaires aveuglés de lumière, plus efficaces que les psychanalystes qui possèdent des clés de compréhension de notre inconscient mais qui ignorent si souvent le langage royal du rire pour lui parler, aussi beaux et efficaces que les contes de fées pour les enfants, les clowns n'ont pas fini de nous être utiles. Ils sont les démineurs joyeux de notre inconscient dominateur et destructeur, ils soufflent la vie sur nos mélancolies et nos angoisses existentielles. Ils soutiennent la confiance du petit nain de notre moi dans son développement pour la maîtrise des géants de nos pulsions tyranniques.

Vive les Romain Bouteille, les Coluche, Les Nuls, Les Deschiens et tous les autres clowns connus et moins connus. Qu'ils soient sûrs de leur art et sachent ne pas promouvoir la soumission à leur tour. Vive les clowns.

Michel MARTIN, le 14 Juin 1998